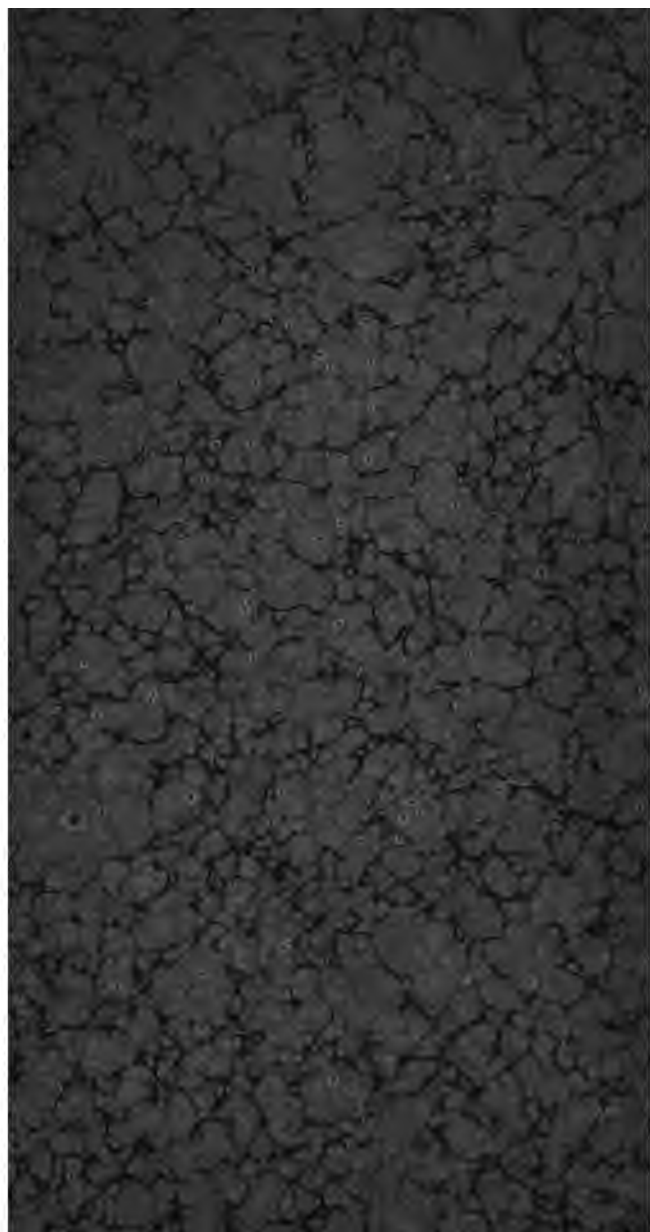

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLETES
D'ALEXANDRE DUMAS

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

---

	vol.
AMAURY	1
ANGE PITOU	2
L'ARABIE HEUREUSE	3
ASCANIO	2
LES BALEINIERS	2
LE BATARD DE MAULÉON	3
BLACK	1
BRIC-A-BRAC	2
UN CADET DE FAMILLE	3
LE CAPITAINE RICHARD	1
CATHERINE BLUM	1
CAUSERIES	2
CÉCILE	1
CHARLES LE TÉMÉRAIRE	2
LE CHASSEUR DE SAUVAGINE	1
LE CHATEAU D'EPPSTEIN	2
LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE	2
LE COLLIER DE LA REINE	3
LE COMTE DE MONTE-CRISTO	6
LA COMTESSE DE CHARNY	6
LA COMTESSE DE SALISBURY	2
CONSCIENCE L'INNOCENT	2
LA DAME DE MONSOREAU	3
LES DEUX DIANE	3
LES DRAMES DE LA MER	1
LA FEMME AU COLLIER DE VELOURS	1
FERNANDE	1
UNE FILLE DU RÉGENT	1
GEORGES	1

	vol.
UN GIL BLAS EN CALIFORNIE	1
HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE	1
L'HOROSCOPE	1
IMPRESSIONS DE VOYAGE (Suisse)	3
INGÉNUE	2
LES LOUVES DE MACHECOUL	3
LA MAISON DE GLACE	2
LES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS	1
LES MÉDICIS	1
MÉMOIRES DE GARIBALDI	2
MÉMOIRES D'UN MÉDECIN. — JOSEPH BALSAMO	5
LE MENEUR DE LOUPS	1
LES MILLE ET UN FANTÔMES	1
LES MORTS VONT VITE	2
UNE NUIT A FLORENCE	1
OLYMPE DE CLÈVES	3
LE PASTEUR D'ASHBOURN	2
LE PÈRE GIGOGNE	2
LE PÈRE LA RUINE	1
LES QUARANTE-CINQ	3
LA REINE MARGOT	2
LA ROUTE DE VARENNES	1
LE TESTAMENT DE M. CHAUVELIN	1
LES TROIS MOUSQUETAIRES	2
LA TULIPE NOIRE	1
LE VICOMTE DE BRAGELONNE	6
LA VIE AU DÉSERT	2
UNE VIE D'ARTISTE	1
VINGT ANS APRÈS	3

Les autres ouvrages paraîtront successivement

— DEUX VOLUMES CHAQUE SEMAINE —

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

Maynard, Felix

LES BALEINIERS

VOYAGE AUX TERRES ANTIPODIQUES

JOURNAL DU DOCTEUR MAYNARD

PUBLIÉ PAR

ALEXANDRE DUMAS

I



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1861

LES BALEINIERS

I

LA TERRE DE VAN-DIÉMEN

Nous avions pêché des baleines pendant un long semestre sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, et nous étions depuis un mois en relâche à Hobart-Town, principal port de la Tasmanie, lorsque le capitaine nous prévint que le départ était fixé au 4-5 mars, c'est-à-dire dans trois jours.

C'était juste le temps de m'acquitter d'une promesse que j'avais faite.

On sait que la terre de Van-Diémen, découverte par Abel-Jansen Tasman (d'où lui vient le nom de

Tasmanie que lui donnent les Anglais), découverte, disons-nous, par Abel-Jansen Tasman, le 24 novembre 1642, est maintenant une colonie pénitentiaire. Elle se divise en deux grands comtés : celui de Buckingham et celui de Cornouailles. La mère patrie, qui est bien quelquefois une marâtre, y déporte ses criminels; mais, comme le sol y est d'une grande fertilité, la plupart des convicts (on appelle ainsi les déportés), les Irlandais surtout, au lieu de retourner mourir de faim dans leur pays, préfèrent, quand la liberté leur est rendue, s'établir dans la colonie, sur les terres que le gouvernement leur concède. Ces Irlandais, captifs ou libres, riches ou pauvres, ont une grande affection pour nous autres Français. Ils s'enorgueillissent de toucher la main d'un Français, et le plus effronté de nos mousses, le plus infime de nos matelots est pour ces braves gens un être supérieur, non-seulement parce qu'il est Français, mais surtout parce qu'il est *catholique.*

Un colon irlandais établi dans une crique de *Double-*

Bay venait chaque semaine vendre ses légumes, ses fruits et ses fourrages à Hobart-Town, et prenait ses repas à *Victoria-Tavern*, restaurant que les officiers des navires en relâche fréquentent habituellement. Quand il nous rencontrait, c'étaient mille démonstrations d'amitié, et il nous engageait à venir le voir, et à chasser aux environs de sa ferme en nous promettant bonne réception sous son toit. Nous résolûmes de mettre à l'épreuve l'hospitalité du brave O'Neid, — c'était le nom de notre Irlandais, — et, le 2 mars au matin, le bateau à vapeur qui fait en une demi-heure le trajet d'Hobart-Town à Kanguroo-Pointe, nous emporta, mon ami Merveilleux et moi, vers le but de notre excursion.

Quatre ans auparavant, nous nous étions rencontrés au sud de Sainte-Hélène, moi montant *la Pallas*, Merveilleux montant *le Cachalot*. Les navires s'accostèrent; il y eut *game*, comme disent les Anglais, c'est-à-dire réunion des capitaines et visites mutuelles. Merveilleux vint me voir en sa qualité de confrère, ayant appris que j'étais un peu souffrant;

de là notre connaissance, notre amitié. Ce jour-là, nous échangeâmes des livres. C'est un bonne habitude : on renouvelle ainsi sa bibliothèque en pleine mer. Il me donna un Montaigne en quatre volumes, charmante édition de Crapelet; moi, je lui donnai une douzaine de volumes des *Mémoires secrets sur Louis XV* et les *Mémoires de Dangeau*, puis nous nous séparâmes.

Nous ne nous étions pas revus depuis lors, quand nous nous retrouvâmes à Sullivan-Cove, dans la rivière d'Hobart-Town, où nous montions, lui *la Salamandre* et moi *l'Asia*.

Là, je lui remis trois de ses volumes, le quatrième était perdu; lui, il ne savait pas même ce qu'il avait fait des miens. C'était donc avec ce vieux compagnon que nous allions mettre à exécution nos projets de chasse chez O'Neid.

A Kanguroo-Pointe s'élève un joli village bâti avec une pierre superbe qui ressemble à notre pierre de liais, et de la brique rouge, ce qui donne à ce village tout neuf un certain air de fraternité avec les

maisons du temps de Henri IV. Cette ville future commande la tête de la grande route conduisant aux défrichements de la côte est. Nous quittâmes bientôt cette grande route, et, nous dirigeant sur les indications que l'on nous avait données et sur le soleil, nous tirâmes à vol d'oiseau vers la ferme de O'Neid, distante de six kilomètres à peu près, disait-on. A cinq cents pas de la route, nous nous trouvions déjà perdus au milieu des forêts que la hache et le feu commençaient à peine d'éclaircir. Leur aspect est indescriptible ; le crayon serait impuissant et le pinceau n'en donnerait qu'une faible idée. Comment rendre les effets d'ombre et de lumière, de verdure et de terre retournée ? Comment faire comprendre le pittoresque de ces troncs d'arbres fraîchement déchirés, de ces souches noircies par le feu, de ces mousses couleur d'émeraude, de ces broussailles fantastiques et de ces fougères colossales ? Ce n'est plus ni l'aspect des bois d'Europe, ni celui des forêts vierges de l'Amérique; — d'espace en espace, la main de l'homme a respecté quelques fourrés impénétrables, spécimens

de ce qu'étaient ces solitudes il y a cinquante années. Notre grand naturaliste Péron, qui les a visitées, alors que les indigènes les habitaient encore, n'a pu, malgré toute la poésie de ses descriptions, qu'en donner une esquisse au-dessous de la vérité. Je renverrai à lui, n'espérant pas mieux faire que lui.

J'aurais bien voulu rencontrer quelques membres de ces noires tribus que les Anglais ont expulsées de l'île et déportées sur les îlots du détroit de Bass, où l'on cherche à leur inoculer par la force les bienfaits de la civilisation. Cette variété de nègres océaniens disparaît de jour en jour. Un faible bras de mer sépare la Tasmanie de la nouvelle-Hollande, et cependant, si l'on en croit M. Lesson, les deux peuples, si voisins l'un de l'autre, ont une origine différente. Sous les mêmes latitudes, à quatre ou cinq cents lieues vers l'est, les peuplades de la Nouvelle-Zélande sont pour ainsi dire blanches. Plus au nord, on retrouve l'espèce nègre, rouge, cuivrée et malaise ; ce cinquième monde, composé peut-être des fragments d'un immense continent broyé par quelque grande

révolution géologique, offre dans ses enfants tous les types humains des quatre mondes anciens.

N'ayant pas rencontré de Tasmaniens, je n'ai pu vérifier ce qu'en a dit Péron. « Les femmes, raconte-t-il, ont le crâne si dur, que, quand elles veulent allumer le feu, elles cassent les branches d'arbre sur leur tête, au lieu de les casser sur le genou, comme font nos ménagères. »

Les aborigènes de la Tasmanie disparaissent de jour en jour, non pas comme les Indiens de l'Amérique du Nord, par la maladie et les luttes entre leur race et la nôtre, mais d'après un système arrêté par le gouvernement anglais. On leur fait une chasse continuelle, on les traque comme des bêtes fauves, et, une fois capturés, on les déporte individuellement ou par bandes sur les îles du détroit de Bass. Là, on les habille, on les nourrit, on leur fait cultiver la terre et on leur apprend des métiers. Malgré tous ces bienfaits, dès qu'ils peuvent se sauver, jeter bas leurs habits et revenir tout nus dans leurs forêts natives, ils disent adieu à ce petit bourg forcé et demandent un

asile à leurs grands bois, où on les traque de nouveau pour les ramener de nouveau dans ce paradis qu'ils ont le mauvais goût de ne pas apprécier à sa juste valeur.

Les Anglais y ont mis un tel entêtement, qu'il ne restait plus guère, de notre temps, qu'une tribu de ces malheureux dans un canton boisé de la pointe du nord-ouest, et qu'aujourd'hui les survivants de cette tribu sont allés, selon toute probabilité, rejoindre leurs compagnons à l'école mutuelle des îlots du détroit.

Je reviens à notre chasse. Le gibier était rare : pas de kanguroo, pas d'opposum, pas de dasyures *(thylacinus cynocephalus)*, pas de phascolones, ni d'échidnés, ni de phalangers, ni d'écureuils, ni de wombat, ni de *dewils-natives*, espèces de loup-hyène autochthone de Van-Diémen, et qu'on ne retrouve plus de l'autre côté du détroit de Bass, de même qu'on ne retrouve pas sur la terre de Van-Diémen l'oiseau-lyre (*menura superba*), autochthone de l'Australie.

D'ailleurs, il eût été difficile que notre chasse fût

meilleure, chassant sans chiens, dans un pays inconnu, où, à chaque pas, les fleurs, les herbes et les arbres s'offraient à nos yeux sous d'étranges aspects et provoquaient notre étonnement et nos investigations. En France, la fougère dépasse à peine notre ceinture; en Tasmanie, sous le nom d'*alsophilla dieksonnia*, elle grandit de près de cent pieds. La hache a jonché le sol d'*eucalyptus globosus* et d'*eucalyptus résinifère*, magnifiques bois de construction; les *lepto spermon* ne sont plus des espèces de genêts, mais des arbres gigantesques, et nous nous arrêtions sans cesse devant des massifs d'arbustes pour cueillir la *glycida*, les *limodorum*, la *richea glauca* et des espèces incroyables de sensitives, plus sensitives encore que celles d'Europe, puisqu'elles se referment non-seulement au toucher, mais au seul bruit de l'insecte qui passe ou du papillon qui vole.

Les premiers voyageurs qui ont visité cette terre n'ont pu pénétrer dans ces forêts, où, grâce à la cognée, nous chassons maintenant. « Elles étaient alors si épaisses, dit Péron, que leur ombre était mor-

telle, et qu'en certains endroits jamais les rayons du soleil n'avaient pénétré jusqu'au sol. »

Je tire de temps en temps un coup de fusil inutile sur quelques-unes de ces jolies perruches *cateitas* qu'on vend aujourd'hui cent francs pièce à Paris, et qui, du temps du navigateur Flinder, traversaient Stormbay par bandes si longues et si épaisses, qu'un jour, assure-t-il, elles l'empêchèrent de prendre la hauteur du soleil à midi. Il y avait bien un peu de ma faute ; j'étais, ce jour-là, d'une maladresse remarquable. Enfin, je parvins à me glisser à la portée d'un de ces charmants animaux qui becquetait les sporules d'une diksonnia. Je fis feu, et elle tomba à mes pieds couchée sur le dos, brillante, coquette et gracieuse encore, repliant dans son agonie ses pattes et son col bleu de ciel sur son plastron de carmin.

J'allongeais la main pour la ramasser, lorsque je vis s'agiter la mousse qui couvrait le sol, et sortir de dessous ce tapis vert la tête hideuse d'un serpent noir.

Faire un bond en arrière et frapper cette tête de la crosse de mon fusil, fut l'affaire d'un instant; le corps du reptile se contracta et se tordit : je lui avais cassé les vertèbres cervicales sans endommager la tête, et prudemment je le maintins pressé contre le sol pendant cinq minutes au moins. Mort, je l'examinai : c'était bien le terrible *black-snake*, le serpent noir, dont la morsure passe pour être toujours mortelle. Il n'avait que trois pieds de longueur et, dans sa partie la plus grosse, un pouce de diamètre. Je ne sais à quelle famille d'ophydiens il appartient; j'ai seulement remarqué qu'il portait au-dessous de chaque œil une glande remplie d'une humeur visqueuse, et que deux crochets mobiles et percés d'un canal communiquant avec cette glande sont implantés dans sa mâchoire supérieure.

Cette organisation est semblable à celle de la vipère, quoique ce reptile ne soit pas une vipère.

Je l'enveloppai dans mon mouchoir et le mis dans mon carnier, près de la perruche.

La perruche dort aujourd'hui, imprégnée de su-

blimé corrosif et roulée dans une feuille de vélin, et elle dormira ainsi jusqu'à ce que, les ailes étendues, la tête haute, les paupières illuminées par deux perles et les pattes crochetées sur un montoir d'ébène, elle se réveille en France.

Quant au black-snake, il est non moins précieusement conservé; plongé dans son bocal plein d'alcool, il fait partie des principaux ornements de ma cabine, et, de temps en temps, il me donne le frisson, quand inopinément mon regard tombe sur lui; je me souviens alors que sa tête et ma main se sont trouvées à deux ou trois pouces de distance l'une de l'autre.

II

MERVEILLEUX

Ces deux exploits m'avaient retenu en arrière, tandis que mon compagnon continuait d'aller en avant; de sorte que, lorsque j'eus fini d'empaqueter soigneusement la perruche et prudemment le black-snake, j'eus beau regarder autour de moi, je ne vis plus Merveilleux.

Quoique bien meilleur tireur que moi, il avait manqué deux ou trois coups à belle portée. J'avouerai que je ne lui avais pas ménagé les plaisanteries que l'on se fait entre chasseurs. Mais elles devaient d'autant moins le blesser que, sous le rapport de l'adresse, j'étais resté son cadet.

Et cependant j'avais cru m'apercevoir que mes railleries l'avaient blessé.

Je ne doutai pas qu'il ne se fût éloigné à dessein.

Cela me contrariait doublement : d'abord, parce que cela prouvait qu'il prenait au sérieux une plaisanterie de chasseur; ensuite, parce que, ne sachant notre chemin ni l'un ni l'autre, nous pouvions nous perdre, et faire, séparés, un long voyage qu'au bout du compte il était plus agréable de faire ensemble.

J'appelai de toutes mes forces; il ne répondit pas.

Cela ne m'inquiéta pas trop; il pouvait bien m'avoir entendu et ne pas vouloir me répondre.

Mais, d'un moment à l'autre, il trouverait occasion de tirer, et il tirerait.

C'est ce qui arriva.

Un coup de feu retentit à cinq cents pas de moi; je courus dans la direction du bruit.

Comme j'arrivais, Merveilleux venait de recharger et de tirer de nouveau, et, de nouveau, il avait manqué; mais, en m'apercevant, il voulut avoir l'air d'avoir au moins touché une perruche qui s'envo-

lait à tire d'ailes, et il se mit, en conséquence, à courir après elle; mais, en courant, il rencontra une racine d'arbre, tomba et déchira son pantalon.

Ce dernier accident l'exaspéra, et, comme j'avais l'indiscrétion d'en rire, enchanté de trouver un gaillard aussi maladroit que moi, ce que je croyais chose impossible, il se retourna de mon côté, pâle de colère, et, dans un accès de folie, il me mit en joue...

Je crus qu'il voulait rire, et je le mis en joue moi-même.

Il fit trois ou quatre pas vers moi.

Je fis trois ou quatre pas vers lui.

Tout à coup, il jeta loin de lui son fusil comme pour ne pas céder à une tentation maudite, vint à moi et me serra convulsivement la main.

Il était livide et tremblant.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je.

— Rien, dit-il; seulement, je crois que, dans un moment de colère, j'ai failli vous tuer. Pardonnez-moi.

Il n'avait point voulu plaisanter; c'était facile à

voir à la pâleur de son visage, à la contraction de ses muscles, à ses paroles brèves et serrées.

Ceux dont les belles années de la jeunesse se sont écoulées entre le ciel et l'eau, ceux dont le caractère s'est aigri sous l'influence d'un long et monotone séjour à la mer, ceux dont le sang s'est brûlé à manger de la viande salée et du biscuit de mer, ceux-là seuls comprendront comment, à quatre mille cinq cents lieues du pays natal, dans une forêt de la Tasmanie, pareille chose peut arriver, non-seulement entre deux compatriotes, mais encore entre deux amis.

Trois ans après cet événement, j'étais de retour à Paris, et m'étais *refait* étudiant. En ma qualité d'étudiant, je prenais mon café et fumais mon cigare, un soir, au café de la Rotonde, rue de l'École-de-Médecine, et je racontais à deux ou trois amis cet épisode de mon existence.

Tout en racontant, je laissai éteindre mon cigare.

— Oh! la bonne histoire! cria l'un des auditeurs tandis que je me levais et que, dans la demi-obscu-

rité, je me dirigeais vers la lampe qui brûle sur l'autel de Vesta des fumeurs.

— L'imprimerez-vous? me dit un autre.

— Pourquoi pas, répondis-je, puisqu'elle est vraie?

— Allons donc! dit un troisième, tu vas me faire accroire qu'il y a un homme qui en puisse tuer un autre parce qu'il a manqué une perruche et déchiré son pantalon!

— Que voulez-vous! c'est comme cela.

En ce moment, un inconnu, qui, au reste, comme on va le voir, ne devait pas rester longtemps inconnu pour moi, se leva, et, pour m'épargner la peine d'aller jusqu'à la lampe, fit ce que l'on fait souvent entre fumeurs, me présenta son cigare tout allumé. Nous approchâmes nos deux têtes, nous aspirâmes en même temps nos deux cigares, nos deux cigares jetèrent une lueur sur nos deux visages, et je poussai une exclamation d'étonnement.

— Eh! Merveilleux! m'écriai-je.

— Eh! mon Dieu, oui, Merveilleux, en personne!

Présente-moi à ces messieurs, mon cher, que je puisse leur affirmer que ce que tu leur as dit était l'exacte vérité, et que jamais, dans ta vie aventureuse, tu n'as été si près de la mort que pendant cette seconde où je t'ai tenu au bout de mon fusil.

C'était, en effet, mon ami Merveilleux, qui répéta mot pour mot à mes amis le récit que je venais de leur faire.

Revenons au fait et sautons de trois années en arrière, de France en Tasmanie, du café de la Rotonde à cette forêt de la terre de Van-Diémen. Nous y verrons Merveilleux qui ramasse, tout honteux, son fusil, et qui, sans savoir où il est, s'oriente tant bien que mal pour arriver à la ferme de notre ami O'Neid.

Nous marchâmes longtemps sans échanger une seule parole, faisant de la botanique par contenance. Nous sentions l'un et l'autre le besoin qu'un tiers intervînt pour briser la glace entre nous, et nous remettre un peu en joie. Mais qui diable rencontrer hors de la grande route que nous avions eu l'impru-

dence de quitter pour faire une chasse maussade? qui donc, si ce n'est quelque groupe de forçats travaillant sous le fouet des argousins? Nous n'eûmes pas même cette distraction.

Mais nous en eûmes une autre, comme on va voir.

Tout en continuant notre route à travers la forêt, je trouvai un petit sentier frayé, indiquant trace de civilisation. Merveilleux me suivit. Le sentier faisait un coude. Je courus à ce coude, et, à trois cents pas devant moi, j'aperçus un gentleman en habit bleu qui marchait devant nous. Il entendit le bruit de nos pas, se retourna, nous vît, comprit que c'était à lui que nous en voulions, et s'arrêta pour nous attendre.

Puis, quand nous fûmes à dix pas, nous reconnaissant pour Français :

— Bonjour, messieurs, dit-il en estropiant notre langue avec une confiance qui prouvait son désir de nous être utile; la chasse est-elle bonne?

Merveilleux, encore honteux de ce qui venait de se passer entre nous, garda le silence.

Ce fut donc moi qui fis les frais de la conversation tout en suivant le sentier.

Je lui répondis que la chasse était exécrable, en mettant, bien entendu, la platitude de notre carnassière sur le compte, non pas de notre maladresse, mais du manque de gibier.

— Ah ! dit-il écorchant toujours notre langue et avec plus d'humanité que jamais, oh ! *yes*, plus d'opossum, plus de kanguroos, plus de dyasures, plus de natives-dewils. Les défrichements les ont fait fuir dans les forêts encore inexplorées du nord-ouest ; — en revanche, si vous aviez eu des chiens, vous auriez fait lever les lapins à chaque pas. Ces lapins sont d'origine civilisée ; mais ils sont devenus sauvages, et, dans vingt ans, ils seront marsupiaux.

Cela voulait dire qu'il pousserait une poche aux lapins, une poche sous le ventre comme à l'opossum, comme au rat à ventre rouge, comme, en général, à tous les animaux mammifères de l'Australie et de la Tasmanie.

C'est peut-être exagérer cette puissance de trans-

formation qu'une terre nouvele exerce sur les animaux qu'on y importe; aussi, je donne cette opinion, non pas comme la mienne, mais comme celle du gentilhomme à l'habit bleu.

J'étais tout prêt à me brouller avec lui à propos de ce *puff* de naturaliste qu'il croyait me faire avaler, lorsque, tirant de sa poche un charmant petit oiseau, moins brillant peut-être, pas plus délicat, plus mignon que l'oiseau-mouche des tropiques, et gros comme cette fève parfumée que les priseurs enferment dans leur tabatière:

— Tenez, me dit-il, voilà pour vous consoler le *diamant de la Tasmanie;* passez un fil dans ses narines, attachez une balle de petit calibre à ce fil, et pendez l'oiseau par les pattes dans un flacon d'alcool; la pesanteur du plomb fera qu'il se tiendra droit dans le liquide qui baignera son plumage sans le soulever ni le maculer; puis, quand vous serez à Paris, un habile préparateur en fera une merveilleuse miniature. Ne le videz pas, c'est inutile; il a été tué ce matin par *un de mes hommes.*

— *Un de vos hommes ?*

— Oui, un de nes hommes, et, sur ce, bon voyage! suivez ce sentier, vous verrez bientôt Double-Bay, et, puisque vous allez chez O'Neid, vous n'aurez qu'à tourner sur la gauche, à un quart de lieue d'ici ; au bout de quelques pas, vous rejoindrez la grande route et vous la suivrez ensuite jusqu'à sa ferme.

Et, ce disant il disparut dans un taillis d'eucalyptes.

Je me retournai vers Merveilleux pour l'interroger de l'œil.

Quel était donc ce gentleman si complaisant, si gracieux, si aimable et dont les allures semblaient cependant empreintes d'une certaine gêne? Ce n'était point un déporté, un convict, comme on dit; il n'en avait pas le costume. C'était, selon toute probabilité, un riche planteur des environs, puisqu'il avait parlé de *ses hommes*. Toujours est-il qu'il joignait à ses manières polies un certain langage scientifique de bon aloi ; car, dans quelques paroles qu'il avait

dites en employant une langue qui n'était point la sienne et qu'il parlait assez mal, il avait esquissé à grands traits l'assiette géologique de la terre de Van-Diémen.

Il était deux heures de l'après-midi quand nous aperçûmes les eaux de Double-Bay, sillonnées par quelques sloops et par des chaloupes baleinières. Depuis six heures, nous voguions dans la forêt ; la chaleur nous écrasait; il n'y avait pas moyen d'aller plus loin sans se reposer.

Nous nous assîmes à quelques cents pas du rivage, sous l'ombre d'un *podocarpus aspleniifolius*, et bientôt, en dépit de mes souvenirs du terrible serpent noir, le sommeil me prit.

Merveilleux se hâta de me rejoindre dans le pays des songes, où je venais de me lancer à corps perdu.

J'aurais dormi jusqu'au lendemain, je crois, si mon compagnon ne m'avait pas réveillé.

Il était nuit close, et nous crevions de faim tous les deux, n'ayant rien mangé depuis le matin sept heures.

Il n'y avait pas de temps à perdre si nous voulions trouver un souper et un gîte.

Nous nous secouâmes, et nous tournâmes à gauche, comme nous avait dit de le faire le gentleman à l'habit bleu, espérant trouver, selon ses indications topographiques, la grande route à quelques pas.

Mais nous étions dans un jour de malheur; la grande route semblait reculer devant nous. Si j'avais eu seulement une galette de biscuit, j'eusse préféré attendre le retour du soleil, plutôt que de marcher au hasard sur ce terrain inconnu et accidenté où chaque pas ressemblait à une chute. L'air était doux et tiède et le sol couvert d'un moelleux tapis de mousse, et j'aurais pu vérifier si les bruits qui retentissent dans le silence des nuits de la Tasmanie sont d'une autre nature que les bruits du vieux monde. Les intonations de la brise sont-elles pareilles? La mer qui déferle sur les basaltes du cap de Tasman mugit-elle comme l'Océan mugit sur les côtes de l'Amérique ou contre les falaises d'Étretat?

Les oiseaux se taisent-ils comme chez nous pendant toute la nuit pour ne s'éveiller qu'au point du jour? Enfin, n'y a-t-il pas des voix, des chansons, des mélodies, qui ne résonnent que sur cette terre, dernier promontoire des continents vers le pôle Antarctique?

C'est que je conserve encore aujourd'hui, que me voilà rejeté au milieu du tumulte des villes, les souvenirs de plus d'une belle nuit passée sans sommeil et en plein air sous différentes latitudes.

Au Brésil, ce sont des bruits mystérieux sortant des profondeurs des forêts vierges qui entourent la baie de Sainte-Catherine; puis des souffles de lamantins errants sur les flots et se confondant avec les hurlements des jaguars, qui descendent la nuit sur le rivage pour y dévorer les poissons que la marée abandonne en se retirant.

Aux îles Malouines, dépourvues de collines et d'arbres, le vent n'a qu'un rhythme; il passe bruyant et monotone, et porte au loin les cris mélancoliques et plaintifs des pingouins.

Dans le golfe de Talcuhana, au Chili, on entend les vagissements des veaux marins de la Quirine, les remous de la Mocha et le vol des grands oiseaux de proie nocturnes !

A la Nouvelle-Zélande, on est saisi d'une terreur involontaire quand d'innombrables chiens sauvages hurlent sur les rochers de port Cooper. Plus d'une fois j'ai dormi sous la hutte des indigènes de *Tavaï-Pounamou*, et je frissonnais quand j'entendais la voix stridente d'une vieille femme qui, au lever de la lune, quittait son *tarala* (1) et adressait une longue prière au *Big-Man*, au Grand-Être, à Dieu.

C'est encore à la Nouvelle-Zélande, sur la lisière des forêts du port Olive, que j'ai ouï ces mélodieux concerts donnés par les oiseaux, deux heures avant que le jour paraisse. Quand le ciel est bleu et la brise caressante, le philédon à cravate, le merveilleux toui, le roi des rossignols de tous les pays, fait alors jaillir de sa gorge, éparpille, égrène, des milliers de

(1) Lit de joncs.

roulades plus souples, plus trillées, plus sonores que celles du gosier de la Persiani, et le *kaou-kaou-pa*, la grosse palombe, roucoule en contre-basse ; la pie de mer, l'oiseau-moqueur, le perroquet Nestor accompagnent ce chant, et l'oiseau vert à sonnette marque la mesure avec un *tin tin tin* pareil à celui d'un triangle.

Et le concert dure jusqu'à ce que le soleil s'allume comme un phare, au sommet des monts Kaïkaldas.

Voilà à quoi je songeais en marchant pensif à côté de Merveilleux, quand tout à coup un feu brillant comme un feu de bivac apparut à cent pas de nous.

Nous nous dirigions rapidement de ce côté, quand une voix bien connue se fit entendre.

C'était celle de notre gentleman à l'habit bleu, qui, lui aussi, marchait dans la direction du feu.

Il rit beaucoup de notre sommeil trop prolongé, et offrit de nous mettre lui-même dans le bon chemin si nous voulions l'attendre un instant.

— Mais nous allons vous suivre, lui dis-je, c'est bien plus simple.

— Non, répondit-il, c'est impossible ; je vais visiter *mes hommes*.

— Pourquoi impossible ? Et quels sont vos hommes ?

— Le feu que vous voyez est celui d'un poste de convicts occupés aux défrichements de cette contrée ; ces convicts sont des Canadiens, et les gardiens ont ordre de ne laisser approcher d'eux aucun Français ; mais attendez-moi ici. Attendez en silence ; j'ai, chaque fois, plusieurs postes à visiter : je suis médecin.

Cela tombait à merveille.

— Ah ! confrère, m'écriai-je, pourquoi ne nous l'avoir pas dit plus tôt ?

Il était déjà loin. Un quart d'heure après, il revint.

— Tous les ouvriers des *clearing-gangs* (ateliers de défrichement) jouissent d'une bonne santé, dit-il en nous rejoignant, et, si vous avez faim, suivez-moi.

Quelques minutes après, nous étions sur la route.

— Bonsoir, messieurs, dit-il alors ; je suis forcé de vous tourner le dos. Vous serez chez O'Neid dans une heure; la première maison que vous trouverez à votre gauche est la sienne.

Et il disparut de nouveau sans que nos instances aient pu le retenir un moment de plus.

C'était un confrère, en effet.

Un confrère qui, malgré son air dégagé et son ton tranchant, avait quelque chose en lui de timide, de gêné, de honteux... On nous dit plus tard qu'il était convict lui-même.

Il avait *eu des malheurs* à Londres; mais, arrivé à la colonie, on utilisa ses talents, et, muni d'un *tiket-of-leavi* (un permis de circuler), il parcourait les postes de défrichement de ce comté de l'île.

III

LES HOMMES DU GOUVERNEMENT

Il était dix heures du soir quand nous arrivâmes à la ferme de O'Neid. Les bâtiments bordaient la route ; la porte et les fenêtres étaient protégées par une grille de fer formant une petite cour, où deux grands chiens lévriers, de cette race que les Anglais de la Nouvelle-Galles du Sud ont perfectionnée et entraînée pour chasser le kanguroo, montaient la garde en aboyant à chaque bruit insolite. Ils nous accueillirent avec tant de fureur, qu'ils donnèrent l'alarme à la maison, de sorte qu'avant même que nous eussions sonné, un guichet s'ouvrit à l'un des contrevents du premier étage.

Il fallut parlementer avec madame O'Neid.

Ces précautions ne sont pas inutiles dans un pays encore à moitié couvert de forêts où rôdent des *bush-rangers* (coureurs de buissons) échappés soit des prisons d'Hobart-Town, soit du pénitentiaire de Maquarie, soit des autres ateliers de correction de la colonie.

Enfin, sur l'ordre de sa maîtresse, une servante vint nous ouvrir. Les chiens, apaisés d'abord par la voix de la servante, puis nous reconnaissant pour chasseurs, nous suivirent jusque devant une énorme cheminée où brûlait une vieille souche de chêne rouge. Mistress O'Neid descendit; elle venait nous faire les honneurs de la maison en l'absence de son mari, qui n'était pas encore de retour d'une excursion dans le Haut-Derwent.

C'était une charmante jeune femme que mistress O'Neid; mais elle avait pour nous un grand défaut... elle ne savait pas un mot de français. Heureusement, à notre pantomime, aussi expressive que celle des Romains dans le ballet des *Sabines*, elle comprit que

nous mourions de faim, et bientôt un immense rosbif, un grand pot d'ale et un pain cuit du jour apparurent sur la table.

Merveilleux n'attendait probablement que cela pour perdre un reste de mauvaise humeur qu'il avait conservé. Il redevint bon camarade, et le souper commençait le plus gaiement du monde quand les aboiements des chiens annoncèrent un nouvel arrivant.

— C'est le maître de la maison qui revient, dit mistress O'Neid; les chiens sont joyeux.

En effet, au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit, et O'Neid entra.

L'accueil fut d'abord aussi cordial que nous pouvions le désirer; mais, tout à coup, ayant aperçu le rosbif sur la table, il prit un air sévère :

— Vendredi ! s'écria-t-il; de la viande un vendredi !

Et, s'élançant sur le plat, il l'enleva malgré nos efforts, et le déposa dans une armoire qu'il ferma à

clef, et, pour plus grande sûreté, il mit la clef dans sa poche.

Il est vrai qu'il ordonna à la servante de faire une omelette.

— Catholique! rosbif! catholique! murmura-t-il en arpentant la chambre à grands pas.

Maître O'Neid, ce soir-là, perdit beaucoup dans notre estime. Je ne sais si ce fut par prévention, mais nous trouvâmes l'omelette exécrable. Et, comme nous étions éreintés, nous allâmes nous coucher immédiatement.

Ma chambre communiquait, par un petit escalier de service, avec la salle à manger, où nous avions si bien commencé et si mal fini notre malheureux souper.

De cette chambre, j'entendais une conversation très-animée entre le colon et sa femme.

J'eus la curiosité, non pas d'écouter ce qu'ils disaient, je ne comprenais point assez l'anglais pour cela, mais de voir ce qu'ils faisaient.

J'étais intrigué par un bruit de fourchettes accompagnant leur dialogue.

Je sortis donc du lit et regardai par le trou de la serrure.

Notre brigand d'Irlandais était attelé à son rosbif et mordait à belles dents dans la chair saignante.

J'eus un instant l'envie de rentrer dans la salle, comme si j'avais oublié quelque chose ; mais les hypocrites me révoltent, ils me font honte, et je remontai. Je racontai la chose à Merveilleux, et nous résolûmes, tant la conduite de notre hôte nous paraissait révoltante, de partir le lendemain avant le jour sans lui dire adieu.

En effet, à cinq heures du matin, nous quittions la maison sans avoir réveillé personne, sauf un des lévriers qui vint nous faire la conduite jusqu'à la porte.

Nous n'avions pas le temps de chasser; il fallait regagner au plus vite le débarcadère du bateau à vapeur. Cette fois, nous suivîmes tout simplement la grande route, de sorte qu'après une heure de marche, nous éti[illegible] retour á Kanguroo-Pointe.

Nous avions fait, en cinquante minutes, le chemin qui nous avait pris quatorze heures la veille.

A sept heures, nous débarquions au quai de la Douane.

Du quai de la Douane, nous aperçûmes un grand concours de peuple qui se dirigeait vers la prison. Nous nous informâmes, et nous apprîmes qu'on allait pendre *quatre hommes du gouvernement*; par politesse, on ne dit jamais : un convict, un déporté.

Comme nous ne devions appareiller qu'à onze heures, nous avions tout le temps d'assister à l'exécution.

J'avais vu pendre au Brésil; je n'étais pas fâché d'étudier la différence qui devait naturellement exister entre une pendaison portugaise et une pendaison anglaise.

Au Brésil, on pend comme on pendait autrefois en France, avec l'échelle et la potence classiques ; je ne m'étendrai donc pas sur cette sorte de supplice; je n'apprendrais rien à personne.

Aux colonies anglaises, l'appareil est différent.

Nous allons, au reste, essayer de rendre ce que nous avons vu. L'impression fut assez vive pour qu'aujourd'hui encore aucun détail de l'exécution ne m'échappe.

Si l'on n'a pas oublié le rosbif de la veille, on se souviendra que nous étions au samedi matin.

L'échafaud avait été dressé pendant la nuit.

Ce qui m'étonna en arrivant sur la place, c'est que cet échafaud occupait la cour de la prison ; seulement, sa hauteur était calculée de façon à ce que les condamnés apparussent à mi-corps derrière le faîte de la muraille.

J'interrogeai mon voisin.

— Pourquoi, lui demandai-je, au lieu de dresser l'échafaud sur la place publique, le dresse-t-on dans la cour même de la prison?

— Oh ! me dit-il, vous n'y perdrez rien pour cela. Vous les verrez pendre du dehors, mais ils mourront derrière le rideau de la muraille ; l'agonie a lieu ici dans la coulisse ; c'est bien plus décent que par l'ancien mode, d'après lequel, en Espagne, au Brésil et

en Portugal, le patient est lancé en plein vent dans l'éternité; et puis, ajouta mon voisin, croyez-vous qu'il ne soit pas prudent, au milieu d'une population comme la nôtre, et quand on dispose d'aussi peu de forces militaires, de mettre une muraille entre le supplice et la populace?

En effet, une poutre supportée par deux piliers placés en dedans du mur de la prison apparaissait posée parallèlement au faîte du mur, un peu en arrière de lui, et s'étendant à cinq pieds environ au-dessus.

A cette poutre, on voyait attachés séparément quatre bouts de corde neufs, bien savonnés et reluisant au soleil.

Des quatre condamnés, trois étaient des *bush-rangers*, coureurs de buissons, prisonniers évadés qui pillaient et incendiaient les fermes et les cottages isolés.

Le quatrième travaillait à Port-Arthur, et avait assassiné un gardien pour lui voler un peu de tabac.

Cette privation de tabac avait déjà engendré plu-

sieurs rixes graves, mais pas encore de meurtres, et l'on disait qu'une fois la punition infligée, le gouverneur, dans la crainte de voir se renouveler un pareil crime, accordait désormais comme récompense une certaine ration de tabac à tout condamné qui s'en rendrait digne par sa conduite.

L'obligeant voisin qui m'avait déjà donné ces détails eût la bonté, à ma sollicitation, de continuer son métier de cicerone.

Il m'expliqua que, derrière la muraille, et caché par elle, il y avait un plancher à bascule sur lequel monteraient les condamnés, de manière à ce que le haut de la muraille leur servît de rampe; et, quand ils auraient la corde au cou, le plancher ferait bascule.

— Vous comprenez alors ce qui arrivera, ajouta mon voisin.

Je comprenais parfaitement.

Cependant il y avait retard.

L'exécution était annoncée pour neuf heures, et il était neuf heures cinq minutes.

La foule commençait à pousser ces ignobles grognements qui n'appartiennent qu'aux multitudes anglaises.

Enfin, à neuf heures dix minutes, les tambours résonnent. Trente soldats habillés de rouge, trente colosses irlandais, commandés par un frêle gentleman en tunique bleue, débouchent par David street et se rangent en bataille sur la place, au pied du mur de la prison et au-dessous du gibet. L'officier glapit un commandement : les Irlandais prennent le port d'arme, et un monsieur en paletot jaune et en chapeau gris apparaît sur l'échafaud et salue gracieusement la foule. — C'est le bourreau !

Il dépose son chapeau sur le parapet, passe sa main dans ses cheveux pour les ramener coquettement d'un côté de son visage, tire de sa poche un petit paquet de linge blanc qu'il place dans le chapeau, se penche vers l'intérieur de la prison et fait un signe.

En ce moment, je sens que l'on me frappe sur l'épaule. Je me retourne : c'est le capitaine Jay, mon

capitaine, qui, lui aussi, a eu la curiosité de voir une exécution australienne.

Il a dans la bouche une énorme chique, ce qui indique qu'il s'attend à de grandes émotions.

Les matelots, dans la tempête, reconnaissent, en général, l'opinion que le capitaine Jay a du danger à la grosseur de sa chique.

La chique du capitaine Jay est plus ou moins grosse; mais on aurait autant de peine à le prendre sans chique qu'on a de peine à prendre sans vert un écolier qui joue au vert au mois de mai. Au reste, nous ferons bien plus ample connaissance avec le capitaine Jay.

Une rumeur s'élève.

Disons quelle est la cause de cette rumeur.

Le signe que le bourreau venait de faire avait pour but de prévenir le directeur de la prison que tout était prêt, et que l'on n'attendait plus que les condamnés.

En vertu de cet avertissement, les condamnés apparurent lentement et les uns après les autres derrière la muraille.

C'étaient quatre jeunes hommes, dont le plus vieux pouvait compter trente ans.

Ils avaient les mains libres, mais les coudes attachés derrière le dos.

Le bourreau les place les uns après les autres sous le bout de corde qui leur est destiné; il enroule chaque bout de corde autour de leur cou, et, l'extrémité libre des bouts de corde étant terminée par un gros nœud en forme de pomme de pin, il fixe ce nœud sous l'oreille droite de chaçun, de sorte que, dès que le plancher aura basculé et fait son jeu, et que le corps sans appui sera abandonné à sa propre pesanteur, le nœud se heurtera violemment contre l'apophyse mastoïde, la tête sera déjetée de côté, il y aura luxation des premières vertèbres cervicales, rupture de la moelle épinière, et mort instantanée, sans les convulsions, sans les gambades de la pendaison strangulatoire.

C'est un perfectionnement qui fait honneur au génie anglais. C'est le confortable introduit en matière de peine de mort.

Le bourreau adressa un nouveau signal du côté de la prison. Aussitôt arrivèrent, en murmurant des prières, un ministre presbytérien qui se plaça derrière les deux premiers patients ; un méthodiste, qui eut affaire au troisième, et, pour le quatrième, un prêtre catholique en surplis blanc.

Vint ensuite le noir personnage d'un shérif avec sa grosse perruque et les dossiers du procès.

L'officier irlandais leva son épée, les tambours résonnèrent, les bruits de la foule s'éteignirent, et le magistrat lut à haute voix les condamnations.

A la fin de chaque acte, sa voix stridente répétait lentement cette formule anglaise :

« Et le condamné sera pendu, pendu, pendu, jusqu'à ce que mort s'en suive. »

Dans l'intervalle des lectures, on entendait les prières des prêtres.

Le premier de ceux qui allaient mourir était déjà pâle comme un mort.

Les trois autres s'efforçaient de sourire, mais d'un sourire hideux, qui leur faisait une physiono-

mie pareille à celle de Thomas Idle d'Hoggart, et ils inclinaient la tête comme pour répondre à ceux qui, dans la foule, leur criaient :

— Bravo, Peter !... Bravo, John !... Bravo, Thom !.... *Farewel ! farewell !*

Pendant ce temps, le bourreau, automate terrible, accomplissait son œuvre avec l'insensibilité d'une mécanique.

Il prit et déplia les linges blancs.

C'étaient quatre serviettes ayant un cordon cousu aux quatre angles.

Il plaça une serviette sous le menton de chacun de ces hommes, comme s'il allait leur faire la barbe.

Puis il releva cette serviette sur la figure et la rattacha sur la nuque pour envelopper la tête du patient, de sorte que ces quatre têtes ressemblèrent à quatre boules blanches informes.

Alors les exhortations des prêtres devinrent plus pressantes, et le regret de la vie ou le repentir semblèrent s'éveiller dans le cœur des condamnés : des sanglots étouffés soulevèrent les voiles; des larmes

les tachèrent aux environs des yeux, et le catholique essaya, mais vainement, de porter la main à son front pour faire le signe de la croix.

Je regardai le capitaine Jay; il était pâle comme les serviettes qui couvraient le visage des condamnés.

Mais la foule commença à s'irriter des lenteurs de l'exécution : cette parodie de mort est hideuse et fait frissonner les plus endurcis.

Elle dure depuis plus d'un quart d'heure.

Le bourreau comprend ce murmure ; il inspecte ses cordes, congédie le shérif et les prêtres, salue et se couvre...

Puis, saisissant à bras-le-corps un des poteaux, il frappe du pied, et tout disparaît.

Pendant une seconde, les cordes brandillèrent ; mais, presque aussitôt, elles se tendirent et devinrent roides et immobiles comme des cordes de plomb de sonde.

Parmi les cris poussés dans la foule, j'avais reconnu le cri du capitaine Jay.

Je me retournai de son côté.

Il avait l'air d'étrangler.

— Qu'avez-vous donc, capitaine? lui demandai-je.

— Mille tonnerres! dit-il, j'en ai avalé ma chique.

Je crus qu'il plaisantait.

Le geôlier ouvrait les grandes portes de la prison, pour que les assistants pussent s'assurer de la mort des suppliciés.

— Venez-vous les voir, capitaine? demandai-je à Jay.

— Non, merci, j'en ai assez comme cela; je retourne à bord. Ne vous faites pas attendre.

— Dans dix minutes, capitaine.

Et le capitaine Jay tira à grands pas du côté du port.

Je suivis la foule.

Je vis alors les quatre pendus droits et roides, les pieds à un mètre du sol, à peu près.

Le gentleman exécuteur se tenait près d'eux en chef de file, et semblait dire aux curieux :

— Voyez comme ils ont peu souffert!... Voilà ce qui s'appelle de la besogne bien faite, j'espère!

En effet, on n'apercevait aucune trace de convulsions; la tête seulement s'inclinait fortement sur l'épaule gauche, par suite de l'action du fameux nœud en pomme de pin.

La langue sortait d'un demi-pouce hors l'angle de la bouche. En quittant la cour de la prison, je passai près d'une femme et de quatre enfants qui pleuraient, accroupis au pied d'une borne; près d'eux, sur un plat d'étain, brillaient quelques pièces de monnaie de cuivre.

— C'est la famille d'un des pendus, disait l'un.

— C'est une banque! disait l'autre.

Je pris congé de mon ami Merveilleux, que ce spectacle avait fort impressionné; peut-être songeait-il que, si la veille il m'avait envoyé son coup de fusil, il aurait pu lui en arriver autant qu'aux *quatre messieurs du gouvernement*. Au bout de dix minutes, comme j'en avais pris l'engagement, j'étais à bord de *l'Asia*.

IV

RÉGIONS ANTIPODIQUES

Ce n'était point une plaisanterie ; le capitaine Jay avait bien réellement avalé sa chique. En arrivant à bord, je le trouvai très-malade : il faut bien peu de nicotine pour empoisonner un homme, et le capitaine Jay était tout simplement empoisonné.

Je commençai par lui faire prendre un vomitif pour expulser la cause, et je combattis les effets avec du lait et du café.

Deux heures après notre retour à bord, il était assez fort pour commander en personne l'appareillage.

Nous descendîmes le Derwent, ce fleuve qui se

nomma d'abord la rivière des Français, lorsque Bruni d'Entrecasteaux le découvrit.

Le pilote qui nous reconduisait au large était un colosse que n'oublieront jamais ceux qui l'ont vu une seule fois... Un jour, il eut, je ne sais pour quel motif, la fantaisie de se tuer d'un coup de pistolet.

L'explosion lui enleva la mâchoire inférieure, creusant une effroyable cicatrice qui défigure cette tête énorme dont le sourire épouvante.

Les bords du Derwent sont partout défrichés et cultivés. Des cottages, comme les Anglais seuls savent les bâtir, égaient les plantations; chaque cottage est l'embryon d'un village futur.

Le courant nous entraînait rapidement vers l'île Bruni, dont la pointe nord vient mourir en pente douce et sablonneuse au milieu de l'embouchure du fleuve. Le tronc gigantesque d'un arbre mort la signale de loin sur notre droite, à peu près à la hauteur de l'îlot des Lapins, sur lequel s'élève une haute tour à feu à éclipses de cinquante-neuf secondes.

Ces îlots dépassés, nous entrons dans Storm-bay (la baie des Tempêtes). Disons, en passant, que jamais baie ne fut mieux nommée.

Pendant que le tangage commence, jetons un regard sur cette terre que nous allons quitter, et embrassons d'un regard les contours, les baies et les montagnes de cette nouvelle Angleterre.

La terre de Van-Diémen, ou de la Tasmanie (on lui donne indifféremment ces deux noms), est au grand continent australien ce que l'Angleterre est au continent de l'Europe, le détroit de Bass est le Pas-de-Calais de l'hémisphère sud.

Nous laissons à droite le détroit d'Entrecasteaux.

Le passage est difficile et nécessite un bon pilote.

La première frégate française qui ait osé le franchir était commandée par M. Laplace et pilotée par le même monstre humain qui nous reconduit au large.

Notre pilote nous quitta par le travers de la baie

de l'Aventure, cette baie où Fourneaux devait rejoindre Cook quand leurs deux navires se séparèrent dans une tempête, alors que le grand navigateur avait pris à tâche de révéler au monde, avec ses propres découvertes, les découvertes de Tasman ; — découvertes que l'esprit étroit, égoiste et ambitieux des marchands de la Compagnie des Indes voulait ensevelir dans le plus profond secret, comme si elle eût craint que des compagnies rivales ne vinssent s'y enrichir à son détriment.

Nous rangeons de près l'île Pingouin, et, à l'aide de la longue-vue, nous pouvons entrevoir à la fois, et le cap Fluted et le cap Frédéric-Henry, ses deux limites nord et sud.

La mer du détroit et la mer de Storm-bay étranglent l'île Bruny par le milieu, en formant un isthme étroit, mais long de six milles, qui relie entre elles les deux grandes parties de l'île.

Le cap Fluted tire son nom d'une agglomération de rochers [illegible] sises, au lieu d'être horizontales, so[illegible] moncelées.

Un rocher gigantesque, cannelé comme les précédents et nettement séparé de la côte, sert de vigie au cap Frédéric-Henry.

A quatorze lieues de nous, à bâbord, de l'autre côté de Storm-bay, apparaissaient les basaltes du cap Raoul et de l'île de Tasman,

Cette île fut la première terre que découvrit Tasman sous ces latitudes.

Le cap Raoul, avec ses curieuses masses basaltiques, taillées en colonnades, ressemble de loin à un temple grec qui aurait perdu ses murailles et sa toiture, — au temple du cap Sunium, par exemple.

La baie Mauvaise, la rivale de Storm-bay, s'étend entre la tête de Tasman et l'île Bruny.

Arrivé là, le pilote nous quitte, et nous gagnons le large, en perdant de vue Pedra-Bianca et le rocher d'Eldystone, les deux premières vigies qui signalent l'approche de la terre de Van-Diémen.

Il est temps, je crois, de dire maintenant un mot de *l'Asia* et de son équipage.

L'Asia est un navire à trois mâts, sans perroquet

de fougue, — ce qu'on appelle un *trois-mâts pieu.*

Sa capacité est de six cents tonneaux ; son équipage se compose de trente-six hommes, compris les mousses.

On construit aujourd'hui des navires élégants et grands marcheurs, mais qui, après quinze ou vingt ans de voyage, sont éreintés, cassés, rapiécés, et dignes tout au plus de servir de pontons, ou bons à être dépécés pour en vendre le cuivre et la ferraille.

Notre *Asia* ne connaît point ce danger et ne le connaîtra pas de longtemps; le jour où elle cessera de *torcher de la toile*, comme on dit en langage de matelot, c'est qu'elle aura sombré sous voile, ou se sera brisée sur quelque écueil.

Car le bois de teck, ce bois de l'Inde que les tarets ne peuvent perforer et qui ne pourrit jamais, a été employé pour confectionner sa membrure, ses courbes et sa quille.

Des Américains l'ont mise sur chantier voilà plus de soixante ans ; elle a été naturalisée française après 1815, et nos arrière-petits-enfants la reverront en-

core dans quelque bassin de l'un de nos ports, de même qu'à Marseille nous admirons, au retour de sa campagne, la vieille barque *l'Indus*, vénérable trois-mâts construit aux environs de l'an 1600.

L'Asia a été armée pour la pêche depuis longues années. Auparavant, elle faisait les voyages des colonies de l'Amérique du Nord et des Indes; elle a donc rendu à son armateur M. Winslow, du Havre, dix fois le prix de son achat, et elle lui rapportera probablement encore le double et le triple de ce qu'elle lui a déjà rapporté, si quelque sinistre ne l'arrête pas en route.

C'est une marcheuse de moyenne force; mais elle se comporte admirablement dans les gros temps, et nous n'avons jamais craint qu'une baleine morte ou vivante pût la blesser en faisant bélier sur ses flancs.

Et cependant, combien de navires moins faibles d'échantillon ont été endommagés par les coups des cétacés en fureur!

En 1836, *la Lydia*, navire de Nantucket, a coulé bas par suite d'une voie d'eau qui s'était déclarée, à

quelques pieds au-dessous de la flottaison, un jour qu'un cachalot la frappa de son large museau carré.

Le navire *Ann-Alexander*, capitaine John de Blois, de New-Bedfort, a été défoncé par *une baleine* blessée. Elle se rua la tête la première sur les bancs furins du mât d'artimon ; il s'ensuivit une large voie d'eau, et le navire coula bas le 30 avril 1851 ; vous voyez que l'accident est encore tout frais.

Les hommes de l'équipage, réfugiés dans leurs embarcations, furent recueillis deux jours après, par un navire qui croisait dans ces parages et conduits à Païta, côte du Pérou.

Le journal qui raconte ce fait a sans doute été mal traduit ; on aura écrit baleine pour cachalot, car l'accident a eu lieu vers le 8e degré de latitude sud, et les cachalots seuls habitent les mers tropicales : les baleines ne fréquentent que les zones tempérées froides et glaciales.

En 1820, le navire baleinier *l'Essex*, commandé par le capitaine Parker Cook, eut son taille-mer emporté pa [illegible] tacé.

Je me souviens qu'étant en croisière sur *la Pallas*, aux alentours de Juan-Fernandez, l'île de Robinson Crusoé, une baleine franche, cherchant son petit qu'on avait harponné, et devenue folle de douleur en reconnaissant les traces du sang qu'il perdait par sa blessure, donna un coup de tête sur nos bordages; le navire tressaillit au choc, et dans sa quille, et dans sa mâture, et l'on reconnut plus tard, en déchargeant les pièces d'huile, qu'un bordage avait été fracassé : par bonheur, aucune voie d'eau ne se déclara.

Le *Journal du Havre* raconte, dans son numéro du 3 juillet 1852, que le brick *la Pauline*, du Havre, a sombré sous voile, après avoir reçu plusieurs coups de queue de baleine par le bossoir de tribord; le navire courait alors avec une vitesse de sept nœuds et demi par bonne brise ouest-sud-ouest. L'équipage, de neuf hommes et un passager, erra pendant trois jours au gré des vents et des flots, et fut recueilli dans un complet état d'épuisement par *le Crusador*.

La Pauline était cependant un navire tout neuf et qui effectuait le retour de son premier voyage.

Je passe sous silence beaucoup d'autres sinistres.

Or, je le répète, nous n'avions point pareille crainte à bord de l'*Asia*.

On choisit d'ordinaire, pour la pêche, des navires neufs et très-solides ; comme je le disais plus haut, l'équipage varie de trente-six à quarante-six hommes, selon que l'on doit armer quatre ou cinq embarcations.

Le capitaine Jay, qui nous commandait et dont j'ai dit deux mots à propos de l'exécution des quatre *bush-rangers*, avait été du nombre de ces moniteurs de pêche que les armateurs du Havre appelèrent en France pour servir de guide à nos marins. Jeune, vigoureux, intrépide, adroit, il avait fait son chemin pas à pas. De mousse, il était devenu harponneur, puis chef de pirogue, puis capitaine.

Mais au prix de quelles fatigues, de quelles misères, de quels dangers !

Plus loin, je vous dirai combien de ceux que j'ai connus sont r[illegible] à la tâche. Si je pouvais me renseigner s[illegible]ciens compagnons de voyage,

je crois que sur les cent vingt-six ou cent trente hommes que j'ai connus dans le cours de trois campagnes de sept années, il n'y en a peut-être pas une douzaine de survivants parmi ceux qui ont continué le métier.

Le capitaine Jay n'épargnait pas ses peines. Il prenait véritablement à cœur son métier de tueur de baleines; il est vrai que, sur une baleine tuée, qui vaut de huit à dix mille francs, il avait la plus belle part; car nous avions tous notre part proportionnelle dans le produit de l'expédition; mais, quand même il serait resté à bord tandis que l'on donnait la chasse aux cétacés, il n'en aurait pas moins eu son dixième d'huile et de fanons. Il fallait donc lui savoir gré de s'exposer comme le dernier de ses matelots.

Nous avons passé du bâtiment au capitaine, passons du capitaine aux embarcations.

Nous armions quatre embarcations pour courir sus au gibier.

Chaque embarcation était montée par six hommes: le harponneur devant, l'officier derrière, les quatre

rameurs entre eux. L'officier gouvernait l'embarcation, longue de vingt-six pieds, large, dans son *bau*, de quatre pieds dix pouces, épaisse comme le petit doigt dans ses bordages. Il la gouvernait avec un aviron de queue aussi long que l'embarcation, et ce gouvernail avait l'avantage de faire tourner, pivoter la pirogue sur son centre, sans qu'elle perdît du terrain comme elle en perdrait en laissant arriver pour virer de bord, avec le gouvernail ordinaire.

Les hommes maniaient un aviron de quinze pieds, excepté celui du milieu, qui en avait dix-huit, et le harponneur ne quittait son siége de rameur que lorsqu'il lui était ordonné de saisir le harpon pour attaquer la baleine. Ces embarcations, si légères, si minces, pointues à l'avant comme à l'arrière, et cintrées comme un chapeau à claque, bondissent de lames en lames, taillant la cime des vagues sans en toucher le creux, et volent comme volerait un javelot lancé par une machine, comme volerait un caillou ricochant sur l'eau d'un lac, comme volerait une bombe tirée à ras de terre.

Le fond de la pirogue est percé d'un trou, que maintient bouché un morceau de liége garni de toile, le *nable*. Quand la pirogue est hissée sur ses palans, on enlève le nable, et l'eau qu'elle contient s'écoule.

Elles sont cependant lourdement chargées, ces pirogues ; vous allez voir ; d'abord, un baquet circulaire placé entre les deux bancs du milieu et contenant quatre cents pieds de cordes. — Ligne de pêche, grosse comme le pouce, bien flexible, bien goudronnée, bien solide surtout, car elle est formée de trois *torons*, réunion de seize fils *carrets* fabriqués avec le meilleur chanvre de Norwége et de l'Amérique du Nord. La ligne de pêche américaine était, de mon temps, la plus estimée ; mais il paraîtrait que, depuis lors, les cordiers de Normandie ont fait de grands progrès, et peuvent lutter avec avantage contre tous les cordiers du monde.

Près de la baille à ligne, on place une ancre à grappins pesant une cinquantaine de livres, puis une drague carrée de planches de chêne fortement bardées de fer, et que l'on amarre au bout de la ligne

lorsque la baleine, s'enfuyant, en a épuisé toute la longueur.

Cette drague suffit à modérer la vitesse de la baleine ou du cachalot par la résistance qu'elle offre en coupant perpendiculairement le sillage de l'animal qui s'enfuit. Vient ensuite un baril fermé qui contient trente livres de biscuit, même plus, et un fanal préparé avec bougies, briquet, mèches, amadou et allumettes placées dans une boîte en fer-blanc hermétiquement fermée.

L'équipage d'une embarcation perdant le navire de vue et s'égarant dans la nuit a dû plus d'une fois son salut à ce baril de précaution et au petit tonnelet d'eau qui l'accompagne.

Joignez à tout cet attirail un bidon d'eau douce, un ou deux petits baquets, une voile avec son matereau et sa livarde, une hachette, un couteau à gaine, deux sébiles pour verser hors du canot l'eau qui peut s'y embarquer, puis des harpons, des lances, des louchets tout emmanchés et prêts à fonctionner.

Le harpon est un dard en fer formant un angle obtus d'environ 120°, dont deux côtés ont trois pouces de long et sont aiguisés sur leurs bords. Le troisième côté forme un angle rentrant du sommet duquel part une tige de fer de trois ou quatre pieds de long, et qui se termine par une douille dans laquelle s'emboîte le manche qui sert à le lancer. Le fer de la tige doit être malléable et se tordre sans se casser.

La lance a la forme d'une spatule ou d'une feuille de laurier d'un pouce et demi de largeur dans son plus grand diamètre, sur deux et demi de longueur. Elle est finement aiguisée et peut sortir facilement de la plaie qu'elle a faite, ce qui est le contraire du harpon. Comme le harpon, elle s'emmanche à l'aide d'une douille.

Le louchet a la forme d'un trapèze aiguisé sur trois côtés et ayant sa douille sur le côté le plus petit.

On peut admettre que chaque pirogue tout armée pèse un millier de kilogrammes.

La pirogue du capitaine est placée sur l'arrière, à tribord. Elle est maintenue au-dessus des bastingages à l'aide de pistolets, daviers ou porte manteaux garnis de poulies et de palans.

Le second officier du bord commande la seconde embarcation placée à bâbord, le long des haubans d'artimon.

La troisième embarcation, sous les ordres du lieutenant, ou troisième officier, a ses pistolets de suspension entre le grand mât et le mât de misaine, à bâbord.

Enfin, le dernier officier dirige le quatrième canot, qui se hisse au-dessus du pavois mobile à tribord, par où entrent sur le pont les lanières de gras enlevées au cadavre de la baleine.

Quand une baleine est signalée et que les pirogues sont descendues à la mer pour lui appuyer une chasse, comme vous le verrez plus tard, vingt-quatre hommes manquent à bord, et nous sommes à peine une douzaine de manœuvriers pour tenir toujours le navire au vent des chasseurs. — Tristes manœu-

vriers ! un médecin, des malades, un mousse, un novice, un maître d'hôtel et un cuisinier.

Et maintenant que tout est dit sur *l'Asia*, sur son capitaine et sur ses embarcations, en route, et au hasard du bon Dieu !

V

UN CACHALOT DE HASARD

Il arrive parfois qu'en cherchant des baleines, on trouve des cachalots.

Disons, en quelques mots, la différence qu'il y a entre le cachalot et la baleine.

Le cachalot est un cétacé comme la baleine, mais d'une espèce différente.

La baleine a le museau pointu, le cachalot a le museau carré.

La mâchoire inférieure du cachalot est garnie de dents, et le bout de ces dents s'implante dans des trous de la voûte palatine, chaque dent ayant son

trou correspondant comme un couteau à son étui, un poignard sa gaine.

L'ouverture du gosier du cachalot est large ; ses évents doubles sont placés à l'angle supérieur du museau ; sa langue est plate comme une sole.

La langue de la baleine est grosse, rebondie et grasse ; ses évents doubles s'ouvrent sur la nuque ; notre petit doigt pénétrerait à peine par l'isthme de son gosier ; des fanons, longs depuis un pied jusqu'à dix, et barbus à leur bord interne, sont implantés dans le palais et renfermés par deux immenses lèvres ou lippes qui s'élèvent de chaque côté des maxillaires inférieurs.

Bref, la baleine a la forme d'une navette de soixante et dix à quatre-vingts pieds de long, et se terminant par une queue très-agile à deux lobes horizontaux.

Le cachalot est encore plus long qu'elle. Il possède aussi une queue bilobée, mais presque inerte ; son corps est aplati, sauf des bosses irrégulières communiquant avec le réservoir qui surmonte son crâne,

réservoir et bosses contenant le *spermaceti*, improprement nommé *blanc de baleine*, puisque la baleine n'en produit pas.

Ce qui n'empêche pas que le dernier décret du 14 février 1855, fixant le droit que payera à l'importation le spermaceti, s'exprime en ces termes : « Le blanc de baleine et de cachalot. » Mais le décret veut peut-être parler de la *cétine*, que les chimistes retrouvent dans l'huile de baleine.

Plus loin, quand je vous raconterai mon séjour à la Nouvelle-Zélande, je vous ferai part de quelques études sur l'anatomie et la physiologie de la baleine et du cachalot.

Je raconterai aussi la rencontre que nous fîmes d'une bande de plus de trois cents jeunes cachalots en voyage d'émigration.

Je ne veux consigner ici que notre combat contre un vieux cachalot, un de ces solitaires que l'on nomme empereurs et qui voyagent sans compagnons, comme si les mers n'étaient point assez grandes pour leurs gigantesques allures.

J'ai nommé ce cachalot, un cachalot de hasard, attendu que, d'habitude, on ne pêche les cachalots que sous les latitudes tropicales ; ce fut donc par hasard que nous en rencontrâmes un entre Van-Diémen et Auckland, allant je ne sais où.

Les navires qui font cette pêche reçoivent un équipage différent du nôtre ; leurs campagnes durent quelquefois quatre années ; mais, si les frais sont énormes, les bénéfices le sont aussi, car l'huile de cachalot se vend un prix double de l'huile de baleine.

Donc, comme je l'ai dit, nous louvoyions par 48° latitude sud et 170° longitude est; la mer était déserte; pas de navires en vue; rien que la solitude et l'immensité.

Je dis l'immensité, et, en disant cela, je tombe dans l'erreur commune. Rien n'est étroit, rien n'est petit comme la pleine mer ! Ils mentent, ceux qui décrivent avec tant d'enthousiasme et de poésie les majestueuses, les incommensurables solitudes de l'Océan. Enthousiasme factice ! poésie de convention !

Cette immensité de l'Océan n'est que relative : elle s'étend pour celui qui a une vue puissante; elle se restreint pour celui qui est myope, surtout quand, perdu entre le ciel et l'eau, on n'aperçoit à l'horizon ni terre ni étoiles. Mais que la vigie signale au loin un rocher, un navire, une pirogue, oh ! alors, la pleine mer est véritablement immense, sublime, comparée à la petitesse des objets qui surgissent au-dessus de ses vagues !

Vers le soir, on signala le souffle d'un cachalot.

Je dis le souffle d'un cachalot, parce que son souffle est reconnaissable, en ce qu'il prend la forme d'une aigrette double et penchée en avant, et qu'il s'élève moins haut que le souffle de la baleine franche.

Nous n'avions garde de laisser échapper une pareille aubaine. Nos intrépides canotiers s'élancèrent donc à sa poursuite, et l'animal plongea au moment où ils allaient l'accoster.

Son [illegible] le dura une heure.

Puis [illegible] dit, et il reparut à quelques

mètres de la pirogue de notre troisième lieutenant, M. Seigle, qui ordonna immédiatement à son piqueur de lui envoyer un harpon dans le flanc.

Le harpon, lancé avec vigueur, mordit solidement, et le cachalot, blessé, prit la fuite, entraînant au loin la pirogue.

C'était le soir, et le dernier rayon du soleil, selon la belle expression de Lamartine, mettait des crinières de flamme aux coursiers de la mer.

Le capitaine, encore malade de son empoisonnement, gardait le lit; il se fit rendre compte de la situation, et, voyant que la nuit commençait, ordonna de hisser le pavillon bleu à la tête du grand mât.

A ce signal, le chef de la pirogue amarrée doit couper sa ligne et revenir au plus vite vers le bâtiment.

Mais le lieutenant et ses compagnons ne virent pas, ou firent semblant de ne pas voir le pavillon de rappel, et bientôt un vigoureux coup de lance traversa les poumons du cétacé, qui avait ralenti sa

course et s'était laissé accoster sans danger du côté de la queue.

Le coup de lance fit sur le cachalot l'effet qu'un coup de fouet produit sur un cheval généreux. L'animal blessé reprit de nouveau sa course en vomissant le sang, et les deux pirogues de conserve n'osèrent abandonner la pirogue qu'il remorquait. L'ardeur de la chasse, l'enivrement, la folie, le délire que produisait l'odeur du sang dont les arrosait le géant qu'ils avaient eu la gloire de blesser à mort; l'indomptable amour-propre du pêcheur voulant accomplir à tout prix l'œuvre commencée, tout cela fit oublier à nos braves les plus simples lois de la prudence, et tout à coup, comme si la nuit fût venue aussi rapidement que rapidement encore fuyait le cachalot, nous perdîmes de vue les hommes et les embarcations.

Tout s'enfonça dans le gouffre de l'obscurité.

Nous n'étions plus que dix-huit hommes à bord; mais nos bras orientèrent les voiles du navire dans la directio[illegible]gues disparues, avec la rapidité

et l'entrain qu'y eussent mis les cent cinquante matelots de bordées sur un vaisseau de guerre.

Notre capitaine hurlait de désespoir; il était responsable de la vie de son équipage; c'est donc lui qui serait puni, privé à jamais de tout commandement, si la fatalité nous séparait pour toujours de nos trois pirogues.

Il ordonna d'illuminer la tête de chaque mât et de verser de l'huile dans les chaudières du fourneau où l'on fait fondre le gras de baleine. On mit le feu à cette huile et aussitôt la flamme, comme une flamme de punch, s'élança jusqu'à la vergue de misaine. La nuit, quoique noire et sans lune, n'était point épaissie par le brouillard; on pouvait donc espérer que les camarades égarés apercevraient nos illuminations.

De notre côté, des matelots perchés sur les barres de perroquet et des cacatois interrogeaient incessamment l'obscurité pour y découvrir les fanaux des pirogues.

Nous louvoyâmes ainsi jusqu'à minuit, en courant de petites bordées.

A minuit, le capitaine calcula qu'il était temps de mettre en panne. Malgré sa maladie, il restait sur le pont, et, de minute en minute, interpellait les hommes de vigie.

Des baleiniers seuls peuvent se faire une idée de nos anxiétés, de nos terreurs, de notre désespoir; alors que nous, sains et saufs sur le tillac, nous pensions à nos frères égarés en plein Océan, la nuit, et moitié nus dans de frêles esquifs, et n'ayant à peine que pour un jour de vivres et d'eau douce!

Et si le cachalot, se débattant dans les dernières convulsions de la mort, brise les canots d'un coup de tête, — pas de sauvetage possible! Nos amis seront noyés, — dix huit amis, — dix-huit frères, — en péril de mort! comprenez-vous cela?

Ou bien, que le cachalot meure sans se venger, que feront-ils demain, si la brume obscurcit l'atmosphère, si la tempête arrive, si, croyant faire voile vers eux, la fatalité nous emporte dans une direction opposée?

Ils mourront lentement de soif et de faim.

Ces terribles préoccupations nous poursuivaient, et nous allions vaguant sur le pont, de l'avant à l'arrière, ou montant sans cesse et redescendant, mornes et désespérés, les enfléchures des haubans.

Le capitaine, debout sur la drome du couronnement, demandait sans cesse aux vigies :

— Voyez-vous les feux des pirogues ?

Et les vigies répondaient :

— Rien !... Nous ne voyons que la nuit.

Vers une heure du matin, le capitaine fit amurer la grande voile et orienter au plus près le grand hunier, afin de remonter contre une brise qui venait de de l'endroit où les pirogues avaient été vues pour la dernière fois.

Son inspiration lui disait de gagner dans la racine du vent.

Le cœur des marins s'ouvre facilement aux plus folles espérances. Non-seulement cette manœuvre eut l'assentiment général, mais encore il nous semblait que quelque chose comme un instinct nous

disait que nous allions revoir nos frères; si bien que nous nous avancions au milieu de l'obscurité comme si nous faisions une route sûre. On redevint gais et causeurs; on parla du cachalot, qui devait être mort et produire plus de cent barils d'huile; on calcula combien il faudrait de temps pour le dépecer, pour fondre son gras, et l'on se vit d'avance rentrant au Havre avec une cargaison à couler bas.

Mais un quart d'heure, mais une demi-heure, mais une heure se passèrent, et les vigies continuaient de répondre :

— Rien ! — Rien encore ! — Rien toujours !

On masqua de nouveau le grand hunier; on laissa de nouveau le navire s'en aller en dérive, et ceux qui avaient le plus de confiance en Dieu, le plus de foi dans la Providence, prièrent en silence pour les pauvres abandonnés.

Tout à coup, du haut du mât d'artimon et du grand mât, retentissent simultanément ces cris :

— Un feu ! deux feux ! trois feux !

Alors cette nuit si triste, si noire, si affreuse, si

pleine de deuil, s'illumine et redevient belle comme une nuit des tropiques.

Trois étoiles brillaient, et le navire, comme s'il eût partagé notre impatience, marcha vers ces étoiles plus rapidement qu'il n'avait jamais marché.

Les vigies nous indiquaient la route, et, un quart d'heure après, la pirogue du second et la pirogue du lieutenant nous accostaient.

Mais qu'était devenue la pirogue du troisième lieutenant, M. Seigle?

Notre joie baissa immédiatement d'un ton.

La vigie s'était peut-être trompée; elle n'avait sans doute aperçu que deux fanaux dansant et se croisant sur la houle.

— Qu'est devenu Seigle? demanda le capitaine au premier officier qui accrochait sa pirogue aux garauts.

— Parbleu! répondit celui-ci, ça ne se demande pas : il est resté sur le cachalot.

— Et pourquoi ne lui avez-vous pas ordonné de revenir avec vous?

— Ah bien, oui, il n'y avait pas de danger qu'il abandonnât son gibier ! Il a pris l'avis de ses hommes, et ils ont décidé à l'unanimité que, si vous ne pouviez pas aller les chercher, ils attendraient le passage d'un autre navire. Ils ont de quoi manger, allez. Vous pouvez être tranquille, ils ne mourront pas de faim. Le cachalot est gros !

— Mais vous plaisantez, monsieur, dit le capitaine, qui commençait à se fâcher.

— Oui, capitaine, répondit le second, et je vous demande pardon, excuse. Vous ne refuserez pas, je l'espère, excuse et pardon à un homme qui vient vous annoncer que, dans huit jours, il y aura deux cents barriques d'huile de plus à bord.

— Mais enfin, Seigle, pourquoi ne le voit-on pas ?

— Parce que son fanal s'est éteint, capitaine; mais je sais où il est, et, si vous voulez gouverner au nord-ouest, là, vous le trouverez à un mille de nous.

C'était vrai. Les heures qui s'écoulèrent ensuite furent des heures de joie, et, en même temps que le

soleil montait à l'horizon, notre brave lieutenant, retrouvé côte à côte avec son cachalot, montait à bord.

Vous croirez peut-être qu'après une pareille nuit d'angoisses et de fatigues, nos pêcheurs se livrèrent aux douceurs du sommeil ?

Ah bien, oui ! la mer était calme, la brise soulevait à peine les plis des voiles carguées, et, jusqu'à midi, nos hommes, à l'envi les uns des autres, travaillèrent à débarrasser de sa houppelande de graisse le digne physétermacrocéphalus, qui avait près de cent pieds de longueur.

Il nous donna cent cinquante barils d'huile et deux cents kilogrammes de spermaceta.

Après midi, on alluma les fourneaux, et on gouverna vers la Nouvelle-Zélande, en déviant au sud, dans la direction des îles Auckland et des îles Macquaries, où nous espérions rencontrer quelques baleines.

VI

LE BARIL DE TAFIA

Un mot sur mes précédents voyages. Avant de naviguer sur *l'Asia*, j'avais déjà fait une campagne de pêche à la baleine. — Je n'ai pas besoin de dire à la suite de quel roman amoureux je quittai inopinément Paris, sur cette nouvelle qu'un navire baleinier était en partance, ni comment j'arrivai au Havre, ni comment, devant la commission de santé, je subis un examen dont je me tirai à mon honneur.

On daigna me reconnaître quelque aptitude au grand art de guérir, et, à défaut de docteur en médecine ou [illegible] de santé postulant un embarque-

ment, on me délivra un brevet provisoire de chirurgien.

Notre campagne dura vingt-six mois. Le navire revint au port chargé d'huile à couler bas. C'était le produit de trente et une baleines tuées aux environs de l'île de Tristan-d'Acunha, du Brésil-Banc, du littoral Patagon, de l'archipel des Chonos, de la Mocha, de Juan-Fernandez et du Chili, jusqu'à Coquimbo.

Ce voyage, que l'on pourrait appeler heureux au point de vue de la spéculation, n'avait été pour nous qu'un enchaînement de souffrances et de misères.

M. Winslow, notre armateur, homme très-honorable, mais véritable puritain d'Amérique, se montrait alors grand partisan des réformes du révérend père Mathews, et voulait mettre en vigueur sur ses navires les statuts de la Société de tempérance.

On convint que nos appointements seraient augmentés, mais que nous n'exigerions en voyage aucune ration de vin ni d'eau-de-vie.

Le navire partit donc avec de l'eau douce, du bis-

cuit, du lard et du bœuf salés, des légumes secs et des pommes de terre. — Qu'en advint-il ? Des maladies, du scorbut, des décès et des désertions, mais nullement ce qu'en espérait le digne armateur, — c'est-à-dire la moralisation des officiers et des matelots.

Je n'oublierai jamais ces vingt-six mois de misère, dont j'aurai plus tard l'occasion de raconter un épisode, et, si la vie de mer n'avait pas des entraînements secrets, entraînements que subit toujours celui qui a navigué, et qui ne lui permettent plus de demeurer longtemps prisonnier sur la terre ferme, jamais, je l'avoue, je n'eusse osé entreprendre la nouvelle campagne que je vais raconter.

Malgré les ordres de l'armateur, le commandant de *la Pallas* avait fait sa petite provision de rhum, et, comme nous le disait le loustic du bord, qui cumulait cette joyeuse fonction avec celle, non moins appréciée, de maître cook, il prenait chaque jour la *hauteur du soleil* avec un flacon de cognac.

Et, en effet, pour boire à même un flacon, ne

faut-il pas lever le flacon en l'air comme on lève un octant pour les calculs de latitude ?

De leur côté, le second et le lieutenant avaient placé furtivement un baril de rhum dans le cul-de-lampe du navire.

Le cul-de-lampe, remarquez-le bien, est ce petit compartiment de la cale situé sous la chambre de l'état-major, et où l'on emmagasine les objets les plus précieux du chargement.

Tous les jours, dans l'après-dînée, on s'apercevait que ces messieurs affichaient une gaieté excentrique.

Cette gaieté, poussée à son paroxysme, prit bientôt les allures de l'ivresse, et, comme l'ivresse des marins, et des marins américains surtout, n'est pas toujours caressante, il y eut un jour une scène de pugilat.

Le capitaine trouva cette représentation des jeux antiques très-bien placée sur le tombeau d'Anchise, mais très-mal sur son bâtiment.

Il s'informa, et, ayant appris où ces messieurs

puisaient leurs stimulations, il ordonna au charpentier de descendre dans le cul-de-lampe et de défoncer le baril de rhum à coups de hache.

Le charpentier obéit et rapporta sur le tillac, comme preuve que l'exécution était faite et bien faite, le fond brisé du baril.

Mais, au grand étonnement de tout l'équipage, le lendemain de l'exécution, pareille scène de gaieté, d'ivresse et de boxe se renouvela, et cette fois avec l'adjonction d'un nouvel acteur : le charpentier.

Alors le capitaine descendit lui-même dans le cul-de-lampe, et il reconnut que le charpentier lui avait bien obéi en défonçant le baril de rhum ; mais, libre de *défoncer* l'un ou l'autre *fond*, il avait défoncé le fond d'en haut et laissé le baril debout.

De sorte que, moins le demi-verre de rhum que le charpentier avait bu pour prix de son intelligente interprétation des ordres du capitaine, le baril, ou plutôt la liqueur qu'il contenait, était toujours là. Aussi le charpentier avait-il eu permission de tremper sa mou [illegible] ril.

Il l'avait trempée plutôt deux fois qu'une, et c'est ce qui causa la perte du baril de rhum. Le capitaine le jeta à la mer. L'ordre ne fut plus troublé à bord ; mais, à chaque relâche, quels désordres ! quelles crapuleuses orgies ! J'ai vu l'équipage brûler l'effigie du révérend père Mathews dans un bol de punch de cent litres d'aguardiente, à Sainte-Catherine du Brésil.

Quelle vie l'on mène sur un de ces navires aventureux qui partent lestés d'eau douce, battent les mers pendant trois ans et reviennent après avoir échangé leur eau contre de l'huile de baleine ! C'est un rude métier, je vous jure ! Chaque bâtiment est une école normale de matelots. Misère et tempêtes, tempêtes et misère, telle est la ration quotidienne du pêcheur baleinier ; celui-là, dès son premier voyage, rentre au port, marin de premier ordre, je vous en réponds, si le scorbut, le naufrage ou le géant des mers ne l'ont pas tué.

Voilà pourquoi l'État donne cent soixante mille francs de prime à tout navire armé pour la pêche de

la baleine qui revient à son port d'armement après avoir fait le tour du monde, en doublant les deux grands caps qui semblent destinés à servir de barrière à des océans mystérieux.

Mais, maintenant que le cachalot est tué, que son spermaceta est recueilli, que son huile est fondue, il est temps de reprendre notre route.

Voyons, où en sommes-nous?

Le 9 mars 18..., 50 degrés 21 minutes latitude sud; 160 degrés 25 minutes longitude est du méridien de Paris.

Et, maintenant, déployez la carte de l'océan Pacifique.

Nous faisons route est-sud-est; nous venons de quitter la terre de Van-Diémen... la! vous y êtes, n'est-ce pas? à l'extrémité sud de l'Australie; nous avons fait relâche devant Hobart-Town, et, avant hier, enfin, nous avons perdu de vue le dernier rocher de cette sentinelle avancée de la cinquième partie du monde, dont l'Angleterre a fait une colonie pénitentiaire.

Nous faisons route vers la Nouvelle-Zélande, tout en cherchant fortune, c'est-à-dire tout en regardant, aussi loin que notre regard peut s'étendre, si nous n'apercevrons point quelque baleine à l'horizon.

Le soir, nous changeons de route et nous gouvernons au nord-est ; sans quoi, nous pourrions bien, dans l'obscurité, heurter quelque rocher égrené du chapelet des îles Auckland.

Il fait froid ; le pôle antarctique nous envoie une brise glacée ; le thermomètre est descendu à deux degrés au-dessous de zéro.

Au soleil couchant, calme plat.

Depuis hier, nous avons franchi cette ligne imaginaire, que les géographes ont tracée sur le globe terrestre, et qui sépare la Mélanésie de la Polynésie.

Au sud de nous, vers le 54e degré de latitude, surgit le groupe des îles Macquaries, avec deux rochers pour vigies du nord et deux autres rochers pour vigies du sud.

la baleine qui revient à son port d'armement après avoir fait le tour du monde, en doublant les deux grands caps qui semblent destinés à servir de barrière à des océans mystérieux.

Mais, maintenant que le cachalot est tué, que son spermaceta est recueilli, que son huile est fondue, il est temps de reprendre notre route.

Voyons, où en sommes-nous?

Le 9 mars 18..., 50 degrés 21 minutes latitude sud; 160 degrés 25 minutes longitude est du méridien de Paris.

Et, maintenant, déployez la carte de l'océan Pacifique.

Nous faisons route est-sud-est; nous venons de quitter la terre de Van-Diémen... la ! vous y êtes, n'est-ce pas ? à l'extrémité sud de l'Australie ; nous avons fait relâche devant Hobart-Town, et, avant hier, enfin, nous avons perdu de vue le dernier rocher de cette sentinelle avancée de la cinquième partie du monde, dont l'Angleterre a fait une colonie pénitentiaire.

Nous faisons route vers la Nouvelle-Zélande, tout en cherchant fortune, c'est-à-dire tout en regardant, aussi loin que notre regard peut s'étendre, si nous n'apercevrons point quelque baleine à l'horizon.

Le soir, nous changeons de route et nous gouvernons au nord-est ; sans quoi, nous pourrions bien, dans l'obscurité, heurter quelque rocher égrené du chapelet des îles Auckland.

Il fait froid ; le pôle antarctique nous envoie une brise glacée; le thermomètre est descendu à deux degrés au-dessous de zéro.

Au soleil couchant, calme plat.

Depuis hier, nous avons franchi cette ligne imaginaire, que les géographes ont tracée sur le globe terrestre, et qui sépare la Mélanésie de la Polynésie.

Au sud de nous, vers le 54e degré de latitude, surgit le groupe des îles Macquaries, avec deux rochers pour vigies du nord et deux autres rochers pour vigies du sud.

la baleine qui revient à son port d'armement après avoir fait le tour du monde, en doublant les deux grands caps qui semblent destinés à servir de barrière à des océans mystérieux.

Mais, maintenant que le cachalot est tué, que son spermaceta est recueilli, que son huile est fondue, il est temps de reprendre notre route.

Voyons, où en sommes-nous?

Le 9 mars 18..., 50 degrés 21 minutes latitude sud; 160 degrés 25 minutes longitude est du méridien de Paris.

Et, maintenant, déployez la carte de l'océan Pacifique.

Nous faisons route est-sud-est; nous venons de quitter la terre de Van-Diémen... la! vous y êtes, n'est-ce pas ? à l'extrémité sud de l'Australie; nous avons fait relâche devant Hobart-Town, et, avant hier, enfin, nous avons perdu de vue le dernier rocher de cette sentinelle avancée de la cinquième partie du monde, dont l'Angleterre a fait une colonie pénitentiaire.

Nous faisons route vers la Nouvelle-Zélande, tout en cherchant fortune, c'est-à-dire tout en regardant, aussi loin que notre regard peut s'étendre, si nous n'apercevrons point quelque baleine à l'horizon.

Le soir, nous changeons de route et nous gouvernons au nord-est ; sans quoi, nous pourrions bien, dans l'obscurité, heurter quelque rocher égrené du chapelet des îles Auckland.

Il fait froid ; le pôle antarctique nous envoie une brise glacée; le thermomètre est descendu à deux degrés au-dessous de zéro.

Au soleil couchant, calme plat.

Depuis hier, nous avons franchi cette ligne imaginaire, que les géographes ont tracée sur le globe terrestre, et qui sépare la Mélanésie de la Polynésie.

Au sud de nous, vers le 54e degré de latitude, surgit le groupe des îles Macquaries, avec deux rochers pour vigies du nord et deux autres rochers pour vigies du sud.

la baleine qui revient à son port d'armement après avoir fait le tour du monde, en doublant les deux grands caps qui semblent destinés à servir de barrière à des océans mystérieux.

Mais, maintenant que le cachalot est tué, que son spermaceta est recueilli, que son huile est fondue, il est temps de reprendre notre route.

Voyons, où en sommes-nous?

Le 9 mars 18..., 50 degrés 21 minutes latitude sud; 160 degrés 25 minutes longitude est du méridien de Paris.

Et, maintenant, déployez la carte de l'océan Pacifique.

Nous faisons route est-sud-est; nous venons de quitter la terre de Van-Diémen... la ! vous y êtes, n'est-ce pas ? à l'extrémité sud de l'Australie ; nous avons fait relâche devant Hobart-Town, et, avant hier, enfin, nous avons perdu de vue le dernier rocher de cette sentinelle avancée de la cinquième partie du monde, dont l'Angleterre a fait une colonie pénitentiaire.

Nous faisons route vers la Nouvelle-Zélande, tout en cherchant fortune, c'est-à-dire tout en regardant, aussi loin que notre regard peut s'étendre, si nous n'apercevrons point quelque baleine à l'horizon.

Le soir, nous changeons de route et nous gouvernons au nord-est ; sans quoi, nous pourrions bien, dans l'obscurité, heurter quelque rocher égrené du chapelet des îles Auckland.

Il fait froid ; le pôle antarctique nous envoie une brise glacée; le thermomètre est descendu à deux degrés au-dessous de zéro.

Au soleil couchant, calme plat.

Depuis hier, nous avons franchi cette ligne imaginaire, que les géographes ont tracée sur le globe terrestre, et qui sépare la Mélanésie de la Polynésie.

Au sud de nous, vers le 54e degré de latitude, surgit le groupe des îles Macquaries, avec deux rochers pour vigies du nord et deux autres rochers pour vigies du sud.

la baleine qui revient à son port d'armement après avoir fait le tour du monde, en doublant les deux grands caps qui semblent destinés à servir de barrière à des océans mystérieux.

Mais, maintenant que le cachalot est tué, que son spermaceta est recueilli, que son huile est fondue, il est temps de reprendre notre route.

Voyons, où en sommes-nous?

Le 9 mars 18..., 50 degrés 21 minutes latitude sud; 160 degrés 25 minutes longitude est du méridien de Paris.

Et, maintenant, déployez la carte de l'océan Pacifique.

Nous faisons route est-sud-est; nous venons de quitter la terre de Van-Diémen... la ! vous y êtes, n'est-ce pas ? à l'extrémité sud de l'Australie ; nous avons fait relâche devant Hobart-Town, et, avant hier, enfin, nous avons perdu de vue le dernier rocher de cette sentinelle avancée de la cinquième partie du monde, dont l'Angleterre a fait une colonie pénitentiaire.

Nous faisons route vers la Nouvelle-Zélande, tout en cherchant fortune, c'est-à-dire tout en regardant, aussi loin que notre regard peut s'étendre, si nous n'apercevrons point quelque baleine à l'horizon.

Le soir, nous changeons de route et nous gouvernons au nord-est ; sans quoi, nous pourrions bien, dans l'obscurité, heurter quelque rocher égrené du chapelet des îles Auckland.

Il fait froid ; le pôle antarctique nous envoie une brise glacée; le thermomètre est descendu à deux degrés au-dessous de zéro.

Au soleil couchant, calme plat.

Depuis hier, nous avons franchi cette ligne imaginaire, que les géographes ont tracée sur le globe terrestre, et qui sépare la Mélanésie de la Polynésie.

Au sud de nous, vers le 54e degré de latitude, surgit le groupe des îles Macquaries, avec deux rochers pour vigies du nord et deux autres rochers pour vigies du sud.

Les rochers du nord s'appellent le Juge et son Clerc.

Les rochers du sud, l'Évêque et son Diacre.

Le groupe tout entier a été découvert, en 1811, par un pêcheur américain, qui y récolta quatre-vingt mille peaux de phoque.

On voit que ces dignes animaux ne firent pas connaissance d'une manière agréable avec l'espèce humaine.

Bellinghausen en 1820, et Kingdom en 1822, ont fait les relèvements des Macquaries.

L'île principale a dix lieues de long sur trois de large; les mouillages, sans être sûrs, sont assez bons.

On y trouve une charmante espèce de petites perruches vertes, grosses comme le pouce, qui ne perchent pas sur les arbres, et vivent par bandes dans les hautes herbes des prairies, comme chez nous les moineaux francs dans les blés, les chardonnerets dans les chardons.

Le sol est accidenté et montueux; mais le plus

haut sommet de l'île s'élève à peine à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Des navigateurs ont prétendu que cette île manquait complétement d'arbres; cependant un pêcheur de loups marins m'a affirmé qu'il y avait fabriqué des planches pour réparer son sloop. On trouve dans l'intérieur de nombreux lacs peuplés de truites, et l'on pourrait ensemencer l'île pendant un siècle sans aller emprunter ailleurs l'engrais nécessaire, tant les roches de la côte sont couvertes d'épaisses couches de guano que les pluies lavent et que le soleil sèche et réduit en poudre.

Ce pêcheur — celui qui me disait avoir trouvé des planches et, par conséquent, des arbres dans l'île, — me montrait de grosses jarres en terre que lui et ses compagnons avaient fabriquées avec une espèce d'argile qui occupe le lit des ruisseaux; cette argile avait été cuite dans un feu de tourbe, laquelle est très-abondante dans les bas-fonds; ils avaient ainsi remplacé leur modeste vaisselle, brisée lors de l'échouage du sloop.

Un jour, selon toute probabilité, ces gisements argileux, véritable kaolin, fourniront aux tables de Sydney, de Hobart-Town, de Victoria et d'Adélaïde, des porcelaines rivales, je ne dirai pas de celles de Creil et de Choisy, dont je fais assez peu de cas, mais de celles de Chine et du Japon que j'estime beaucoup.

Dans notre nord-est sont les îles Snarres ou des Piéges, et celles de Stewart ou du Maître-d'hôtel, que le détroit des Fovreaux sépare de l'île de Tavaï-Pounamou, la grande terre sud de la nouvelle-Zélande.

Cette île de Stewart est presque aussi grande que la Corse; elle a des ports nombreux, des ancrages solides, des forêts exploitables dont la mer baigne les racines; des légions de veaux marins à double poil se traînaient jadis sur les rivages; mais ils ont disparu depuis que des aventuriers américains, et quelques prisonniers anglais échappés des geôles de la Nouvelle-Galles du Sud sont venus s'y établir. Ceux-ci cultivent des légumes qu'ils vendent très-cher aux

baleiniers qui y relâchent; ceux-là essayent d'y construire des chaloupes pontées et même des goëlettes, avec lesquelles ils espèrent regagner leur ancienne patrie, ou bien entreprendre un commerce plus ou moins honnête dans l'Océanie tropicale.

Il y a cela de remarquable qu'à côté de la Nouvelle-Zélande, où la nature a placé des bois propres à la construction des navires, mais trop lourds pour faire des mâts, on rencontre les îles Stewart, de Dampbell et d'Auckland, qui offrent une espèce de sapins droits et légers, si propres, eux, à être transformés en mâts, que des navires de Sydney, de Hobart et de Nicholson s'y rendent dans le but spécial d'y recueillir des cargaisons d'esparres.

La future république australienne pourra donc, sous le rapport de la marine, se suffire à elle-même, et n'aura aucun besoin de recourir aux merrains de Suède et de Norvége.

J'oubliais de dire que nous faisons voile pour Tavaï-Pounamou, la grande terre de la Nouvelle-Zélande, où nous comptons prendre nos quartiers d'hiver.

VII

FANTASSIN

15 *mars*. — Même froid, même calme qu'hier : brume épaisse sans éclaircies ; pas de soleil à midi, et, par conséquent, pas de latitude.

Une houle venant du nord nous pousse en dérive.

Vers une heure, plusieurs baleines viennent s'évertuer autour de nous, une d'elles s'élance tout entière hors de l'eau et s'élève à plus d'un mètre au-dessus de la houle.

On a vu à l'horizon son ventre émerger.

Puis la masse énorme, longue de plus de quatre-vingt pieds, et, par son milieu, aussi grosse que

longue, est retombée dans l'Océan avec un effroyable bruit.

Le vaisseau a été ébranlé comme une maison dans un tremblement de terre, et la houle, que le monstre a broyée en rentrant dans l'abîme d'où il était sorti un instant comme une vision de l'Apocalypse, a rejailli en pluie sur le navire.

Depuis le temps que je navigue à bord des baleiniers, je n'ai jamais vu si étrange et si terrible spectacle.

Nos vieux pêcheurs prétendent qu'un saut de baleine signifie tempête : plus le saut est élevé, plus la tempête sera grande.

En ce cas, gare à nous ! et, comme disait Bailly, un Romain rentrerait à la maison.

Par malheur, je suis à plus de quatre mille cinq cents lieues de la maison, et j'ai entre elle et moi le diamètre tout entier du globe.

Les vieux pêcheurs pourraient bien avoir raison : je consulte mon journal des années précédentes, à propos d'une danse de baleines à laquelle j'ai assisté

vers les parages du sud de la Plata, mais dans laquelle, je dois le dire, les artistes s'étaient à peine élevés au-dessus du niveau de la mer; or, le lendemain du ballet, je vois que nous avons failli être victimes d'un *pampero*.

A demain donc quelque belle tempête de laquelle ceux qui échapperont garderont le souvenir.

Et puis qui nous dit que la tempête qui éclate à la surface de la mer n'est pas depuis longtemps couvée dans la profondeur des eaux, et que les habitants de l'Océan, la pressentant venir et monter, ne témoignent point, par des mouvements désordonnés, leurs angoisses et leurs craintes? Toute tempête est un orage, et tout orage développe une immense quantité d'électricité. D'après quelques physiciens modernes, les poissons, les cétacés surtout, sont très-sensibles aux courants électriques et dégagent eux-mêmes une quantité incalculable d'électricité.

De là ces présages qui paraissent de magiques prédictions, et qui sont purement et simplement des effets naturels de l'organisation des individus.

Ce qui rend notre humeur encore plus triste, c'est cette miserable brume qui nous empêche de courir sus aux baleines, qui passent par bandes dans nos eaux ; mais, avec une telle brume, il serait trop imprudent de mettre une chaloupe à la mer ; elle est si épaisse, qu'à deux longueurs du navire, on ne distinguerait pas un rocher, fût-il blanc et élevé comme celui dont parle Horace, et qui domine la blanche Anxur...

Et puis la nuit arrive épaisse, froide et longue ; notre *Asia* semble sommeiller lourdement dans les ténèbres ; la lumière du fanal du grand mât nous éclaire comme une lampe sépulcrale ; une longue houle, serpent invisible dont on aperçoit de temps en temps une écaille blanchâtre, nous berce traîtreusement, tandis que partout, devant, derrière nous, à bâbord, à tribord, partout, enfin, retentissent incessamment les cris monotones et plaintifs des pingouins : on dirait des âmes en peine qui passent invisibles, portées au milieu de l'obscurité sur les ailes du vent. Le pingouin est un oiseau *sans ailes*, mais un na-

geur infatigable; il est gros comme une jeune oie.

Depuis que je navigue, et il y a déjà longtemps, je n'ai jamais été si triste.

Je me jette tout habillé sur mon cadre; mais, au lieu de dormir, je rêve.

Je rêve que je suis mineur, mineur infatigable; que je perce la terre en passant par son centre, et que je vais sourdre sur la région de France, où, à l'heure qu'il est, brille une aurore de printemps, où germent les feuilles, où s'épanouissent les premières fleurs, où les oiseaux, prêts à s'accoupler, chantent leurs prochaines amours.

16 *mars*. — Ils disaient vrai, les vieux pêcheurs: décidément, un entrechat de baleine annonce un gros temps; brise carabinée de l'est-sud-est. Nous tenions la cape debout au vent avec le grand hunier aux bas ris, le petit foc et l'artimon pour toute voilure.

Plus de baleines en vue, plus de pingouins. Le froid augmente: pas de soleil à midi.

17 *mars*. — Le vent a faibli pendant la nuit, et,

au point du jour, il a passé au nord-nord-est; le temps s'est éclairci; la matinée est assez belle; nous faisons route à l'est-quart-nord-est sous petite voilure; nous nous nous attendons à prendre connaissance de terre dans la journée; car nous traversons de vastes bancs de varechs et les pingouins ont reparu nombreux et bruyants comme avant-hier. Il en est qui viennent nager jusque sous l'étambot du navire, et qui lèvent la tête vers nous comme pour nous demander l'autorisation de monter à bord.

Cela donna l'idée aux matelots de pêcher un de ces solliciteurs : le piége, un cerceau garni de treillis de filet, dans le genre d'un verveux, fut bientôt fabriqué et jeté à la mer, amorcé d'un lopin de lard. Un instant après, un pingouin y mordait, et, captif dans le treillis du cerceau, traversait rapidement l'espace qui séparait la surface de la mer du pont du bâtiment. A peine le prisonnier, que le défaut d'ailes empêchait de prendre son vol, se trouva-t-il sur le tillac, qu'il se dressa sur ses pattes, se secoua tel qu'un chien qui sort de l'eau, et gravement s'ache-

mina vers la cuisine, comme si les localités lui étaient parfaitement connues. Arrivé au seuil, la vue du feu, au lieu de l'effrayer, parut le réjouir tout à fait; il s'approcha encore du fourneau et fit sécher au feu de la houille son poitrail blanc.

On comprend facilement le succès que valut à notre nouveau commensal cette familiarité à laquelle personne ne s'attendait. Le capitaine Jay prétend reconnaître, aux allures familières du pauvre manchot, qu'il a déjà vécu à bord d'un bâtiment dont quelque coup de mer l'aura fait déguerpir. En effet, quand le déjeuner sonna, le pingouin lissa son poitrail et parut comprendre parfaitement ce dont il s'agissait: nous descendîmes dans la cabine, le pingouin nous y suivit; chacun prit sa place accoutumée, le pingouin choisit la sienne entre les jambes du capitaine, lui donnant de temps en temps de petits coups de bec sur les tibias pour lui réclamer sa ration de vivres.

Cette intelligence, pareille à celle des agamis du Chili, lui valut l'honneur d'être reçu matelot à l'unanimité et porté sur le rôle à partir du 17 mars. Fan-

tassin — c'est le nom de guerre que lui a donné le capitaine — fera partie de l'équipage; il recevra chaque jour son morceau du biscuit trempé, son lopin de lard et sa part des douceurs que, par des moyens plus ou moins ingénieux, on pourra se procurer à bord.

Décidément, Fantassin a déjà servi : l'approche de l'heure du dîner le préoccupe; au son de la cloche, il pousse un cri de joie qui indique qu'il sait parfaitement de quoi il est question; puis, ce qui indique une éducation tout à fait aristocratique, ayant à satisfaire un besoin naturel, il respecte le tillac du gaillard d'arrière et se réfugie mystérieusement sous les bittes du beaupré.

Cette conduite, on le comprend, lui a valu les félicitations des officiers et une ovation de la part des matelots.

Quant à moi, cette drôlerie de Fantassin m'a grandement attristé.

— Oh ! Fantassin ! me suis-je dit en le regardant avec tristesse, si tu pouvais parler, tu ne démenti-

rais pas, j'en suis sûr, notre capitaine, qui prétend que *l'Asia* n'est point le premier navire sur lequel tu sers. Oui, je commence à croire qu'il dit vrai, et que quelque coup de mer t'a enlevé du pont du navire que tu habitais, ou, plutôt, n'es-tu pas le seul et dernier survivant de quelque équipage qui aura péri dans la dernière tempête ?

Oh ! si tu pouvais parler, Fantassin ! quel drame plein de poignantes douleurs et d'angoisses suprêmes ne nous raconterais-tu pas !

Sans doute, c'est une prévention, et je déclare que je me le reproche sans pouvoir la vaincre, mais la vue de Fantassin m'attriste ; je ne sympathise pas avec lui.

Il me semble qu'il nous a été envoyé comme un oiseau de mauvais augure, et que sa présence à bord nous portera malheur.

Cette sociabilité du pingouin, souvent remarquée par les naturalistes, est de notoriété publique chez les matelots. Au bout de cinq minutes, le premier marin venu et le premier pingouin venu sont liés comme s'ils

se connaissaient depuis vingt ans. Le secrétaire de M. Dumont-d'Urville, M. Desgras, dit dans une note :

« Une station sur un îlot des îles Auckland nous procura la capture de deux manchots à huppe jaune et de quelques canards de la petite espèce. Un de ces pingouins trahit, à notre approche, une inquiétude qui n'est pas dans l'habitude de ces paisibles animaux. On le captura néanmoins, et, en le ramenant, on trouva un bout de ficelle étroitement serré autour de sa jambe gauche : le malheureux avait déjà subi les rigueurs de la captivité, et l'expérience acquise lui inspirait sans doute l'agitation que nous avions remarquée ; mais il était dans sa destinée de tomber au pouvoir des hommes, et, qui pis est, de devenir la proie de l'histoire naturelle. »

Cette décence que j'ai déjà signalée dans notre pingouin, à l'endroit de ses besoins naturels, il la professe même en liberté. L'amiral Cécile raconte, dans son rapport sur sa campagne dans les mers du Sud, qu'il a remarqué que, lorsque le pingouin entre en

mue, il devient triste et se retire à l'écart, loin de sa femelle et de ses compagnons, comme s'il était honteux de sa nudité, comme si sa pudeur en souffrait.

Vers midi, Fantassin fut un peu oublié. Le soleil se montra à deux heures, et les calculs du capitaine nous placèrent par 50° 40' latitude sud et 166° 41' longitude est du méridien de Paris.

Ainsi, pendant le gros temps et la brume, nous avions dépassé les îles Auckland en longitude, et nous étions à peu près à dix milles dans le nord de leur gisement.

La nuit venue, le capitaine laissa courir ses petites voilures, avec le cap au nord-quart-nord-est demi-bordée en haut et un homme au bossoir d'avant.

Je restai tard sur le pont; le temps était beau; vers onze heures seulement, je rejoignis mon cadre.

Je dormais depuis trois heures, à peu près, quand je fus réveillé par un bruit infernal.

Je sautai à bas de mon cadre et m'élançai sur le pont.

Tout le monde était aux manœuvres, et *l'Asia* virait de bord à la hâte.

On préparait les embarcations comme pour les mettre à l'eau.

— Que diable arrive-t-il? demandai-je au premier matelot que je rencontrai; que se passe-t-il donc?

— Ah! pardieu! docteur, ce qui se passe, c'est que nous avons manqué d'y passer tous.

En effet, en jetant les yeux autour de nous, j'aperçus de tous côtés, et dans un horizon circulaire très-rapproché, de grandes masses sombres, plus sombres encore que l'obscurité.

C'étaient des rochers, c'étaient des falaises, c'était la terre contre laquelle, une longueur de navire de plus, nous allions nous briser.

Comment cet accident avait-il failli arriver?

Par faux calcul, malgré l'habileté de notre capitaine, et parce que notre mousse, maître Pastille, envoyé au bossoir d'avant, avait jugé à propos de s'endormir sur le giundeau, juste au moment où il aurait dû ouvrir l'œil. Heureusement, l'officier de

quart, M. Seigle, s'aperçut que M. Pastille, au lieu de veiller les yeux ouverts, dormait les poings fermés ; il prit la drisse du grand foc et en chatouilla légèrement les reins du dormeur, qui se réveilla en sursaut et se frotta les yeux.

— Ce n'est rien, lui cria M. Seigle ; c'est seulement pour te prier de regarder devant toi.

— Bon ! monsieur Seigle ; j'y regarde, répondit Pastille.

Et, en effet, en y regardant, il s'aperçut que le bâtiment allait toucher.

— Terre ! terre ! s'écria-t-il.

Et, à ce cri, qui, prononcé d'une certaine façon, au lieu de répandre la joie, sème l'épouvante, chacun s'éveilla : le capitaine, le premier, bondit sur le pont, et avec lui tous ceux qui étaient de *quart en bas*, comme ont dit en parlant des dormeurs.

Pas un marin ne manqua à la manœuvre, et, si jamais un navire vira lestement de bord *cul sur pointe*, ce fut *l'Asia*, au moment où j'appparaissais sur le pont.

C'est qu'en effet il y allait de la vie de tous. Si nous avions fait naufrage sur cette partie de la côte, pas de sauvetage possible : corps et biens, tout y passait.

Puis, y eût-il eu sauvetage pour quelques privilégiés, du sort, je vous demande, ou plutôt je demande à Dieu, si mieux ne valait point la mort qu'un exil peut-être éternel sur un de ces îlots déserts, visités de loin en loin seulement par les pêcheurs de baleines.

Ceci se passait dans la nuit du 19 au 20 mars.

Au jour, le capitaine remit le cap sur la terre, afin d'en prendre exactement connaissance et d'essayer de passer au vent. Nous courûmes jusqu'à dix heures du matin sans rien voir, car la brume était alors très-épaisse. Nous nous promenions sur le pont avec le capitaine, quand tout à coup nous aperçûmes, à dix encâblures de nous, au vent, sous le vent, des cimes de rochers qui surgissaient çà et là en déchirant le brouillard. Un *tonnerre de Dieu !* du capitaine annonça à tout le monde, et même à Fantassin, qui, à ce cri d'appel pris par lui pour un cri de menace,

se sauva sous un banc, qu'il se passait quelque chose de nouveau.

C'est que la situation était au moins aussi périlleuse que pendant la nuit.

— Attrape à virer de bord, cria le capitaine; au large!

— Mais le calme nous arrête.

— Sonde!

— Pas de fond!

— Et le courant?

— Le courant porte à terre.

Et peut-être aussi la marée.

— Diable de pingouin, va! J'avais bien le pressentiment qu'il nous porterait malheur. Allons! à la grâce de Dieu!

Où étions-nous?

D'abord, dans une mauvaise situation; cela était incontestable. Mais quelles étaient ces terres?

Les îles Auckland, probablement.

Nous croyions cependant bien les avoir dépassées.

Mais alors, si ce sont les îles Auckland, où est l'entrée du havre Carntley ? Sommes-nous au nord, sommes-nous au sud du groupe ?

Midi vint et, par bonheur, avec lui, un petit rayon de soleil, c'est-à-dire un regard de Dieu !

Ah ! c'est quand on est en mer, perdu dans la brume, faisant fausse route, prêt à se briser sur le premier rocher venu, que l'on apprécie ce rayon du soleil de midi que nous laissons, à terre, passer dédaigneusement et sans y faire attention !

Le capitaine avait son sextant tout prêt.

Il prend hauteur... L'équipage s'est groupé non loin de lui, et garde respectueusement le silence.

Fantassin est dans le cercle des officiers et paraît prendre le plus grand intérêt à ce qui va se passer.

La latitude nous place droit vers le milieu de la côte ouest de la principale terre des îles Auckland.

Il est impossible de courir au nord et au vent de la côte.

En conséquence, on laisse arriver pour s'échapper vers le sud.

Par bonheur, la brise fraîchit, et, en fraîchissant, emporte le brouillard. Tout le monde respire : on s'en tirera encore cette fois-ci.

L'atmosphère, en vingt minutes, est redevenue limpide comme en nos plus beaux jours de printemps; le ciel est d'un bleu magnifique, et, vers quatre heures du soir, nous reconnaissons l'entrée du havre Carntley, situé au sud-sud-ouest de la grande île, et abrité par l'îlot d'Adam.

La côte ouest paraît entièrement muraillée par des rochers perpendiculaires. C'est un gigantesque rempart bâti par le divin ingénieur.

Le plomb de la sonde ne trouve pas de fond à cinq milles au large.

Devant l'îlot d'Adam, le paysage change d'aspect, et les derniers rayons du soleil nous laissent entrevoir des grèves semées de galets blancs et des tapis de sable étendus jusqu'aux pieds de verdoyantes collines que, de temps en temps, pourfendent brusquement de sombres vallées. L'intention du capitaine est de faire route, en doublant sans retard le cap

de Bennett, à l'est de l'îlot d'Adam. Mais, vers la tombée de la nuit, il vient tant de joyeuses et grosses baleines nous souhaiter la bien venue et s'ébattre autour de nous, qu'il ordonne de mettre en panne jusqu'au jour, afin de tenter fortune.

Il était trop tard pour rien entreprendre ce même soir.

La nuit était descendue splendide et toute chargée d'étoiles. La lune se levait tard. Je dis à maître Pastille de m'éveiller quand la lune se serait éveillée.

A une heure, maître Pastille, qui était naturellement farceur, chantait :

> Veux-tu voir la lune, mon gars?
> Veux-tu voir la lune?

Comme c'était, en effet, mon intention, je me levai et montai sur le pont. Nous étions entrés, depuis une heure un quart, dans la matinée du 22 mars. L'aspect de la terre était encore plus pittoresque au clair de la lune que pendant le jour. Le sable des côtes ressemblait à du minerai d'argent. On enten-

dait de tous côtés des souffles de baleine et des cris de pingouin, auxquels, tout en dormant, en rêvant peut-être, Fantassin répondait.

Au lever du soleil, nos pirogues se mettent en chasse, n'ayant littéralement que l'embarras du choix, tant la mer était sillonnée en tous sens par les gigantesque cétacés.

Il y a dix queues de baleines dans chaque aire du vent.

Nos rameurs abandonnent une baleine pour en suivre une autre. On choisit les plus grosses ; on devient dédaigneux comme le héron de la fable.

Mais fatalité ! les baleines semblent littéralement se moquer de nous. Elles paraissent n'avoir jamais été chassées, et pourtant elles ont l'œil si vif et l'ouïe si chatouilleuse, qu'au bruit de nos pirogues, elles disparaissent sournoisement entre deux eaux ; ou bien, au moment où le harponneur, debout à l'avant, brandit le manche de son arme, elles coulent à fond comme des plombs de sonde, comme des masses inertes ; nos matelots prétendent qu'elles ont

le ventre plein de cailloux. Et, dix brasses plus loin, la mer se fend ; elles reparaissent plus alertes et plus fringantes, jetant ironiquement par leurs évents, à ceux qui les poursuivent, de longs jets d'eau salée qui retombent en panache écumeux.

A Tristan-d'Acuna, aux îles Gouges, sur le faux banc et sur le grand banc du Brésil, aux atterrages de la Patagonie, des îles Malouines, du Chili, du Japon, de la Californie, partout, enfin, où les années précédentes, la quête des baleines m'avait entraîné, jamais je n'en avais vu pareille foison. C'était aujourd'hui comme une friture de goujons dans une immense poêle.

Bien certainement, si le capitaine Jay voulait croiser dans ces parages, pendant un mois seulement, la bonne chance, qui semblait nous avoir abandonnés, nous reviendrait, et la cale et l'entre-pont ne tarderaient pas à regorger d'huile.

Mais, pour le moment, il fallait en faire notre deuil ; nos rameurs avaient beau nager avec rage, la même manœuvre des baleines se reproduisait. On mania

ainsi l'aviron toute la journée ; on leva le harpon cent fois, et la nuit tomba sans qu'on eût pu attaquer un seul cétacé.

La colère que ressentait le capitaine influa sans doute sur sa détermination ; car, à peine la dernière pirogue fut-elle hissée, et le dernier matelot remonté à bord, qu'il ordonna de larguer toutes les voiles pour faire route en plein vers la Nouvelle-Zélande.

VIII

L'ANTIPODE

Le 23 mars, le vent, qui nous affalait de plus en plus vers le sud-est, nous força de dire adieu aux parages des Auckland. A midi, nous étions déjà descendus jusqu'au 52e degré de latitude sud et par le 165e de longitude est.

Vers une heure, la vigie signala une terre : c'était l'île Campbell, découverte en 1810 par le capitaine du navire baleinier américain *la Persévérance.*

Le capitaine Freycinet, en 1820, a relevé sa position géographique et celle des îlots ses satellites.

C'est par une erreur de nom, peut-être, mais que je crois bon de signaler, que la *Géographie* de Malte-Brun, sixième volume, cinquième édition, page 545, donne à l'île Campbell deux mille cinq cents habitants, qui, dit cette *Géographie*, par leur extérieur et leurs coutumes, sembleraient avoir la même origine que les Nouveaux-Zélandais. C'est le capitaine danois Hardembourg qui a découvert cette île et qui, par galanterie, lui a donné le nom de la femme de sir Macquarie, gouverneur de la Nouvelle-Hollande, comme on avait déjà donné le nom de Macquarie à un groupe d'îles situé un peu plus à l'ouest. Je pense que les continuateurs de Malte-Brun auront confondu l'île principale des Ohatam avec cette terre de Campbell, sur laquelle le capitaine Freycinet, pas plus que ceux qui ont visité l'île après lui, n'a trouvé aucune trace d'habitations humaines.

Quant à nous, nous nous en sommes approchés à une très-faible distance, et le télescope ne nous y a laissé voir qu'une grande masse de rochers ba-

riolés par de grandes lignes blanchâtres et horizontales.

Quelle est la cause de l'aspect que présentent ces lignes? Je l'ignore. Posant le problème, je laisse à un autre le soin de le résoudre. Toujours est-il que cette terre n'offre pas un atome de verdure; on croirait, si de noirs rochers n'en faussaient pas la ressemblance, apercevoir la grève stérile et désolée de l'Ile-Dieu, quand, avant d'entrer en Loire, on perd de vue la pointe de Noirmoutiers.

Et, cependant, les continuateurs de Malte-Brun placent bien leur île Campbell à deux cent vingt-cinq lieues au sud de la Nouvelle-Zélande; mais ils font une nouvelle erreur en disant : sud-est.

Nous n'avions rien à faire de ce côté; aussi, la brise s'étant améliorée, abandonnâmes-nous rapidement les parages de Campbell pour gouverner au nord.

Le lendemain 24 mars, le vent fraîchit et le temps menaça de devenir méchant; nous sommes à 50° 36' de latitude sud et 169° 40' de longitude est.

Le baromètre descendit pendant toute la soirée.

Le lendemain, nous étions travaillés par un coup de vent qui pouvait passer pour une tempête d'amateur.

Le 25, le gros temps persévéra. Nous étions presque habitués à cette irritabilité de la mer : depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à ce point du globe, pas une semaine ne s'était écoulée sans être accidentée par le mauvais temps. Le navire de commerce ou le bâtiment de guerre qui va ordinairement d'un endroit déterminé à un autre, effectue sa traversée avec lenteur ou rapidité, selon les circonstances; mais, en résumé, il ne fait que passer, tandis que, nous autres pêcheurs, nous croisons, croisons sans cesse, allant, venant, pour quêter le poisson. Aussi, notre navigation est-elle rude et dangereuse; car, depuis le premier jusqu'au dernier, nous essuyons tous les coups de vent de ces vastes mers.

Puis ajoutez à cela qu'une tempête, chose qui n'est jamais très-amusante, est plus fastidieuse en-

core à bord d'un navire baleinier qu'à bord de tout autre bâtiment.

Que faire, pendant une tempête, à bord d'un tel navire?

Les coups de mer inondent le pont, que ne protégent point contre la lame de hauts pavois et des bastingages; il faut rester en bas, inutile que l'on est à la manœuvre, seul, bien seul, sans amis, sans passagers, sans jeux, sans causeries, seul avec soi; pas même avec des livres; car, depuis deux ans que l'on a quitté la France, on a lu et relu ceux qu'on avait emportés. Une seule lecture, pendant ces longues et interminables soirées, m'offrait encore un peu d'intérêt, c'était celle du Dictionnaire français, et encore n'avais-je qu'un tout petit dictionnaire de poche.

Ne riez pas, vous qui me lisez, chaudement enveloppé l'hiver dans votre robe de chambre, les pieds sur vos chenets, en face d'un feu qui flambe, le coude appuyé sur une table à tapis vert, et éclairé par une lampe à globe d'albâtre. Ne riez pas, vous qui me lisez l'été, près de votre fenêtre ou-

verte pour laisser arriver jusqu'à vous la brise du soir, et qui, d'alinéa en alinéa, vous arrêtez dans votre lecture, pour voir les différentes phases d'un beau soleil couchant.

Peut-être me lisez-vous par fantaisie ou par caprice; peut-être avez-vous lu tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, tous les poëmes du moyen âge, tous les contes du XVIIIe siècle et tous les romans du XIXe; alors vous vous dites :

— Quel intérêt le docteur peut-il trouver à la lecture d'un dictionnaire?

Pardieu! aujourd'hui, le docteur, de retour en France, ne lit plus son dictionnaire. Mais je vous jure qu'il était bien heureux d'avoir ce dictionnaire les jours de tempête, sous le 50° 36' de latitude sud, et sous le 169° 40' de longitude est.

Et remarquez que ce n'était pas un dictionnaire de l'Académie, pas un dictionnaire de Napoléon Landais, pas même de Wailly, pas même de Boiste, mais un dictionnaire de Peigné, je crois, où le mot est donné sec et sans commentaire!

Ceux qui n'ont pas éprouvé ce que j'éprouvais alors auront peine à comprendre qu'une pareille lecture soit intéressante.

Elle l'est cependant, et beaucoup.

Il y a une multitude de mots que nous ne connaissons pas, et dont nous ne nous doutons même pas; eh bien, ces mots, ce sont des visages nouveaux qu'on défigure, des caractères nouveaux que l'on étudie.

En quittant la terre de Van-Diémen, et en partant d'Hobart-Town, j'avais emporté quelques journaux et quelques brochures; les journaux donnant des nouvelles de la colonie en général, les brochures traitant particulièrement de la colonie pénale. J'essayai alors de les traduire pour me faire une occupation, mais ce fut inutilement, je ne pus y parvenir. Personne n'est moins que moi doué du don des langues, et jamais je n'ai pu ni ne pourrai apprendre l'anglais. Lors d'un voyage de deux ans que je fis sur la côte du Chili, j'étais chirurgien à bord d'un navire dont l'état-major, anglo-américain, ne savait

pas un mot de français. Eh bien, plutôt que d'apprendre l'anglais, je préférai garder avec mes compagnons un silence de deux années, et, quand mon service m'obligeait de communiquer avec eux, ce n'était jamais que par signes ou par interprète.

J'ai quelquefois dit que c'était par patriotisme et par haine nationale que je n'essayais pas à parler anglais; mais on jugera du degré de vérité que l'on trouvera dans tout le cours de ce récit, puisque j'avoue que, si je n'ai jamais parlé anglais, c'est tout simplement parce que je n'ai jamais pu l'apprendre.

Le soir du 26, le baromètre remonta un peu, la mer se calma, les vagues écumèrent de moins en moins, et la houle s'allongea.

Tout cela nous promettait du beau temps pour le lendemain; le lendemain tint consciencieusement les promesses de la veille.

Le 27. — Beau temps, belle mer, ronde brise, route au nord-est, c'est-à-dire vers la Nouvelle-Zélande. A midi, 47° 37' de latitude; à deux heures, 170° longitude est.

De nombreuses baleines nous escortent, mais elles ne méritent pas un coup de lance; ce sont des baleines maigres et méchantes, des baleines à nageoires dorsales.

A la première baleine que nous rencontrerons et que nous harponnerons, je dirai quelques mots de la différence qu'il y a entre cette baleine et la baleine franche, à nageoires pectorales, et à dos sans bosse et sans aileron.

La journée fut assez bonne; mais le lendemain nous réservait un coup de vent de premier ordre. L'hiver commence; cela devient d'une assommante monotonie, aux antipodes de la France surtout, car nous y serons bientôt. Les calculs de midi et de deux heures nous placent par 47° 34' latitude sud et 176° 10' longitude est du méridien de l'Observatoire de Paris. Demain, si le temps est clair, nous verrons peut-être l'île que le capitaine Pendleton, commandant le navire *l'Union*, visita en 1800, et sur laquelle il laissa, pendant quelques mois, un détachement de matelots pour y tuer des phoques. Il nomma cet îlot Anti-

pode, attendu que c'est le point de la terre qui se trouve le plus près des antipodes de Londres, par 49° 40' latitude sud, et 177° 20' longitude est.

Jetez les yeux sur la carte, vous la trouverez au nord-est de l'île Campbell, et au sud-est de la Nouvelle-Zélande.

Les brouillards empêchèrent sans doute, en 1773, le capitaine Cook de prendre connaissance de cette vigie, lorsqu'il mentionna dans son journal, à la date de décembre 1773, à six heures du soir, les observations suivantes. C'était à l'occasion de ce passage aux Antipodes :

« Chacun donna au souvenir de la patrie un tendre soupir. Nous étions peut-être les seuls Européens qui fussent parvenus à ce point. On dit vulgairement que sir Francis Drake, du temps de la reine Élisabeth, a passé sous l'arche du milieu du pont de Londres; mais c'est une erreur, puisqu'il longea la côte ouest de l'Amérique du Nord. Cette fausse opinion vient de ce qu'il a passé les *Périocéi*, ou le 150° de longitude nord, dans le même cercle de la-

titude septentrionale, sur la côte de la Californie. »

Quant au point indiqué sur les cartes comme l'antipode de Paris, ce n'est qu'un point de convention : il n'existe là aucune terre, aucun rocher, ni même aucun bas-fond.

J'en sais quelque chose, notre bâtiment ayant passé juste sur ce point antipodique.

Le 27 mars, comme nous faisions petite route au nord plein, nous eûmes connaissance de ce groupe de treize îlots découvert, en 1788, par le commodore Bligh, et nommé par lui îles Bounty, du nom de la frégate qu'il commandait alors.

On sait les dangers que courut pendant cette campagne, et quelque temps après avoir découvert ces îles, ce hasardeux mais inflexible capitaine. Son lieutenant Christian est un des héros de lord Byron.

IX

UNE PÊCHE A LA BALEINE

Nous sommes enfin arrivés sur de véritables lieux de pêche.

Pendant toute la nuit, on a vu, à l'horizon, flamber les fourneaux des navires pêcheurs.

Aussi, dès la pointe du jour, on fait de la toile et les vigies ouvrent l'œil. La mer n'est plus une incommensurable solitude. Sept navires apparaissent, et mille souffles de baleine surgissent dans toutes les aires du compas.

Nos pirogues s'élancent à la mer, et la chasse commence, acharnée, incessante, mais sans résultat; du matin au soir, nos hommes ont ramé.

Une seule baleine a été harponnée et s'est échappée, emportant à son flanc trois lignes attachées les unes aux autres, c'est-à-dire douze cents pieds de corde.

Nos hommes rentrent furieux et bredouilles.

Le soir, nous accostons le navire américain *la Mary-Martha*. Il a vingt-six mois de mer et deux mille cinq cents barils d'huile.

Nous sommes par 44° 50′ de latitude sud, 175° 8′ de longitude est.

Le lendemain, en nous éveillant, beau spectacle.

Huit navires à trois mâts croisent, toutes voiles larguées et enveloppés de nuages de fumée qui s'élèvent de leurs fourneaux en ébullition, et, hors de ces nuages, se balancent les pavillons de reconnaissance; on échange les signaux; quatre drapeaux français et quatre drapeaux américains se saluent tour à tour.

On se promet des visites dans la soirée.

Vers une heure, comme nous achevions de mettre en cale l'huile de notre grand cachalot, la vigie signala un souffle de baleine franche.

Le capitaine Jay, l'âme du voyage, la principale cheville ouvrière de la campagne, le pêcheur le plus expérimenté de tous les pêcheurs, eut bientôt reconnu que l'animal qui tournoyait à trois milles sous le vent à nous, en jouant des nageoires et de la gueule, était une véritable *right-wahle*, baleine franche, qui pêchait tranquillement son dîner, au milieu d'un immense banc d'animalcules, petits insectes gélatineux, gros comme une puce, qu'elle reçoit dans sa gueule avec la vague. La vague est rejetée par les évents, mais les insectes sont retenus dans cette épaisse chevelure que forme la réunion des poils bordant les fanons. Sa langue les ramasse, puis en forme un bol alimentaire qui se moule et s'allonge pour traverser l'isthme étroit de son gosier.

Il faut un ou deux milliards de pucerons pour chacune de ces bouchées.

Le cétacé avale aussi les galères, les méduses et les jeunes encornets; quant aux grands encornets, masses gélatineuses, monstres inertes, dit-on, qui gisent au fond de l'Océan, c'est une proie réservée à la dent

des cachalots, et j'ai vu bien souvent leurs débris monter à la surface de la mer.

Nous reparlerons de ces géants des abîmes. Il était donc certain, d'après l'estime du capitaine, l'homme de son équipage qui s'y connaissait le mieux, que le cétacé en vue n'était ni un *hann-bach*, baleine à bosse, ni un *fin-bach*, baleine à aileron dorsal, ni un *solf-botum*, baleine de fond, espèces très-dangereuses au combat, et si maigres d'ordinaire, que le danger que l'on court, en les attaquant, dépasse de beaucoup le profit qu'elles donnent après leur mort.

Aussi le branle-bas des pirogues fut-il plein d'enthousiasme. — Quelle chance ! notre fourneau n'aurait pas le temps de se refroidir. Les nageurs saisissent l'aviron et centuplent la souplesse de leurs reins, la vigueur de leurs bras, et nos quatre *boats* s'élancent rapides comme quatre steamers.

L'animal entend bientôt le bruit des avirons. Inquiet, il écoute ce bruit, qui, sans doute, ne retentit pas pour la première fois à son oreille, et il l'étudie en soulevant sa tête au-dessus de l'eau, de manière

à ce que les ondes sonores, ricochant à la surface montueuse de la mer, arrivent jusqu'à l'orifice externe de son conduit auditif, orifice dépourvu de pavillon, et si étroit, qu'il est presque invisible, et qu'un fil de soie peut à peine y pénétrer.

Son instinct lui donne à l'instant même un bon conseil; si bien servi que soit le râtelier auquel il mange, il quitte immédiatement son repas et prend la fuite, d'abord en ligne droite, puis en zig-zag; puis enfin, fouettant l'air de sa queue, il plonge...

Mais il est déjà trop tard.

Les habiles pêcheurs reconnaissent, à l'arc de cercle que son *small* (1) décrit en plongeant, la direction de sa course sous-marine; ils savent que le monstre ne demeurera pas enseveli sous l'eau pendant plus d'un quart d'heure; ils calculent, à peu de mètres près, l'endroit où il reparaîtra pour respirer, et ils se séparent et se placent aux quatre points isolés d'un immense carré.

(1) Partie un peu plus petite du corps avant les lobes de la queue.

Les rameurs ont quitté les avirons, dont les pelles sèchent au soleil, maintenues en l'air par le bout des manches enfoncés dans un trou du soufflage.

L'officier veille debout sur le gaillard d'arrière, tandis que le harponneur veille sur le gaillard d'avant.

Cinq, dix, quinze minutes s'écoulent, et la baleine ne revient pas. Aucune émotion de chasseur, excepté peut-être celle de Gérard attendant le lion, n'est aussi poignante que celle de nos matelots.

Patience ! la baleine est douée du même appareil respiratoire que nous, et sa provision d'air doit être bientôt épuisée ; il faut qu'elle meure asphyxiée ou que son sang s'hématose de nouveau. Patience ! elle va reparaître !

Soudain les évents mugissent au centre des quatre embarcations, et rejettent à vingt pieds de haut le liquide qui les obstrue ; soudain aussi les canots s'élancent, et chaque officier s'écrie :

— Debout, piqueur ! debout !

Il est debout le piqueur ; il a saisi le manche de

son harpon, qu'un bout de ligne réunit par un nœud coulant à la grande ligne de pêche ; sa main gauche presse le manche à la hauteur de la douille de fer ; sa main droite, à l'autre extrémité du manche, donnera l'impulsion à l'arme terrible. — Tout son corps se roidit contre le roulis ; il s'arc-boute en écartant les jambes, en appuyant sa cuisse gauche sur le rebord du gaillard et son pied droit sur son banc de rameur ; — il est vraiment splendide à voir ainsi, dans la position du soldat antique qui va lancer le javelot.

Il n'a pas peur, et, si parfois son corps frémit, c'est d'impatience.

Il vise, — il attend...

Il attend que l'officier, qui manœuvre la pirogue avec le grand aviron, de manière à éviter les moulinets de la queue du cétacé et les caresses de ses nageoires, accoste l'animal par le milieu du flanc et lui ordonne de frapper.

— Frappe ! s'écrie d'une voix stridente l'officier.

Le dard frais émoulu oscille en reflétant les rayons du soleil, et je vois, du bord de *l'Asia*, où je suis

resté, contemplant, chaque fois qu'il se joue, les péripéties de ce drame, avec une anxiété nouvelle, je vois comme un éclair frapper l'animal et s'éclipser dans sa peau noire.

Instantanément la pirogue disparaît, enveloppée par l'écume de la mer que soulève la baleine en secouant sa blessure; et, du milieu de ce nuage d'embrun, s'élèvent les hourras de nos hommes.

Le coup est bien frappé ! car, déjà, loin du nuage qui se dissipe, je revois la pirogue emportée à la suïte de l'animal furieux. La ligne a été d'abord filée à moitié, puis contournée autour d'une bitte sur le gaillard d'arrière, où un homme, le couteau à la main et courbé sur elle, se tient prêt à la couper, si le cas l'exige.

L'embarcation arrive bientôt aux confins de l'horizon, avec les avirons en l'air, les hommes assis, les bras croisés; cette course effrénée qui dépasse celle de la locomotive lancée à pleine vapeur, leur plaît beaucoup, et ils l'appellent la *promenade en char à bancs*.

La ligne est neuve et forte, le harpon est entré si profondément, qu'il se briserait plutôt que de déraper, et, si la puissante locomotive, dont la marche continue atteindrait une vitesse de quinze lieues à l'heure, ne se lassait pas de fuir ainsi, nous pourrions dire adieu pour toujours aux six hommes du canot.

Elle ralentit enfin sa vitesse ; elle sent qu'elle remorque un traîneau trop lourd ; elle s'arrête, puis tourne, tourne, tourne, en décrivant à chaque fois un cercle moins étendu, tandis que nos hommes, halant sur la ligne que le novice *relove* dans la baille, se rapprochent d'elle peu à peu.

L'officier a changé de place avec le harponneur. A lui l'honneur de porter les coups mortels : il redresse le fer de sa lance dans une rainure du plat-bord ; il regarde si la spatule en est bien aiguisée, et, profitant du moment où la baleine relève une de ses nageoires, il lui plonge dans le corps les six pieds de ce fer de lance, qui, ne rencontrant pas d'os sur son passage, pénètre jusqu'au cœur, ou, tout au moins, jusqu'au milieu du poumon.

Hourra! hourra! elle est entrée droite, et droite elle est ressortie, la lance; et cependant elle n'est pas rouge de sang.

C'est que la graisse a essuyé le sang, et l'on ne devinerait pas que la blessure est mortelle, si de l'évent ne jaillissait soudain une colonne de sang au lieu d'une colonne d'eau.

Oui, elle est blessée à mort.

Alors elle fuit de nouveau, mais cette fois en insensée; elle parcourt quelques milles en tournoyant, plongeant, frappant l'eau de ses nageoires et de sa queue, et poussant vers le ciel une épaisse colonne de liquide rutilant, qui retombe en pluie sur les embarcations.

En quelques secondes, les matelots ont les bras, les mains et le visage aussi rouges que leur chemise de laine rouge.

Parfois, l'animal dresse, mâte sa queue, c'est le mot, hors de la mer, à plus de quinze pieds de hauteur, la balance comme un fléau prêt à s'abattre sur les gerbes, et cherche, dans son instinct de vengeance,

à écraser les frêles canots qui voltigent témérairement autour de lui.

Ce moment de la chasse est le plus dangereux. L'homme qui tient l'aviron de gouverne doit avoir alors autant d'adresse que de sang-froid : il faut qu'il manie la pirogue comme il ferait d'un cheval dressé par Pellier, qu'il la conduise aussi près que possible de la baleine, et que la pirogue avance, recule, se rejette à droite, se rejette à gauche, voltige enfin sous le fléau qui menace de l'écraser, tandis qu'armé d'un *louchet*, c'est ainsi que l'on nomme une pelle tranchante comme un rasoir, l'officier cherche à couper les tendons du small.

Duel terrible! S'il réussit, les mouvements de la queue ne sont plus à craindre, puisque la queue n'emprunte sa flexibilité et sa force qu'à la réunion des tendons de tous les muscles du corps; s'il manque son coup, six hommes, douze hommes peuvent être broyés, noyés, perdus.

O chasseurs de sangliers, de lions, de panthères et de tigres, dans tous vos exploits de chasse, il n'est

pas une scène qui l'emporte comme dramatique sur cette scène du *louchet*, lancé en l'air comme le harpon est lancé en bas.

Le lieutenant a visé juste : le small reçoit une entaille qui apparaît béante ; les lobes de la queue retombent lourdement en accolade et à plat sur l'eau, et la pirogue, filant quelques mètres de sa ligne, s'écarte sous un coup d'aviron afin que l'animal moribond *fleurisse* tout à son aise.

Fleurir! les matelots appellent ainsi, dans leur argot de pêche, cette succession des mouvements convulsifs de l'animal à l'agonie, ces tiraillements, ces soubresauts du corps, quand il vomit ses derniers soupirs, en vomissant les derniers flots de son sang.

Mais, auparavant, le géant disparaît encore une fois, ou plutôt il coule bas un instant, puis reparaît, tourne sa gueule ouverte du côté du soleil, pousse un faible mugissement, qui s'éteint en râle, se couche sur le flanc, et meurt, la nageoire inerte et roide hors de l'eau.

On échappe aux dangers de la chasse et de la lutte,

on n'échappe pas toujours à cette dernière lutte de l'animal contre la mort.

Voyez Cooper, cet admirable peintre; lisez *le Pilote*, et vous vous ferez une idée de ce que sont ces derniers tressaillements de la baleine.

Les pêcheurs impatients, croyant qu'elle a perdu toutes ses forces, s'approchent imprudemment, et une seule caresse de ses nageoires brise ou chavire une embarcation.

Une semblable catastrophe vint assombrir la joie que nous ressentions d'avoir tué en si peu de jours un cachalot et une baleine.

Tout à coup, je vis, du bord de *l'Asia*, le canot du troisième lieutenant, soulevé et jeté à plus de deux mètres de haut, par une des nageoires de la baleine, qui, après avoir plongé pour la dernière fois, reparaissait sur l'eau avant que de mourir.

J'avais une longue-vue à la main; je vis les hommes sauter et retomber éparpillés dans la mer, et la pirogue, éventrée, flotter la quille en l'air.

Les autres pirogues s'élancèrent aussitôt vers l'en-

droit du sinistre, comme des chevaux de course vers un but.

On recueillit cinq hommes. Je les comptais avec anxiété à mesure qu'on les recueillait.

Mais cinq hommes seulement. Qu'était devenu le sixième?

Un plongeur se dévoua, et je le vis ramener un corps inerte.

Quelques instants après, une des pirogues, laissant les deux autres occupées à remorquer la baleine, s'avança vers le navire; elle amenait à bord les victimes de l'accident.

Pas de blessures, grâce à Dieu! Seulement, un pauvre diable de novice, un Gascon, celui qu'on avait sauvé en plongeant à sa recherche, gisait inanimé, froid et bleuâtre comme un noyé!

Chose étrange! oubli impardonnable! nous n'avions pas à bord de boîtes de secours pour les asphyxiés; mais j'improvisai à l'instant même les petits instruments utiles en pareille circonstance. Trois ou quatre tuyaux de plume d'albatros formèrent un tube,

avec lequel j'insufflai ma propre haleine dans les bronches du noyé, préalablement débarrassées de l'écume d'eau de mer. Je le fis énergiquement et longuement frictionner sur le trajet de la colonne vertébrale, puis envelopper dans des couvertures de laine bien chaudes. Je pratiquai aussi des titillations réitérées sur la muqueuse des fosses nasales, et, après un quart d'heure de tentatives couronnées d'un heureux succès, mon Gascon avalait une grande tasse de vin chaud, dans laquelle le cook — lui aussi, mais à mon insu, faisant de la médecine, — avait jeté deux ou trois pincées de poivre.

Les accidents du genre de celui que je viens de raconter, mais finissant parfois d'une façon plus triste, ne sont point rares à bord des navires baleiniers. A chaque voyage, on perd plusieurs hommes. Les martyrs de la pêche sont nombreux. Le capitaine Jay vit encore; mais aussi, depuis deux ans, il ne navigue plus, et il marche dans les rues du Havre, tout plié par les rhumatismes. Le second de *l'Asia*, M. Leflems, qui prit, après le capitaine Jay, le commande-

ment du navire *l'Asia*, a péri, tué d'un coup de queue à la cinquième baleine pêchée. Son harponneur, franc et brave matelot, s'il en était, fut tué du même coup. Rivallon, chef de notre troisième pirogue, s'est noyé après avoir eu son embarcation brisée. Seigle, de la quatrième pirogue, est mort du scorbut.

Voilà pour un seul bâtiment, et pour mes seuls compagnons de voyage.

O femmes! que les baleines de vos corsets coûtent cher!



X

TAILLEVENT

L'aspect d'une nuit sur un lieu de pêche fréquenté par un grand nombre de navires est tout à fait féerique.

Sitôt le soleil couché, des météores illuminent tous les points de l'horizon.

On dirait des lampes éclairant des travailleurs.

Seulement, ces lampes sont les vastes fourneaux dans la chaudière desquels bouillonne la panne des *hetos;* et les joyeux piqueurs, devenus fondeurs, la face noircie par la nuit et par la fumée, mais fantastiquement éclairée par la réverbération du foyer, chantent, causent et racontent les chroniques de la

pêche, tantôt accoudés sur le manche d'une pique à tisonner, tantôt *bêlant* l'huile bouillante, c'est-à-dire tranvasant, avec un bidon emmanché, l'huile de la chaudière dans le réservoir, où elle se refroidira avant d'être mise en barrique.

Et, si quelque navire baleinier, sur le pont duquel tout est obscur et silencieux, preuve que la journée n'a pas été heureuse, vient à passer par là, un mauvais plaisant épanche sur le feu une coupe d'huile, et la flamme, qui monte en tourbillonnant jusqu'au grand étai, annonce de sa part au sombre louvoyeur une ironique commisération.

Mais les destins et les flots sont changeants, comme dit notre immortel Béranger, et il arrive qu'à leur tour les berneurs sont bernés.

Ces petites railleries de baleiniers ont parfois des conséquences funestes. L'huile enflammée peut enflammer celle des chaudières, et le feu gagner la mâture.

Ce soir-là, nul navire n'apparaissait encore, et nous éclairions seuls un point de l'Océan.

Vers le quart de minuit, j'entendis qu'on venait réveiller le capitaine. Un grand feu apparaissait par le travers au vent à nous.

Curieux de jouir de ce spectacle, je montait sur le pont, et je vis, en effet, un feu bien autrement fort, bien autrement énergique, eu égard à la distance qui nous en séparait, qu'un feu de fourneau.

Il n'y avait pas à en douter, c'était un incendie et, selon toute probabilité, l'incendie d'un baleinier.

Je m'étonne que ces sinistres ne soient pas plus fréquents.

A toute heure de nuit et de jour, pendant la pêche, l'incendie nous menace.

Les hommes qui travaillent dans l'entre-pont à tailler des moellons de gras de baleine se font une lampe avec l'extrémité du museau de l'animal, extrémité qu'ils creusent et dans laquelle ils brûlent de vieilles étoupes imbibées d'huile. Ce mode d'éclairage carbonise presque toujours les traverses en bois qui soutiennent le tillac.

Au fourneau, c'est encore plus dangereux; ce fourneau est construit en briques, et repose sur un lit de briques, au-dessous duquel on a ménagé, entre sa voûte et le plancher du pont, un réservoir haut de six pouces environ, et qu'on maintient toujours plein d'eau. L'eau s'évapore rapidement, et, si l'on oublie de la renouveler, le plancher s'échauffe, prend feu, et ne peut plus supporter la masse des fourneaux; de sorte que chaudière et brasier peuvent tout à coup tomber dans l'entre-pont.

Dans ce cas, on comprend qu'il faut un miracle pour que le navire ne périsse pas.

Pareille catastrophe arrivait sans doute à notre confrère que l'on venait de découvrir à quinze milles au vent.

Le feu de la fonte s'était transformé en une gigantesque gerbe de flamme. L'horizon s'éclairait, et, à la base des flammes, on découvrait, à l'aide de la longue-vue, une masse en ignition, un charbon colossal sur lequel s'opéraient des déchirements subits qui alimentaient encore l'incendie, et donnaient au sinis-

tre les recrudescences d'éclats d'un immense phare à éclipses.

A la surface de la mer, on voyait, s'étendant de notre côté, un triangle lumineux, comme lorsque le soleil se lève ou se couche; nos voiles en étaient éclairées; nous avions un crépuscule au milieu de la nuit la plus épaisse.

Oh! si les malheureux qui peut-être vont tous périr se trouvaient sous notre vent, comme *l'Asia* déploierait ses voiles, et, bonne marcheuse qu'elle est, s'élancerait à leur secours; — mais au vent! mais par notre travers! mais à cinq lieues de nous! — ils auront le temps de mourir tous dix fois, avant que nous soyons assez près d'eux pour contribuer à leur salut.

Cependant, notre capitaine, voulant tenter tout ce qu'il était possible de tenter pour opérer un sauvetage, fit orienter au plus près, força de toile et ordonna qu'on hissât les fanaux à tête de mât.

En même temps, il fit activer les flammes de notre foyer, dans l'espoir que, si le navire en perdition

mettait ses pirogues à la mer, les pirogues se dirigeraient de notre côté.

Peu à peu l'incendie sembla changer de place; nous avions gagné dans le vent; *l'Asia* boulinait très-bien, et tout espoir de sauver nos frères inconnus n'était pas encore perdu.

Mais tout à coup une lueur plus vive s'épancha sur l'Océan, puis les flammes perdirent peu à peu de leur intensité, et nous aperçumes le colossal charbon qui diminuait de grosseur et qui s'éteignait en s'enfonçant dans la mer...

Nous continuâmes à courir des bordées, espérant à chaque instant nous entendre héler par des pirogues; mais, hélas! rien ne vint, et, au jour, nous naviguions au milieu des débris de bois flottants et carbonisés.

Nul être humain ne s'était accroché à ces débris, et vainement nos vigies explorèrent l'horizon pendant toute la journée.

Les malheureux pêcheurs avait-ils tous péri? Jamais nous n'avons rien appris du sort de cet équi-

page, sinon qu'il était américain, car les Américains n'emploient que du coton, et nous avions ramassé un morceau de toile de coton à moitié brûlé, en naviguant au milieu des épaves.

Le 30, bataille à bord.

Je panse le blessé, qui a reçu un coup de couteau; après moi, on met les deux adversaires aux fers.

Le 31, nous nous éveillons avec un temps magnifique. Nous voyons huit navires en mer, nous chassons encore une baleine que nous tuons.

Nous sommes en veine.

Cependant, cette fois encore, notre joie est altérée par un grave accident.

Nous avons dit que la baleine vivante était terrible; mourante, plus terrible encore, et que, morte, elle pouvait le devenir.

Sur deux cent trente ou deux cent quarante pêcheurs que j'ai connus personnellement, pendant mes courses sur l'Océan, une douzaine peut-être vivent encore, et, parmi ces douze survivants, plus d'un a laissé quelque membre en route.

Le 1er *avril*, on *vire* la baleine que nous avons tuée la veille.

Afin que le lecteur comprenne bien ce que signifie le mot *virer la baleine*, il faut que nous lui donnions l'explication de ce mot.

Aussitôt la baleine morte, elle est remorquée par les canots vers le navire, qui, de son côté, vient au-devant d'elle; puis on la maintient à flot, sur le tribord, à l'aide d'une forte chaîne en fer entourant le small comme l'entourerait une corde à nœud coulant.

Cette chaîne passe par l'écubier et va s'amarrer aux bittes de beaupré.

Une portière du pavois, qui sert d'enceinte au tillac, est enlevée entre le mât de misaine et le grand mât, vis-à-vis le grand panneau et droit au-dessus de l'animal.

Alors, le capitaine et son second, retenus par une ceinture, se placent sur de petits établis suspendus en dehors du navire, afin de tailler avec des louchets des lames de graisse qu'enlèveront ensuite des câbles solides, mis en mouvement par le guindeau, et pas-

sant par un jeu de fortes poulies accouplées au-dessus de la grande hune.

Le guindeau est placé en travers du mât de beaupré : c'est une lourde pièce de bois cerclée de fer et mise en jeu par des anspects, leviers de bois, ou par une manivelle. Il sert d'habitude à lever l'ancre, dont la chaîne s'enroule autour de lui, à mesure qu'il est mis en mouvement, et l'on comprendra que, puisqu'il soulève l'ancre, il peut soulever d'autres fardeaux. La puissance se compose donc du guindeau et du moufle avec les câbles ; le point d'appui est à la tête du grand bas mât, et la baleine représente la résistance.

On dépouille une baleine de sa graisse, comme on dépouille circulairement une orange de son écorce. L'orange tourne dans la main, la baleine tourne dans l'eau ; on saisit d'abord une de ses nageoires, qui, percée d'un trou, reçoit un croc de fer attaché à l'extrémité du câble d'une des poulies. En même temps, le capitaine et le second coupent la panne avec leur louchet, en tranches circulaires

d'un mètre de largeur à peu près, et, sollicitée par la tension du câble que le guindeau attire à lui, la panne se détache et monte en longue bande, faisant tourner la baleine à mesure qu'elle se détache du corps et qu'elle s'élève.

Puis, quand elle a monté de vingt pieds de haut, on pratique dans la partie basse, et assez près du tillac, un autre trou par lequel on fait passer le câble de l'autre poulie; ce câble est terminé par un œillet. Arrivé de l'autre côté de la panne, cet œillet reçoit une cheville de bois; la cheville empêche l'œillet de sortir du trou; puis un harponneur coupe la panne au-dessus.

Alors le premier câble se dévide du guindeau, et la première lanière de graisse descend d'elle-même dans l'entre-pont par l'ouverture du grand panneau, tandis que la deuxième lanière monte à son tour; et la même manœuvre se pratique pour la troisième fois, pour la quatrième et jusqu'à la dernière enfin.

L'animal dépouillé, on défait le nœud coulant de la chaîne, et l'on abandonne à la dérive cette masse

informe de chair, sur laquelle s'abattent des milliers d'oiseaux de mer, tandis que, par-dessous, les poissons carnassiers font ripaille.

Comprenez-vous maintenant la manière dont on *vire* une baleine? Je crains bien que non, et je regrette de ne pouvoir vous en faire un croquis : cette opération n'offre pas grand danger; mais c'est autre chose quand on veut couper la tête du cétacé, afin de recueillir les fanons de la mâchoire supérieure.

Admettons que nous en soyons arrivés là; les crocs en fer nous ont livré successivement les deux *lippes* ou lèvres, et le plancher du maxillaire inférieur, sur lequel repose la langue, et la langue elle-même, — cette langue spongieuse, grosse comme un éléphant de moyenne taille, et où l'appareil circulatoire est si développé, qu'on y retrouve la chaleur vitale vingt-quatre heures après la mort, — cette langue énorme dont le tissu cellulaire est si riche en matières grasses, qu'elle fournit à elle seule pour plus d'un millier de francs d'huile; — eh bien, il s'agit maintenant de la dernière opération, c'est-à-

dire de séparer le crâne des vertèbres cervicales ; le museau avec ses fanons suivra le crâne ; si les vertèbres cervicales étaient articulées et mobiles comme celles de l'homme, des quadrupèdes et de beaucoup d'autres animaux, le louchet les séparerait sans difficulté du reste de la colonne vertébrale ; mais elles sont soudées ensemble et ne peuvent se disjoindre que sous les coups redoublés d'une lourde hache manœuvrée à tour de bras.

Il eût été malheureux, on le comprend, de laisser perdre onze ou douze cents magnifiques fanons, et Taillevent, le plus adroit et le plus intrépide de nos harponneurs, descendit armé d'une hache sur la nuque glissante de l'animal ; une corde était liée autour du corps de notre camarade et amarrée sur un cabillot de fer ; cette corde, s'il venait à perdre pied, l'empêcherait de disparaître entre les flancs du navire et de la baleine.

Taillevent se mit à l'œuvre.

Le capitaine et quelques hommes de l'équipage le regardaient faire en lui criant :

— Courage, Taillevent ! courage ! encore un coup ! encore un bon coup !

Et, à ces encouragements, la hache, espèce de massue tranchante représentant un coin à fendre le bois qu'on aurait aiguisé à fin tranchant, tombait, tombait encore, et, à chaque coup, mordait sec sur l'os, tandis que, pour activer la séparation des vertèbres, cinq ou six vigoureux matelots pratiquaient une pesée sur l'extrémité du museau à l'aide d'un long épieu.

Et les exclamations de redoubler :

— Courage, Taillevent ! hourra, Taillevent !

Tout à coup, au milieu de ces cris d'encouragement, retentit un effroyable cri de douleur.

Ce cri, je l'entendis de l'arrière, où j'étais à rêver à je ne sais à quoi, comme Horace, qui eût bien autrement rêvé, sur le tillac d'un navire baleinier, que sur le forum de Rome, — à des bagatelles, peut-être.

Je jetai les yeux du côté d'où venait le cri. Des hommes s'élançaient et saisissaient la corde qui retenait le harponneur.

Je m'élance aussi vers le pavois, je regarde, et je vois Taillevent qu'on retire d'entre le navire et la baleine. Sa tête apparaît d'abord, pâle comme si le pauvre Taillevent était déjà mort. Cette tête est penchée sur l'épaule, ses bras pendent inertes le long du corps !

Je crus d'abord qu'il avait glissé et qu'il s'était évanoui de saisissement ; mais je fus bientôt détrompé : le pied droit, d'où coulait un ruisseau de sang, ne tenait plus à la jambe que par un lambeau de chair et par le tendon d'Achille. Le dernier coup de hache lui avait tranché l'articulation tibiotaisienne.

Exprimer ma douleur, exprimer le désespoir de nos compagnons, du capitaine, des officiers, serait chose impossible ! Nous eussions été moins terrifiés, je crois, si Taillevent eût été tué en tuant la baleine ; si, dans la lutte, il eût disparu pour toujours, enseveli sous les vagues.

C'est le sort du pêcheur, il s'y attend ; mais se mutiler ainsi soi-même, se mutiler en dépeçant une charogne, c'est horrible !

Le travail fut suspendu.

A moi maintenant le premier rôle à bord ! Je plaçai sur la blessure un appareil provisoire ; on descendit Taillevent dans la chambre de l'état-major, et je me préparai à pratiquer à l'instant même l'amputation de la jambe, qui ne pouvait être retardée.

Nous avions à bord une boîte à amputation.

Je me recueillis en moi-même.

Une crainte terrible faisait perler la sueur sur mon front. Je n'avais jamais pratiqué d'amputation que sur des cadavres, à l'amphithéâtre. Sans aide et sans conseils, pouvais-je réussir ? Dieu mettait la vie d'un homme entre mes mains, et j'étais obligé de m'avouer à moi-même mon inexpérience !

Et cependant, non-seulement il n'y avait pas à reculer, mais il ne fallait pas même exprimer un doute sur la réussite.

Je désespérais le blessé et mes camarades s'ils remarquaient en moi le moindre symptôme d'hésitation.

Je rassérénai donc mon visage, j'affermis mes

muscles, je calmai mes nerfs, et j'opérai... Le cuisinier, le maître d'hôtel et un vieux matelot me servirent d'aides.

Je sciai le tibia à son lieu d'élection, à quatre travers de doigt à peu près au-dessous du genou; je liai les artères, et, une heure après, Taillevent, très-affaibli, mais tranquille, reposait dans un cadre suspendu aux traverses de notre grande chambre, et l'équipage avait repris son service habituel.

Je dirai de lui ce que disait, du duc de Guise, Ambroise Paré, notre vieux maître :

— *Je le pansai, Dieu le guarit.*

Nous retrouverons Taillevent remettant pied à terre; hélas! jamais le singulier ne fut mieux employé que dans cette circonstance, remettant pied à terre sur la péninsule de Banck.

Ceci arrivait le 1er avril.

Le 1er avril, les baleines avaient disparu, ainsi que les navires.

Le 2 avril, tempête.

Le 3 avril, tempête.

Le 4 avril, tempête.

Le 5 avril, nous communiquons avec un navire américain de Nantucket, *le Master*.

Dans la matinée, une de ses pirogues a été écrasée par un coup de queue de baleine, et deux matelots se sont noyés.

Ces trois jours de tempête nous ont rejetés dans le sud-est, par 48° 50' de latitude et 182° de longitude est, presque sous le méridien de Paris, tout près du point idéal indiqué sur les cartes comme l'antipode de Paris.

En franchissant le méridien, je retranche un jour du calendrier de mon journal et j'écris pour la seconde fois : — 5 *avril*.

Sans quoi, à mon retour en Europe, je me trouverais en avance d'un jour. A cette heure, je suis à la plus grande distance possible de tout ce que j'ai aimé et de tout ce que j'aime encore.

XI

SUPERSTITIONS

Je demeurerai longtemps sous l'impression d'une mystérieuse aventure qui vient de nous arriver et qui a mis tout l'équipage en émoi.

Croie qui voudra l'étrange événement que je vais raconter. J'ai vu, — j'affirme.

Lorsque nous partîmes du Havre, le chef de la quatrième pirogue manqua à l'appel. Nous restâmes en rade jusqu'au soir pour l'attendre. Il ne vint pas, et l'armateur nous envoya M. Seigle pour le remplacer. Quoique M. Seigle fût un excellent marin, le capitaine regretta fort le jeune homme qui manquait. C'était son élève; il avait en lui toute con-

fiance, et son adresse et son courage étaient, disait-on, à toute épreuve.

Il se nommait Trélot.

Bref, Trélot remplacé par M. Seigle, et rien ne nous retenant plus en rade, nous gagnâmes le large, sans savoir ce que deviendrait plus tard Trélot. Aujourd'hui, 6 avril, à peine le navire américain s'est-il éloigné, qu'un autre navire, pavillon français à la corne d'artimon, laisse arriver sur nous vent arrière.

Le capitaine ordonne de masquer le grand hunier pour attendre.

Le navire passe rapide derrière notre couronnement, et les porte-voix des capitaines retentissent.

C'était un navire du Havre, *la Ville-de-Rennes*, parti de France depuis six mois.

A cent pieds de distance, les amis n'eurent pas besoin de lunette pour se reconnaître. On échangea d'un bord à l'autre force saluts et force bonjours.

Tout à coup le capitaine Jay s'écrie :

— Eh ! voilà Trélot !

Et, en effet, tous ceux qui ont voyagé avec le jeune chef de pirogue reconnaissent Trélot, et s'écrient comme le capitaine : « Bonjour, Trélot ! » et font de la télégraphie avec leurs chapeaux.

Trélot répond de son côté avec son bonnet.

Je ne le connais point ; on me le montre, et je le vois comme les autres.

— C'est cela, dit le capitaine ; nous ayant manqué, il aura trouvé un autre engagement. Pardieu ! il pourrait croire que je lui en veux tandis qu'il n'en est rien. Vite, enfants, une embarcation à la mer. Je veux aller serrer la main du brave Trélot.

— Et nous aussi, capitaine, disent deux ou trois matelots ; permettez...

— Inutile, riposte le capitaine Jay ; je vais le chercher et je le ramène.

Le capitaine saute dans son embarcation, les matelots nagent vigoureusement. On aborde le navire.

Les deux commandants se saluent et échangent les compliments d'usage.

Puis M. Jay regarde avec inquiétude autour de lui.

— Que cherchez-vous ? demanda le capitaine de *la Ville-de-Rennes*.

— Je cherche un de vos hommes, un ami à moi.

Puis, à haute voix, il ajoute :

— Hé ! Trélot ! ne te cache donc point ; je ne t'en veux pas. Viens donc donner une poignée de main à ton vieil ami. Trélot ! ohé ! Trélot !

Et le capitaine se penche sur l'écoutille de la chambre.

L'équipage de *la Ville-de-Rennes* regarde M. Jay avec un étonnement qui ressemble à de la terreur.

— Que cherchez-vous ? qui appelez-vous ? demande encore son confrère.

— Mais, pardieu ! Trélot, qui était là avec vous tout à l'heure, qui m'a fait un signe avec son bonnet.

— Trélot était là, avec nous, tout à l'heure ? dit le capitaine.

— Sans doute.

— Il vous a fait un signe avec son bonnet ?

— Oui.

— Vous en êtes sûr ?

— Parbleu ! je l'ai vu, et tout mon équipage l'a vu comme moi. Trélot n'est-il pas à votre bord ?

— Il y était.

— Comment, il y était ?

— Oui; mais, hier, à neuf heures du soir, il est tombé à la mer; le navire a passé, et le pauvre Trélot, à l'heure qu'il est, dort dans le ventre des requins.

M. Jay baissa la tête, tendit la main au capitaine, et revint à bord.

— Enfants, dit-il, attendez-vous à quelque malheur ; ce n'est pas le corps de Trélot que vous avez vu, c'est son ombre !

On comprend la terreur que ces quelques mots répandirent à bord.

Personne d'entre nous ne savait si Trélot était embarqué depuis notre départ sur *la Ville-de-Rennes*. Personne naturellement ne connaissait l'accident funeste qui, la veille, lui avait coûté la vie, et cepen-

dant tous ceux qui l'avaient connu étaient prêts à affirmer par serment qu'ils venaient de le voir au-dessus des pavois du navire arrivant de France.

Que l'on s'étonne de la superstition des marins après cette étrange aventure.

Bien souvent, pendant les longues nuits des tropiques, nuits douces comme devaient être celles de l'Éden, couché sur le pont, j'ai entendu raconter aux hommes de quart des histoires d'un fantastique incroyable. Les grands caps de la terre ont chacun leur légende, où la marine hollandaise joue toujours son rôle de damnés.

Telle est, par exemple, la chronique du *Grand-Voltigeur hollandais*, ce navire infernal qui met sept ans à virer de bord, et qui est condamné à croiser pour l'éternité dans les parages du cap de Bonne-Espérance. Le mousse qui part pour aller larguer le grand cacatois en revient matelot à cheveux blancs. Les morts de l'équipage sont enfouis dans des charniers pleins de sel, et le rôle du bord se recrute avec les matelots des autres navires qui tombent à la mer.

Quand *le Grand-Voltigeur hollandais* rencontre un bâtiment, il le hèle, et demande des nouvelles de marchands d'Amsterdam morts depuis trois cents ans. Après quoi, il envoie des lettres à bord à l'adresse de ces mêmes marchands.

Mais le capitaine du navire hélé se garde bien de prendre les lettres. Il ordonne au messager de les déposer au pied du grand mât, et, aussitôt que le messager est parti, une flamme bleue, qui serpente autour du grand étai, descend sur le pont, et dévore les papiers du maudit.

Quelle est l'origine de cette légende et de beaucoup d'autres, où les Hollandais ne jouent pas le beau rôle? Il est vrai qu'il y a un temps où ils étaient les maîtres des deux Océans, où ils s'intitulaient les *balayeurs* des mers et mettaient, au lieu de drapeau, un balai au haut de leur grand mât. Ayant été les plus riches negociants, les plus hardis navigateurs de l'univers, ces Phéniciens du monde moderne ont été aussi les plus enviés et les plus haïs de leurs rivaux. Ajoutez à cela qu'ils étaient huguenots, pleins de

répulsion pour leurs confrères catholiques, et qu'enfin leur histoire navale, bien plus que celle des autres peuples, offre des sinistres terribles, des aventures effrayantes.

La Compagnie hollandaise n'ayant presque jamais publié les relations officielles de ses agents, les récits de leurs campagnes, restés à l'état de tradition orale, ont dû s'altérer en passant de bouche en bouche, et le mystérieux n'a pas manqué de se mêler à la vérité.

C'est un marchand d'Amsterdam qui, le premier, a pénétré dans l'océan Pacifique, en doublant les rochers de la pointe méridionale de la terre de Feu, et il n'a jamais revu sa patrie, et ce n'est point son nom que portent ces rochers. C'est celui de son yacht, *le Horn*, incendié quelque temps après.

Jacob l'Ermite, après avoir reconnu et étudié les terres de ces hautes latitudes et donné son nom à l'un de leurs îlots, est mort soixante jours plus tard, et, des onze navires que lui avait confiés Maurice d'Orange, un seul est revenu au Texel.

C'est au cap Horn que l'Anglais Cowley, pilote flibustier de la Virginie, a reconnu, depuis plus d'un siècle, qu'il était dangereux de parler des femmes en mer. Il a payé de la vie son indiscrétion. La femme dont il avait parlé lui est apparue se débattant dans les flots, et, en se penchant par-dessus le bord pour lui envoyer un câble, il a perdu l'équilibre, il est tombé à la mer, et jamais n'a reparu.

Cette croyance s'est conservée chez nos marins, mais avec une variante qui n'existait pas du temps de Cowley. Aujourd'hui, il n'est dangereux de parler des femmes en mer que quand on parle des femmes honnêtes; et, pour faire souffler le bon vent, il suffit, au contraire de parler de celles qui ont jeté leur bonnet par-dessus les moulins.

C'est encore dans le voisinage du cap Horn, et pendant les longues et froides nuits polaires, qu'apparaissent sur le pont ces matelots qui ne font point partie de l'équipage, et dont la présence annonce toujours la mort de quelqu'un, quand elle ne présage pas la perte du navire.

A bord d'un navire hollandais, il y avait un novice que l'on envoyait d'ordinaire larguer la voile du petit perroquet. Une nuit qu'il revenait de faire sa besogne habituelle, l'officier de quart lui demanda pourquoi il n'y était pas allé seul ?

Le novice regarda l'officier d'un air étonné ; celui-ci renouvela sa question.

Le novice jura ses grands dieux qu'il y était allé seul, et que personne ne l'avait aidé à carguer le raban de la voile.

A l'instant même, l'officier appela deux hommes, et fit appliquer vingt coups de garcette sur les reins du novice pour lui apprendre à ne pas mentir une autre fois.

En effet, l'officier et les gens de quart avaient parfaitement vu deux formes humaines sur le marchepied de la vergue.

Un novice est si peu de chose à bord d'un navire, qu'on ne demanda même point quel était l'obligeant matelot qui avait aidé celui-ci dans sa besogne.

La nuit suivante, on envoya le même novice lar-

guer la même voile. Il avait les coups de garcette sur le cœur, le pauvre diable, et, une fois penché sur la vergue, il regarda au vent et sous le vent si personne ne l'avait devancé, et si personne n'y était avec lui. Il ne vit personne, largua la voile, et, tout joyeux, descendit.

Mais l'officier et tous les hommes de quart avaient vu les deux mêmes formes humaines sur le marche-pied de la vergue, et le malheureux eut beau crier, pleurer, protester, il reçut dix coups de garcette de plus que la veille.

Le novice, au désespoir, s'adressa à tous les matelots, les adjurant de dire quel était celui d'entre eux qui lui avait joué le mauvais tour d'être invisible pour lui, tout en demeurant visible pour ses camarades.

Aucun d'eux ne répondit, et le mérite du farceur anonyme en augmenta. Chacun, dès lors, se promit de travailler à découvrir quel était ce bon camarade, la première fois que, la nuit, on enverrait le mousse en haut.

Cette prochaine fois ne se fit pas attendre; mais le jeune homme, qui commençait à soupçonner que ce mystère renfermait quelque chose de terrible, refusa d'obéir.

On le contraignit à monter.

Les hommes de quart se comptèrent, et s'assurèrent ainsi que, si l'obligeant matelot paraissait encore, ce ne pouvait être qu'un particulier de l'autre bordée.

Mais par où monterait-il? Tout le monde faisait le bossoir, c'est-à-dire avait l'œil ouvert sur les enfléchures de bâbord et de tribord, sur les étais et les hunes.

Le diable seul pouvait grimper là-haut sans que l'on s'en aperçût.

Cependant l'étonnement des matelots fut terrible, quand, en détournant les yeux du novice qui larguait l'empointure du vent, ils découvrirent à l'autre bout de la vergue un second individu qui paraissait travailler d'aussi bon cœur que le premier.

Aussitôt quelques-uns sautèrent dans la hune

pour saisir au passage celui qui leur avait échappé en montant.

Pendant ce temps, le mousse allait de tribord à bâbord, afin de larguer l'autre empointure ; et, à sa manière d'agir, on devinait qu'il ignorait encore la présence de son voisin, qui avait exactement la même taille et la même tournure que lui.

Soudain ces deux individus se rapprochent, se redressent et se contemplent ; leurs bras quittent la vergue, ils s'embrassent, leurs poitrines se serrent l'une contre l'autre, et voilà que, comme s'il allaient marcher sur un terrain solide, ils partent ensemble de la jambe gauche et tombent à la mer.

On masqua le grand hunier, on jeta des cordages à la mer, mais pas un d'eux ne reparut, et ni l'un ni l'autre ne poussèrent même un cri de détresse.

Aussitôt le capitaine, apprenant ce qui venait de se passer, fit l'appel des hommes de l'équipage pour savoir quel était celui qui venait de se noyer avec le novice.

Nul autre que le novice ne manquait à l'appel.

— Enfants, dit d'un air sombre l'un des plus vieux loups de mer du bord, c'est son matelot de l'autre monde qui est venu le chercher. Je connais ce tour-là ! Chacun de nous verra arriver son matelot un beau jour ou un belle nuit. Enfants, tenons notre gréement bien spalmé, si nous voulons que le grand amiral qui navigue au-dessus des nuages nous donne la ration de biscuit des bienheureux, le lard du paradis et les fayots des archanges.

Autre histoire.

Un navire du New-Bedfield faisait route pour la pêche du cachalot ; une nuit, en doublant le cap Horn, on envoya deux hommes sur le beaupré pour serrer le grand foc.

L'un deux tomba à la mer et disparut.

Le navire poursuivit sa route, se chargea d'huile, revint à son port d'armement par le cap de Bonne-Espérance, et repartit bientôt après pour une nouvelle expédition.

Or, il advint que, pendant une nuit, en doublant encore le cap Horn, un grain menaça la mâture, et

l'officier ordonna par hasard au camarade de celui qui s'était noyé là, trois ans auparavant, d'aller serrer le grand foc.

Le matelot s'élança sur le bâton de la voile, et il se préparait à exécuter l'ordre donné, quand il aperçut devant lui un autre individu qui en faisait autant.

— Qui t'a prié de venir m'aider? s'écria-t-il croyant avoir affaire à un homme de l'équipage; crois-tu donc que je ne sois pas capable de faire tout seul mon métier?

— Harry, ne te fâche pas, répliqua le second matelot; je suis John, John ton ami, qui est tombé à la mer voilà trois ans, et, depuis lors, j'attendais ici le passage du navire pour achever ma besogne, que j'avais laissée à moitié faite. Adieu maintenant!

Et le matelot vivant revint sur le pont; mais, dès le lendemain, il tomba à la mer et se noya.

XII

LE SCORBUT

Nous sommes menacés du scorbut. Il est temps de relâcher. A propos de scorbut, je me souviens d'en avoir cruellement souffert, voici quelques années, sur le navire *la Pallas*. Nous avions dix mois et dix jours de mer. Nos hommes se plaignaient de lassitude et de douleurs insolites dans les membres. On murmurait contre la durée de notre séjour à la mer. Les caractères s'aigrissaient ou devenaient hargneux; le travail se faisait sans entrain, sans énergie; moi-même, je n'avais plus le courage d'inscrire mes observations sur mon journal.

Plus de jeux, le soir, après le souper, plus de causeries, plus de terribles contes fantastiques autour du grand panneau, pendant le premier quart. Plus de fumeurs assis côte à côte sur le guindeau en parlant de leurs amours de France, de leurs plaisirs passés et futurs, et de leur bonne famille, qui les attend et prie Dieu, chaque jour, de les préserver du naufrage.

Les liens de sociabilité et d'amitié se relâchaient insensiblement ; chaque individu cherchait à s'isoler, à tracer autour de sa personne un cercle infranchissable, à se faire un désert à soi ; et je reconnaissais la vérité de cette phrase d'un vieux livre écrit, il y a deux cents ans, par Falconnet, médecin de Lyon :

« Ceux attaqués du scorbut se privent de la conversation d'autrui et se réduisent à une vie solitaire. »

On a beaucoup écrit sur le scorbut, sur ses causes, sur ses ravages et sur les moyens de s'en préserver ou de s'en guérir ; à la fin de ces brillantes et profondes théories, soutenues et développées par nos

premiers médecins de la marine de l'État, reparaît toujours le même axiome de guérison :

« Terre et vivres frais. »

Double remède qu'il est parfois impossible de se procurer.

La *terre?...* Nous étions à trois cents lieues de la plus proche.

Les *vivres frais?...* Il n'y en avait plus un atome sur notre navire.

Le capitaine, seul maître à bord après Dieu, ne voulait point, d'ailleurs, nous conduire encore à terre. Il exploitait impitoyablement, à la recherche des baleines et des cachalots, les forces défaillantes de son équipage.

Le changement de température activa les progrès du mal, et le nombre des malades augmenta avec le froid, car, dans l'océan Pacifique, les mois de mars et d'avril sont les deux premiers mois d'hiver.

Ce fut le cuisinier qui débuta dans la voie sinistre; ce fut chez lui, le premier, que je reconnus les signes incontestables du scorbut.

Enfin, le capitaine, voyant que, chaque jour, de nouveaux bras manquaient aux manœuvres, et que le pont du navire se transformait en un véritable promenoir d'infirmerie, résolut de clore la campagne du large et fit route vers San-Carlos de Chiloé.

Il était probable qu'avant d'atteindre le mouillage de Punta-Arena, nous serions forcés de coudre quelques–uns de nos camarades dans un sac de toile, et de les jeter à la mer.

Nos volailles et nos moutons n'étaient plus. Depuis longtemps, nous avions fêté la mort de notre dernier cochon avec la dernière lie fermentée de notre dernière barique. Notre ration de pommes de terre, cet antiscorbutique, vanté comme infaillible par les philanthropes du continent, était épuisée ; le café n'existait plus qu'à l'état de souvenir ; la caisse à thé montrait à nu les quatre feuilles de plomb qui tapissaient son intérieur, et surtout celle qui en faisait le fond; les insectes s'étaient creusé des habitations dans nos légumes secs ; on mesurait pour chacun de nous, par jour, un litre d'eau fétide ; nos pipes,

veuves de tabac, étaient froides ; seule, la viande salée, demeurait abondante, immuable et entourée de biscuits pourris et verdoyants, et, je l'ai dit, nous étions éloignés de plus de trois cents lieues d'un port de relâche, avec le scorbut pour compagnon de voyage.

Si la mort nous arrête tous en chemin, qui en sera justiciable devant Dieu ?

L'homme de la spéculation, l'armateur ; et, après l'armateur, l'homme qui lui obéit et nous commande, le capitaine.

Le vent était bon, le navire marchait bien; mais que les jours et les nuits s'écoulaient lentement !

Le visage blafard de nos malades se revêtit peu à peu d'une teinte de bronze; la flamme du regard s'éteignit, les dents tremblèrent dans leurs gencives putréfiées, les articulations s'emplirent de bourrelets et de nodosités, les jambes s'arquèrent, les os se ramollirent; personne ne pouvait plus se tenir cinq minutes debout; et, quand les plus malades voulaient

monter sur le pont pour y boire un peu de lumière et de grand air, jamais on ne leur tendait la main, car je voulais qu'ils essayassent d'escalader seuls l'échelle du capot, si rapide qu'elle fût. Ces mouvements, quoique difficiles et douloureux, leur étaient moins funestes qu'une immobilité continuelle. Sans cesse ils tournaient leurs yeux hébétés et jaunis vers le point de l'Océan où on leur disait qu'apparaîtrait bientôt la terre tant désirée, et, si quelque nuage immobile à la base du ciel se modelait comme une montagne, un tressaillement de joie agitait ces cadavres vivants, jusqu'à ce que la brise qui enflait les voiles du navire eût emporté le nuage dans les profondeurs de l'espace.

Je savais déjà que le scorbut agissait diversement sur le moral des malades; mais, là, j'eus la triste occasion de vérifier le fait par moi-même.

Chez les uns, la sensibilité, la mémoire, le jugement, sont anéantis. Ils ne distinguent plus l'injure d'avec la louange, ils semblent avoir perdu la conscience de leur position, le sentiment de leur être.

Ceux-là sont les moins malheureux.

Ils se décomposent, insouciants comme s'ils étaient déjà morts.

Chez d'autres, au contraire, jugement, mémoire et sensibilité se développent au plus haut degré. Ils pleurent, ils sourient, ils rêvent maîtresse, amis, patrie. Mais, en même temps, ils se sentent souffrir et mourir.

Nous avions avec nous un enfant de quinze ans, un mousse sans aucune intelligence. Ce vaurien du bord, le collègue de Pascareau enfin, frappé par le scorbut, dépérissait rapidement.

Un soir, je veillais près de son grabat, craignant qu'il ne trépassât dans le délire d'un violent accès de fièvre.

Or, il advint que son matelot, son camarade d'ordinaire, eut besoin d'ouvrir son coffre pour me donner du linge que je lui demandais.

Ce matelot mit d'abord la main sur un chiffon de papier.

— Tiens, dit-il, voilà une lettre de sa grand'-mère.

Un voisin aurait eu de la peine à entendre ces mots prononcés à voix basse; mais le mousse en délire les entendit, souleva la tête et s'écria :

— Une lettre de ma grand'mère?... Oh! donnez-la-moi, donnez-la-moi!

Le matelot la lui donna; mais vainement le malade essaya-t-il de la déchiffrer.

Alors, il me pria de la lire à haute voix.

J'obéis, croyant obéir à la volonté dernière d'un mourant.

L'enfant pleura en m'écoutant.

Lorsque j'eus fini, il pleura encore, et enfin s'endormit en sanglotant.

De toute la nuit, qu'il passa sans se réveiller, il n'eut ni fièvre ni délire.

Le lendemain, le délire et la fièvre revinrent.

Je ne savais plus quel remède employer; j'avais usé de tout ce que m'offrait la pharmacie du bord.

J'eus une inspiration : je recommençai à lui lire tout haut la lettre de sa grand'mère.

L'enfant pleura encore comme il avait pleuré la veille, et de nouveau s'endormit d'un sommeil tranquille.

J'avais trouvé le fébrifuge, et je l'employai avec succès jusqu'à notre arrivée au mouillage, chaque fois qu'il eut un accès de fièvre.

Je crois lui avoir ainsi sauvé la vie avec cette lettre, qu'un navire venant du Havre lui apportait quelques mois auparavant, et qu'il jetait au fond de son coffre sans se donner la peine de la lire.

On lui recommandait, dans cette missive naïve et touchante, d'être sage, bon marin, et de faire des économies, afin de pouvoir habiller de neuf sa jeune sœur, qui attendait son retour pour se présenter à la première communion.

La bonne grand'mère ajoutait qu'elle avait, à son intention, offert un cierge à Notre-Dame-de-Grâce, d'Honfleur !

Par malheur, tout le monde ne devait point, à bord, s'en tirer aussi heureusement que ce mousse.

La maladie faisait chaque jour des progrès effrayants, et les moins éclopppés d'entre nous avaient les dents branlantes et les gencives en décomposition. J'ai vu plusieurs fois des canines sur le point de tomber, tant elles étaient déchaussées ; un de nos hommes arracha deux des siennes et me les présenta dans le creux de sa main ; mais je lui fis aussitôt ouvrir la bouche et les replaçai dans leurs alvéoles, les replantant en quelque sorte plus solidement qu'elles n'étaient auparavant, et lui recommandant de ne plus les laisser tomber, mais, au contraire, de peser de temps en temps sur elles avec le doigt. C'était d'autant plus facile que ces deux canines étaient celles de la mâchoire inférieure.

Grâce à cette ordonnance, suivie à la lettre, j'obtins un succès complet, auquel ne voudraient probablement pas croire MM. les dentistes. Si bien que, plus tard, quand toute influence scorbutique eut disparu, les dents se maintinrent aussi solides que si jamais elles n'avaient eu l'idée de faire un voyage au long cours dans la main de leur propriétaire.

On comprend qu'avec de pareilles dents il nous était impossible de mastiquer le biscuit; il fallait préalablement le faire tremper dans l'eau pour le ramollir, et l'eau était visqueuse et nauséabonde, ayant déjà passé par une période de putréfaction.

Or, ce biscuit trempé nous semblait encore trop dur, et l'on fabriquait de la turlutine.

Qu'est-ce que la turlutine?

Ah! vous ne savez pas cela, cher lecteur! Dieu vous garde de le savoir jamais que par la description que je vais vous en donner.

La turlutine, c'est une épaisse bouillie de biscuit pilé et assaisonné, non pas avec du beurre (les barils de beurre étaient vides depuis longtemps), mais avec la graisse qui surnage dans la chaudière où cuisent les viandes salées de bœuf et de porc. Cette bouillie était si compacte, qu'une cuillère pouvait s'y mâter sans tomber au roulis.

Une telle alimentation activait les progrès du scorbut. Une pomme de terre, une seule, eût valu son pesant d'or; je l'eusse partagée entre nous tous, oui,

partagée; j'eusse râpé sa chair crue avec la pointe de mon couteau; chacun en eût reçu gros comme un pois, chacun eût frictionné ses gencives avec ce topique âcre, mais bienfaisant.

De vieux pêcheurs américains m'ont souvent raconté les merveilleux effets de la pomme de terre crue employée comme médicament. Hélas ! il m'était impossible de vérifier leurs assertions ! Mais pourquoi auraient-ils menti ? Les ressources de la nature sont infinies, et cet axiome : « Aux grands maux les grands remèdes, » est loin d'être toujours vrai.

Autre privation, privation terrible pour des marins : le tabac allait manquer, et le tabac est un antiscorbutique, non pas quand le scorbut s'est développé, mais comme préservatif. A peine nous en restait-il encore quelques tablettes, et le progrès du mal tenait surtout à l'économie avec laquelle, depuis un mois, on avait été forcé de le distribuer.

Je dis qu'il ne nous en restait plus que quelques tablettes; car, en mer, on ne s'approvisionne point

de tabac tout haché comme celui que vend la Régie, mais de tabac en carotte, en figue, en tablette enfin.

Ces tablettes sont grosses comme des tablettes de chocolat.

Les priseurs les râpent, les chiqueurs les coupent en petits morceaux, les fumeurs les taillent menu et frisent les copeaux en les frottant dans leurs mains avant de bourrer la pipe.

Les appareils masticatoires étaient en si mauvais état, que, pour diminuer le travail des molaires, on laissait le tabac se ramollir longtemps dans la salive.

Puis, pour tirer tout le parti possible du peu de tabac qui lui restait encore, le chiqueur faisait sécher sa chique au soleil; puis, séchée, hachée et frisée, elle remplissait le fourneau de sa pipe et donnait encore un instant de bonheur, d'espérance et d'oubli.

Pardon du détail, cher lecteur, et, surtout, chère lectrice.

Il faut avoir été marin, et marin baleinier, pour savoir tout ce que valent une chique de tabac et une pomme de terre crue.

Nous n'avions donc à bord ni vin, ni eau-de-vie, ni thé, ni café, ni même de bière.

Cette bière, ou plutôt cette boisson, ce breuvage, ce liquide que les Anglais et les Américains ont inventé et qu'ils appellent *sprucebeer*, se fabrique à bord par les mains du cook.

Un tonneau à moitié plein d'eau, et qu'on achève de remplir avec une décoction de houblon dans laquelle ont été délayées de la mélasse et une espèce de résine brune, liquide et amère, extraite des baies d'une certaine espèce de sapins communs dans nos Pyrénées et dans les forêts de l'Amérique du Nord, voilà la recette.

Ce n'est pas difficile, comme on voit ; il est vrai que le produit n'est pas bon.

Eh bien, cette affreuse boisson, affreuse quand notre eau était pure, quand le thé et le café abondaient, et dont, depuis les jours de disette, nous

avions appris à attendre avec impatience la distribution hebdomadaire, eh bien, cette affreuse boisson, elle avait fini par manquer à son tour, et la disette était telle, que nous la regrettions.

Au reste, le cook avait abandonné la direction de ses chaudières.

Ce malheureux était cependant celui de nous qui avait le moins souffert pendant cette longue campagne, puisqu'il avait pu choisir pour lui les meilleurs morceaux, se fabriquer des petits plats et réchauffer sa précieuse personne au feu de la cuisine, tandis que le froid nous engourdissait aux environs du pôle; sans compter qu'il passait bien tièdement dans son lit les heures de quart de nuit que les autres passaient sur le pont.

Ce malheureux, dis-je, tomba dans une décomposition complète.

Nous eussions compati à son sort, nous eussions tenté de soulager ses maux, nous nous fussions attendris sur ses souffrances, si la maladie ne nous eût pas rendus égoïstes, froids et insensibles. C'est

alors que, sans verser une larme, on verrait mourir père, mère, frère, amante, époux, amis.

C'est non-seulement le corps, mais le cœur lui-même qui est attaqué du scorbut.

Puis, d'ailleurs, les matelots se disaient tout bas que le cook n'avait que ce qu'il méritait, et que c'était bien le moins, puisqu'il était la cause du fléau, que le fléau pesât sur lui (1).

Le pauvre cook n'avait pas seulement les os des membres ramollis et cintrés, mais encore son ventre était si démesurément tendu, ballonné, grossi, qu'il faisait hernie au travers de son pantalon de cotonnade bleue. Sa poitrine, aplatie, affaissée sur elle-même, était zébrée de lignes verdâtres au-dessous de chaque côte; on aurait dit les brandebourgs d'une redingote polonaise. La bouffissure de sa face oblitérait ses yeux; sa langue gonflée outre-passait les lèvres; il ne pouvait plus rien avaler, ni solides ni liquides; il n'avait même pas la force de râler : il

(1) On saura plus loin pourquoi.

gisait sur son grabat, masse infecte et inerte; il allait trépasser.

Nous en étions là de notre agonie, quand, un jour, nous découvrîmes un navire courant vers le nord. Grande joie, on le comprend; notre capitaine manœuvra afin de lui couper la route, et hissa le pavillon à la corne d'artimon. Le navire devait nous voir de même que nous le voyions, et cependant il ne répondit point à notre signal, et cependant il eut l'air de ne pas nous apercevoir; bien plus, il eut l'air de vouloir nous éviter en portant au sud-est.

Alors, notre pavillon fut hissé et halé bas, successivement au mât de misaine. C'était demander assistance, c'était crier : « Au secours ! » c'était annoncer que nous étions en détresse.

Malgré tout cela, il continua sa course et disparut bientôt.

Un boisseau de pommes de terre, une volaille pour faire du bouillon, une bouteille d'eau-de-vie eussent fait tant de bien à nos pauvres malades !

Nous avions autrefois secouru des malheureux en mer, nous!

Pourquoi donc nous abandonnait-on aujourd'hui?

Nous envoyâmes un million de malédictions au capitaine de cet impitoyable navire, et il fut décidé qu'il était Anglais.

Sept hommes de l'équipage avaient encore assez de force pour manœuvrer le bâtiment. Enfin, vers le déclin d'une belle journée, on crie : « Terre! terre! »

A ce cri, les moribonds, qui n'avaient pas encore perdu toute sensibilité, sortent de leur torpeur habituelle, viennent s'accouder sur les pavois, et leurs narines se dilatent convulsivement pour respirer l'odeur de cette terre qu'ils ne voient pas encore de leurs yeux affaiblis.

Ils accusent la vigie de mensonge.

Mais la vigie fait serment que la terre est bien là, à l'est, dans la direction du navire.

En effet, bientôt la mer perdit sa teinte profondé-

ment bleue et devint verte; des paquets de goëmons passèrent le long du bord; les agonisants ne doutèrent plus et ils saluèrent ces misérables herbes avec de folles acclamations. Je compris alors que l'on pouvait mourir de joie!

Il était trop tard pour entrer dans la baie: nous nous en éloignâmes, afin d'attendre le jour au large.

Mais voilà que, pendant la nuit, un terrible coup de vent du sud-ouest nous rejette vers le nord et dure trois jours.

Trois jours, entendez-vous! et nous avions déjà touché au port.

Mon Dieu! je me souviendrai toujours des craintes qui nous torturaient, et que nous nous dissimulions les uns aux autres, avec un sourire forcé et un vernis de sang-froid sur le visage, pendant ces trois jours d'ouragan.

A force de louvoyer, nous évitâmes le naufrage sur la côte de Chiloé; mais il était temps! il y eut un moment où le capitaine me dit tout bas:

— Il faut le mouillage ou le naufrage, docteur ; il n'y a plus moyen de reculer.

Et c'était au naufrage que nous étions ou que, du moins, nous paraissions destinés : nous nous trouvâmes un instant à une centaine de mètres des rochers, et le navire, ne pouvant porter que son petit foc et son grand hunier au bas ris, s'en allait en dérive.

Que faire ? quel sauvetage espérer, avec des hommes terrassés par la maladie ? Nous n'étions plus que sept ayant un peu de vigueur dans les poignets.

La mer était si haute, que l'écume de ses vagues dominait notre couronnement, et, quand le navire, après avoir traversé une de ces vallées creusées entre deux lames, remontait sur la pente d'une autre lame, le flot embarquait par-dessus les pavois et bondissait sur le tillac.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que, marée, vent et courant, tout nous était contraire et portait à la côte.

Partout, à quelques mètres de nous, nous entre-

voyions des rochers à fleur d'eau qui semblaient mugir et se plaindre sous les coups de la vague, et demander, les *bons charpentiers* qu'ils étaient, à travailler la carcasse de notre bâtiment.

Cependant restait un espoir : à un moment donné, la grande terre devait nous abriter. En effet, en louvoyant à trois mètres des brisants, nous dépassâmes un cap placé là comme un brise-lames, et nous nous préparâmes à laisser tomber l'ancre.

Nous étions sauvés.

Oh ! quelle sensation nous éprouvâmes alors ! On eût dit que c'était la première fois que nous échappions à un danger de mort : être assourdi depuis trois jours par les hurlements de la mer et les mugissements de la tempête ; être poursuivi depuis trois semaines par les plaintes de trente pauvres martyrs que l'on se sent impuissant à soulager, et tout à coup, sans quitter le tillac de son navire, ne plus entendre la mer qui déferle, la tempête qui gronde et voir sourire ceux qui gémissaient !

Ainsi, demain, nos malades auront de l'eau fraîche,

du poisson frais, des pommes de terre, ces pommes de terre si enviées, des légumes, et, de plus, le bienfaisant cochléaria, que j'irai cueillir moi-même, près de ce ruisseau que je vois là-bas descendre de la montagne, et qui brille au soleil comme un fil d'argent.

Puis, dans quinze jours, bien portants, bien ravitaillés, nous recommencerons la pêche.

Il est vrai que la terre devant laquelle nous sommes mouillés est nue et désolée; mais c'est un véritable paradis pour des yeux qui n'ont vu que la mer depuis trois grands mois.

Maintenant, il me reste une crainte, c'est que l'odeur seule de la côte ne réagisse trop fortement sur nos malades. J'ai entendu dire que le scorbutique qui descend trop tôt sur le rivage tombe parfois dans un accès mortel de délire. Aussi, par précaution, je fais consigner tout le monde à bord.

Demain, ceux qui pourront marcher viendront avec moi, et je veillerai à ce qu'ils ne touchent la terre qu'avec les précautions les plus sévères.

En attendant, pour les habituer aux émanations

du rivage, j'invite le capitaine à aller, avec deux hommes, deux des plus robustes, deux des mieux conservés, au fond de la baie, et à remplir sa pirogue de terre, de bonne terre fraîche et humide, que j'éparpillerai autour des couchettes de mes hommes les plus malades.

Cela vous paraît étrange. Mais, si vous saviez comme elle sent bon, cette terre que l'on n'a pas foulée du pied depuis si longtemps! elle redonne l'espoir, rien qu'à la voir de loin, la vie, rien qu'à la flairer, et l'on oublie que l'on pourrira un jour enseveli dans son sein.

Je restai un instant à reconnaître cette côte devant laquelle j'avais déjà croisé tant de fois. A travers les éclaircies de la tempête qui allait se calmant, je distinguai bientôt les montagnes appelées les mamelles d'Huchupulli et le cap nord de la péninsule de Lucayes. En l'absence du capitaine, déjà parti avec les élus de son choix, le second gouvernait droit sur les *Farallones* de Carelmapu, et je remerciai Dieu de ce qu'il permettait que, malgré nos souffrances, nous arri-

vassions tous vivants au mouillage de *Punta de Arenas.*

Je me souvins alors de notre pauvre cook, que je ne voyais point au milieu de tous ces spectres qui avaient quitté leurs cadres pour contempler d'un œil avide cette terre bienfaisante. Éprouvant par moi-même ce que la seule vue de la côte peut donner de soulagement, j'ordonnai qu'on l'allât prendre dans son lit et qu'on l'apportât sur le pont. Mais aussitôt on m'appelle à grands cris à l'avant du navire. Je cours aussi vite que je puis courir, c'est-à-dire que je me traîne au poste des matelots, je descends, je me penche sur la couchette du cook...

Plus de respiration; il était mort; mort depuis un quart d'heure à peu près, car il était encore chaud; mort au moment où, par une espèce de miracle du Seigneur, le reste de l'équipage était sauvé; mort, sans avoir vu la terre et en entendant, à travers les éblouissements de l'agonie, les cris de joie de ceux qui la voyaient! A ton tour, pauvre cook, prends place dans l'embarcation du capitaine; toi aussi,

tu auras les honneurs du pavillon de la France!

Que mes lecteurs me pardonnent cette digression; mais j'ai voulu, moi aussi, ajouter une page au recueil de ces sombres légendes que les matelots de quart se racontent la nuit, couchés ou assis près du grand panneau.

A propos, il va sans dire que le cook seul mourut, et qu'au bout de quinze jours l'équipage, parfaitement guéri, se remettait en mer.

Revenons à *l'Asia* et aux futurs malheurs dont nous menaçait l'apparition du pauvre Trébot.

XIII

LE CAPITAINE PERDU

Le lendemain du jour où l'ombre du pauvre Trélot, qui a donné lieu à cette digression, nous apparut, était le 10 avril.

En nous éveillant, nous nous trouvâmes, grâce au vent, remontés au nord, et nous avions une trentaine de baleines en vue.

Nous les chassâmes pendant toute la journée sans pouvoir en harponner une seule, et nos matelots se consolèrent en disant : « Poisson d'avril. »

Vers le soir, un navire du Havre, *le Gange*, nous accosta ; il allait faire route pour France, chargé de deux mille quatre cents barriques d'huile.

Avec la permission du capitaine, je fis mettre une embarcation à la mer, et j'allai à bord du *Gange* porter mes lettres.

Le hasard fit que j'y rencontrai un de mes anciens camarades de l'École de médecine de Rochefort; nous échangeâmes des livres, bonne fortune pour l'un et pour l'autre, avec promesse de nous les rendre dans l'autre monde, si nous y étions engagés sur le même bord.

Nous nous quittâmes à huit heures ; nous ne nous sommes jamais revus depuis, et nous ne nous reverrons probablement qu'au rendez-vous général.

Le lendemain, rien de nouveau ; c'est une phrase qu'en mer on écrit souvent sur son journal de voyage. — 44° latitude et 174° longitude ouest ; la température s'adoucit, et le thermomètre marque 15 degrés centigrades.

Le 12 avril, la mer se conserva belle, mais la journée se passa sans que nous vissions ni une baleine, ni un navire ; on louvoie, on guette.

Le lendemain, navire en vue, — pavillon améri-

cain, — c'était *le Good-Return* de New-Bedfort. Il avait deux mille barils d'huile à bord et trente mois de mer.

L'équipage était attaqué du scorbut. J'allai à bord pour donner quelques soins aux malades et leur porter deux poules maigres, dernières survivantes de la cargaison que nous avions prises en partant d'Hobart-Town.

Le lendemain 13, calme plat, mais de mauvais augure; — un de ces calmes qui vous font la grimace derrière leur masque de bonhomie. — Le soleil se coucha dans un horizon de sang, et l'orage qui grondait au loin s'approcha rapidement.

Les 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, tempête, — mais tempête infernale, et chacun de dire que c'est l'ombre du pauvre Trélot qui nous vaut cela.

Le navire danse pendant ces sept jours presqu'à sec de toile, et se tient à peine debout à la lame avec la barre dessous et le petit foc. Les vagues nous secouent d'une si rude façon, que, moi qui navigue depuis six ans, j'en ai le mal de mer; ce qui me con-

sole, si quelque chose peut consoler du mal de mer, c'est que je ne suis pas seul à en souffrir. Les plus vieux matelots n'ont plus le cœur de mâcher du tabac.

Qu'ai-je fait pendant cette longue semaine? Je me suis traîné de mon cadre à l'écoutille et de l'écoutille à mon cadre. Voilà tout! J'ai maudit la mer, j'ai maudit mon sort, j'ai juré que je ne m'embarquerais jamais, si j'avais le bonheur de remettre le pied sur la terre ferme.

Puis j'ai souri; j'ai rallumé ma pipe aussitôt que l'embellie est revenue, et mon serment s'en est allé en fumée.

Le 21, trois navires en vue et bon nombre de baleines; mais la houle était encore trop forte pour oser mettre des pirogues à la mer.

Le 22, nous communiquons avec le navire *le Rubens*, du Havre, et *le Jonas*, de Nantes.

Le 23, brume épaisse et calme plat; dans la nuit et vers une heure du matin, nous sommes réveillés par des bruits de souffle, et le frôlement sourd et

prolongé d'une bande innombrable de cachalots qui passent dans les eaux du navire. C'est une musique bizarre qu'on n'oublie pas, je vous en réponds, quand une fois on l'a entendue.

Quel beau spectacle cela ferait si le temps était clair et la mer phosphorescente comme pendant les nuits d'été.

Le 24, un lambeau de vieux ciel bleu reparaît, mais des banquises de brouillard apportées et remportées par la brise nous entourent à chaque instant. Le capitaine Jay se rend, pour se distraire, à bord d'un navire américain qui, depuis le matin, marche de conserve avec nous.

Il est dix heures, le temps est clair ; mais à peine le capitaine nous a-t-il quittés, que le brouillard, comme s'il n'avait attendu que cela, fond sur nous et nous enveloppe d'une zone de vapeur.

Les navires en profitent naturellement pour se perdre de vue.

On espère que la brume va disparaître.

Une heure, deux heures, trois heures se passent

dans cette attente, et la brume, au lieu de s'envoler, s'épaissit de plus en plus.

Au milieu de cette brume, on sent fraîchir la brise; mais nous restons immobiles avec le grand hunier sur le mât, afin de ne pas nous éloigner de notre conserve.

Cependant, malgré tous nos efforts pour demeurer à la même place, nous dérivons ; on s'en aperçoit au mouvement relatif d'un tronc d'arbre à moitié pourri qui flotte dans nos eaux; c'est une preuve que nous ne sommes pas éloignés de terre, ou bien dans une ligne indépendante du grand courant qui sort du détroit de Foveaux, entre l'île Tavaï-Pounamou et l'île Stewart.

Il va sans dire que l'opinion de l'équipage est qu'on ne reverra jamais le capitaine, et que c'est son ami Trélot qui le retient dans l'autre monde, lui, le canot et les canotiers.

Seulement, il faut s'en assurer en rejoignant *le Montano;* c'est le nom du bâtiment américain.

Mais comment y arriver?

Quand nous l'avons perdu de vue, il nous restait par la hanche de tribord; s'il n'a pas fait plus de toile que nous, il doit s'y trouver encore, à moins pourtant que ses formes et son chargement ne lui donnent une dérive plus forte ou plus faible que la nôtre.

Sur cette possibilité, le chef de la seconde pirogue, auquel, en l'absence du capitaine, revient de droit le commandement du navire, M. Leflem fait virer de bord, et court pendant dix minutes dans la direction présumée du *Montano*.

Pendant que l'on tirait cette bordée, tout ce qui, à bord, peut faire un bruit quelconque, est mis en réquisition; le vieux canon rouillé, relégué d'ordinaire sous les bittes du beaupré, allonge sa gueule en dehors du sabord de chasse, et tonne de cinq minutes en cinq minutes. Les vingt-cinq mousquets d'armement font des décharges incessantes. Dix hommes frappent à coup de maillet et de bûche sur des barriques vides; d'autres hurlent en cœur de toute la force de leurs poumons et sifflent comme

une bande de merles de la Nouvelle-Zélande.

Je prends le grand porte-voix de trois mètres de longueur, et, appliquant son large pavillon à la surface de l'eau, je braille, je hurle, je mugis, jusqu'à ce que la respiration me manque; puis alors je me jette sur la cloche, que je sonne de toute la force de mon bras... Quasimodo ne faisait pas mieux.

Puis, de temps en temps, sur un signe de M. Leflem, le tapage infernal cesse comme par magie, il se fait un grand silence, et on écoute attentivement, penchés en dehors du navire...

Chut! un bruit sourd et lointain nous arrive!

C'est *le Montano*, sans doute, qui répond.

Non.

Silence encore.

Ce n'est que le bruit fait par nous, qui, parti de chez nous, ricoche à la surface de la mer, jusqu'à ce qu'une bande de brouillard plus épaisse se dresse devant la commune muraille, lui résiste et nous le renvoie en écho.

Nous sommes tristes; non pas que tout le monde

partage cette superstition, que Trélot a emporté le capitaine et ses six rameurs; mais supposons que les choses se soient passées naturellement; que le capitaine et ses hommes, restés à bord du *Montano*, où nous l'avons vu monter, s'y trouvent en sûreté, et qu'ils n'aient pas commis l'imprudence de vouloir nous rejoindre au milieu de la brume. Si nous sommes séparés du *Montano*, si nous ne le retrouvons plus, la réussite de notre voyage est singulièrement compromise. Six hommes de moins à bord d'un navire qui n'a que trente-six hommes d'équipage, et qui ne possède encore que son demi-chargement d'huile, c'est une perte irréparable. Surtout lorsque, avec ces six hommes, se trouve un capitaine comme le nôtre, vaillant, habile, et actif baleinier.

Leflem prend un parti décisif : il nous annonce qu'il va stationner pendant quarante-huit heures dans ces parages, et que, si *le Montano* ne reparaît pas, il fera route pour la Nouvelle-Zélande.

Le capitaine s'y fera sans doute conduire, et nous le rejoindrons au port Cooper, que, dans ses con-

versations, il nous a souvent désigné comme station d'hivernage.

Sur ces entrefaites, la nuit vient; on allume tous les fourneaux, on fait brûler de l'huile dans les chaudières, et les flammes de ce punch s'élèvent presque aussi haut que la vergue de misaine.

Et puis le canon, les mousquets, les barriques, le porte-voix, les hurlements, les sifflets, la cloche recommencent à effaroucher les baleines à trois quarts de lieue à la ronde.

En même temps, nous tenons la cape, tout en manœuvrant cependant de manière à corriger la dérive.

Déjà on a consommé un baril de poudre.

J'ai pâli, j'ai frissonné quand on a retiré ce baril de poudre de la cachette où on l'avait placé au départ du Havre; imaginez-vous qu'il était enfermé sous mon cadre, et séparé de mon matelas par une simple toile formant le fond de mon lit.

Je l'ignorais; et, Jean-Bart sans le savoir, je fumais tranquillement ma pipe depuis dix-huit mois sur un volcan inconnu.

Non pas une étincelle, mais mille étincelles, un papier flamboyant, non pas une fois, mais cent fois, pouvaient tomber en tournoyant sous mon cadre et allumer un commencement d'incendie; — ce qui arrive souvent à bord, quand le navire est bercé par la lame et que le courant d'air, passant du capot de la chambre aux fenêtres de l'arrière, fait sans cesse vaciller la mèche de nos lampes à roulis... Alors tout le bâtiment sautait. On eut d'abord beaucoup de peine à retrouver ce malheureux baril de poudre, qui, par prudence, surtout à bord des bâtiments baleiniers, où il y a presque toujours du feu sur le pont et dans l'entre-pont, aurait dû être amarré dans la hune d'artimon, ou bien relégué dans le fond du *cul-de-lampe*. Bizarre coïncidence! quelques années plus tard, *l'Asia* a péri par l'explosion d'un baril de poudre placé dans le cul-de-lampe.

L'équipage entier passa la nuit sur le pont, et M. Pastille, ce même marin dont la négligence avait failli nous jouer un si vilain tour lors de l'atterrissage

des îles Auckland, fut placé à califourchon sur l'extrémité du boute-hors du grand foc.

Tout à coup, sa voix grêle mais stridente, retentit en sifflant au milieu du tapage infernal que nous faisions à bord.

— Navire ! navire ! navire ! s'écria-t-il.

— Où cela ? demandèrent toutes les voix, en même temps que le silence le plus complet s'établissait à bord.

— Un quart au vent à nous !

— Hourra ! hourra ! hourra ! répondit tout l'équipage.

Car, au même instant, tous les yeux s'étaient fixés dans la direction indiquée ; nous apercevions des fanaux qui montaient et descendaient rapidement, sans doute à l'aide de drisses groupées à l'extrémité des vergues ; puis un tintement de cloche répondait au tintement de la nôtre.

C'était bien *le Montano* ; sa grande masse noire, plus noire que la nuit, apparut bientôt à quelques brasses dans le vent, et, un instant après, nos compa-

gnons sautaient à bord, et l'on s'embrassait comme si l'on ne s'était pas vu depuis longues années.

Une distribution extraordinaire de bouyarrons de tafia arrosa l'heureux retour du capitaine, et *l'Asia*, ayant fait un signe d'adieu au *Montano*, se couvrit de toile et reprit sa route vers le nord.

XIV

LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Voici la péninsule de Banck, où nous passerons l'hiver, au fond d'une baie, en guettant les baleines mères qui fréquentent le rivage.

La péninsule de Banck, que Cook lui-même prenait pour une île, est un immense pâté de terre, moitié plaines, moitié montagnes, entrecoupé de vallées, dentelé par des baies nombreuses, assez boisé, et relié, par une étroite bande de sable, à Tavaï-Pounamou, la grande île sud de la Nouvelle-Zélande.

Les Anglais, au mépris des droits acquis, se sont emparés de cette péninsule et y ont fondé la colo-

nie de Canterbury, dont la prospérité rivalisera bientôt avec celle des établissements d'Ika-na-ma-vi, île nord, où s'élèvent déjà des cités peuplées de cinq à dix mille habitants, telles que Auckland, port Nicholson, Vangaroa-Kororarèka, etc.

Nous aurons occasion de reparler de cette affaire, qui méritait d'avoir un bien autre retentissement que celle de Pritchard.

Le 30 avril, au point du jour, le cri : « Terre! » appelle tout le monde sur le pont. Le ciel est si pur, qu'à trente lieues de distance, nous reconnaissons les sommets neigeux de cette chaîne de montagnes qui domine la péninsule, et qui court du sud au nord presque parallèlement aux Cordillères de l'Amérique méridionale.

Dix-huits cents lieues séparent ces deux grandes poutres de la charpente du globe. L'Océan a respecté la base des Andes et submergé presque entièrement celle des Kaikaldas de la Nouvelle-Zélande. De Montévidéo à Mendoza, c'est-à-dire du rivage de l'Atlantique au pied des Andes, on compte plus de quatre

cents lieues ; c'est à peine si, dans sa plus grande largeur, la Nouvelle-Zélande, en compte cinquante ou soixante.

Nous avançons sous l'impulsion d'une jolie brise qui nous pousse grand largue. Dès midi, la vigie signale la pointe de rochers derrière laquelle s'ouvre la petite baie de Martha et Pireka, que s'empressent d'occuper les pêcheurs arrivant les premiers à l'hivernage. Nous laissons à gauche une échancrure de la côte, qui indique l'entrée du port d'Alharoa, et nous dépassons les criques de Pahatoupa, de Wakarimoa, de Kokaroutrou, de Putakolo, la baie de Boue et le cap du Caïman, pour traverser, dans la direction du ouest-nord-ouest, le grand golfe de Pegasus, et nous tenir prêts à jeter l'ancre demain, au point du jour, dans le petit havre d'Oeteta, ce cabinet particulier du port Cooper.

Le soir, la brise tombe, et nous mettons en panne au soleil couchant. Je compte cette journée au nombre de mes plus belles journées de mer ; tout était gai, joyeux, riant dans l'air, dans le ciel, dans

la ronde brise de nord-est, dans l'aspect de cette terre nouvelle dont les mornes grandissaient et verdissaient d'heure en heure. Pendant une partie de cette journée, assis sur la drôme de *l'Asia*, j'ai pêché à la ligne de grands poissons très-goulus qui avalaient avec délices des hameçons amorcés d'un morceau de chemise de laine rouge. Cet hameçon, sans plomb de sonde, sautillait, entraîné dans le sillage du bâtiment, et les *sabres* — nos matelots appelaient ainsi ces poissons, plats et longs de plus d'un mètre, — s'élançaient à sa poursuite. Ces sabres, que j'avais déjà vus, pris et mangés sur la côte du Chili, appartiennent, je crois, à la famille des *chaructus odoes*, et leur chair a beaucoup d'analogie avec celle du brochet.

Aussitôt les voiles serrées, les matelots jetèrent les lignes de fond, et les morues affluèrent sur le pont. Ces morues, plus petites que celles de Terre-Neuve, avaient les écailles du dos très-rosées et se rapprochaient beaucoup de ce qu'on appelle en Europe le lieu.

Tout nous annonce que les atterrissages sont riches en poisson. Tant mieux, le régime de l'hivernage nous consolera de celui de la haute mer.

Ainsi donc, demain, je mettrai le pied sur la terre du *phormium tenax*, ce chanvre plus soyeux que la soie; demain, je verrai ces charmants cannibales qui boivent le sang de l'homme comme nous buvons le vin! Et, rêvant aventures, guets-à-pens et combats, j'oublie qu'il est temps d'aller dormir.

Il est vrai que j'écoute la suite d'une longue discussion qui vient de s'élever entre nos matelots.

Sur le plus haut piton de la chaîne de montagnes qui s'étend devant nous, il y a un petit nuage blanc de la grosseur et de la forme d'un ballon; un nuage isolé, perdu dans le désert du ciel.

Or, le premier qui l'avait vu, ou plutôt qui y avait fait attention, c'est le père Marsouin.

— Qu'est-ce que le père Marsouin?

Ah! c'est vrai, vous ne le connaissez pas.

Le père Marsouin est le doyen de nos matelots, l'oracle du bord et du mauvais temps.

Or, en voyant le nuage, il a secoué la tête.

— Qu'avez-vous, père Marsouin ? lui ai-je demandé.

— Vous voyez bien ce nuage, major ?

— Oui.

— Eh bien, je ne vous dis que cela.

Et il a coupé à sa carotte une chique grosse comme une noix, se l'est introduite dans le côté gauche de la bouche, et a commencé philosophiquement sa mastication.

Alors une discussion, comme je le disais, s'est élevée à propos du petit nuage.

Pour les uns, c'était un signe infaillible de beau temps, d'autant plus que la lune brillait sans halo, et qu'il était, par conséquent, injuste d'appliquer à la présente circonstance le quatrain météorologique :

Charme à la lune
Ne casse pas mât d'hune,
Mais va les ébranlant
Bien souvent.

Pour d'autres, — et à la tête de ces pessimistes

était le père Marsouin, qui, le premier, avait émis cette opinion, le nuage ne présageait rien de bon, et ils racontaient des histoires de *grains blancs* des tropiques et des pamperas de la Plata, terribles ouragans que rien n'annonce à l'avance, sinon quelques petites nuées floconneuses tout à fait dans le genre de celle qui flottait alors au sommet de la montagne, et qui semblait voltiger là comme un albatros. La petite nuée grossit peu à peu, grossit encore, grossit toujours, non pas à l'instar de la boule de neige qui grossit par juxta-position, mais en vertu de la force d'expansion qui réside en elle-même; et tout à coup elle envahit le ciel et l'horizon; puis se déchire en mille endroits, sème les vents et la foudre, et soulève en montagnes d'écume la mer, qui, une heure auparavant, conservait les niveaux du calme.

Malheur au navire surpris par un pareil grain!

Voilà donc où on en était de la discussion, lorsque l'officier de quart cria :

— Pique huit.

Le mousse frappa sur la cloche les huit coups de minuit.

Il était l'heure de s'emboîter dans son cadre. Je m'acheminai donc vers ma cabine; mais ce fut, je l'avoue, à regret.

Je ne pouvais m'arracher au spectacle de cette mer calme et sans houle, sur laquelle notre *Asia* se balançait avec langueur. Je ne pouvais détourner les yeux de ce rivage où m'avaient conduit de mystérieuses influences. Il me semblait, maintenant que nous n'avancions plus vers lui, que c'était lui qui avançait vers nous. Et les falaises et les rochers prenaient sous les rayons de la lune des grandeurs incommensurables qui se confondaient avec celles des Alpes du sud et du Kaikaldas.

Je rentrai donc dans ma cabine, tout enchanté de la bonne journée qui m'attendait le lendemain; car il avait été décidé que, dès quatre heures du matin, on ferait route vers Oéteta.

J'avais si grande hâte de frapper du pied cette terre longtemps rêvée par moi dans mes aspirations vers

l'inconnu, que ce ne fut qu'une heure après m'être jeté sur mon lit que je parvins à m'endormir.

Mes yeux s'étaient donc fermés à grand'peine depuis quelques instants, et mon esprit commençait à voyager dans la grise contrée des songes, quand le bruit des pas de l'équipage courant sur le pont, et la voix de stentor du capitaine, commandant les manœuvres, me réveillèrent en sursaut. Un instant, je crus que *l'Asia*, comme aux îles Auckland, avait failli donner du nez sur un roc, et je m'élançai vers le capot de la chambre.

Tout était bien changé : la nuit n'était plus silencieuse, la mer n'était plus calme, le firmament n'était plus bleu... Le vent sifflait par tourbillons, les vagues étaient blanches d'écume, et de gros nuages noirs planaient sur notre mâture.

L'ouragan, descendu des gorges des Kaikaldas, s'épanchait furieux sur la baie de Pégase.

— Vite au large! au large! Force de voile, enfants! et hâtons-nous de gagner la pleine mer pour ne pas périr corps et biens sur les côtes escarpées du

nord-est, où pas un navire, pas une baie, pas une crique ne nous offre un abri, depuis Togolabo jusqu'au détroit de Cook.

Tandis que l'on chargeait le navire de toile, et que, lofant et gouvernant au plus près, nous nous éloignions de la péninsule, maître Marsouin, qui se rendait à la barre, se pencha vers moi, et, faisant de sa main un couvercle à sa bouche, jeta rapidement ces mots à mon oreille :

— Je vous l'avais bien dit, major.

Oui, c'est vrai, il me l'avait bien dit, le vieux loup de mer, et, cette fois, il ne s'était pas trompé.

J'avais oublié la phrase de maître Marsouin, et il venait de me la rappeler avec orgueil, car il prétendait avoir deviné la tempête.

Ainsi font les pilotes normands, quand on leur demande leur avis sur le temps à venir ; ils choisissent un nuage entre tous les nuages, et le montrent mystérieusement du doigt en disant :

— Vous voyez bien ce chiffon, blanc, gris ou noir ?

— Oui.

— Eh bien, je ne vous en dis pas davantage.

Alors, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il tonne, ou que le beau temps continue, peu importe ; l'élasticité de la réponse, toute normande, n'a pas compromis leur réputation de sagacité.

Cette fois, au reste, le père Marsouin s'était expliqué plus clairement que ne font d'habitude ses confrères, et il ne s'était pas trompé; nous étions en pleine tempête.

Le soleil du 1er mai se lève, éclairant l'orient d'une teinte pâle et jaune, et, à mesure qu'il monte, ses rayons, que la poussière des vagues obscurcit, descendent vers la mer comme les haubans d'une mâture; les coups de tonnerre ricochent sur la côte, une pluie pesante et serrée tombe, le ciel et l'eau se confondent dans un même horizon, et Tavaï-Pounamou disparaît.

Notre but est de nous maintenir assez au large pour ne plus craindre que la dérive au nord et les raz de marée ne nous entraînent vers les rochers de

Lookers-Soons; — si nous laissions arriver en fuyant devant le temps, ce danger serait évité plus facilement encore; mais, après l'ouragan, nous nous retrouverions à une centaine de lieues des côtes, et il faudrait longtemps louvoyer pour rentrer dans la baie Pégase.

Malheureusement, nous ne pouvons lutter au plus près contre le vent; le mât du grand perroquet se brise, la misaine se déralingue, et il faut laisser arriver pour réparer les avaries.

Nous laissons donc arriver; mais, tandis que l'*Asia*, obéissant au gouvernail, décrit une portion de circonférence et présente carrément le flanc aux vagues, une masse d'eau escalade les parois, roule en mugissant sur le pont, et renverse tout sur son passage jusqu'à ce qu'elle se soit lentement écoulée par les dalots, les écubiers et sabords.

A midi, l'ouragan, dont la fureur ne cesse de s'accroître, change de physionomie. Les nuages ont fui, et le ciel se revêt d'un azur limpide, vif et sans tache; les flots, qui s'entre-choquent et se pulvérisent,

remplacent par une pluie ascendante la pluie qui tombait ce matin, et, comme par ironie, le soleil resplendit aussi beau que dans les plus beaux jours d'été.

Ce phénomène du ciel pur avec un brillant soleil pendant une tempête, n'est pas rare, et le vent ne souffle jamais si violemment que lorsqu'il traverse une atmosphère dépouillée de nuages.

La nuit fut longue, non-seulement pour moi, mais, je le déclare, pour les plus vieux matelots. L'ouragan, pendant cette nuit, atteignit son maximum d'intensité; toutes nos voiles furent défoncées, déchirées; le petit foc seul résista; deux hommes manœuvrèrent incessamment la barre du gouvernail; c'étaient les deux meilleurs timoniers du bord, et ils employèrent toute leur adresse, toute l'énergie de leurs bras pour maintenir dans sa route *l'Asia*, qui labourait péniblement la mer; les vagues, comme un troupeau de loups marins, nous poursuivaient à l'arrière et menaçaient de nous dévorer si le navire, faisant des embardées, eût ralenti sa course.

La phosphorescence de la mer était si grande, qu'on aurait cru qu'un incendie s'allumait dans notre sillage.

Les vagues flamboyaient comme un punch.

Au point du jour, un dernier coup de mer brisa la pirogue du capitaine; on avait rentré les autres.

Ce coup de mer fut le dernier soupir de la tempête, dernier soupir terrible, agonie pareille à celle de la baleine qui fleurit.

Puis, aussi soudainement qu'elle s'était élevée, la tempête s'apaisa, et, dès midi, l'on put enverguer de nouveaux huniers et une nouvelle misaine.

Le vent, quoiqu'il soufflât encore du sud-ouest, était maniable, et l'on rectifia la route.

XV

LES ILES CHATAM

A midi, on fit les calculs de latitude ; à deux heures, ceux de longitude. Où étions-nous ? A vingt lieues, à trente lieues de la Nouvelle-Zélande, peut-être.

Non, non ! La dérive, les courants, les raz de marée nous avaient tellement drossés dans l'est, que l'archipel des îles Chatam ne devait pas se trouver à plus de trente milles sous le vent ; et, sans la brume qui chargeait l'horizon, on les découvrirait certainement du haut de la mâture.

Le capitaine hésita un moment s'il gouvernerait sur les îles Chatam, ou s'il mettrait le cap sur la péninsule de Bank.

Une baleine, deux baleines, trois baleines qui vinrent, joyeuses après l'orage, jouer, folâtrer autour du navire, firent taire ses irrésolutions. On arma en toute hâte les pirogues, et on prit chasse ; mais la nuit vint avant qu'aucune d'entre elles pût être frappée d'un coup de harpon.

Ordinairement, les navires baleiniers, une fois rendus sur les lieux de pêche, ne marchent pas pendant la nuit. Ils risqueraient, dans l'obscurité, de s'éloigner des parages où le poisson séjourne tant qu'il y trouve sa nourriture.

Or, les baleines auxquelles nous avions donné la chasse, nous paraissaient sérieusement occupées à pêcher leur souper. Il était donc probable que, le lendemain matin, elles seraient, sinon à la même place, du moins dans les environs.

Nous passâmes la nuit en panne.

Au point du jour, au lieu de crier : « Baleine ! » la vigie cria : « Terre ! » En effet, le courant nous avait rapprochés des îles Chatam.

Nous nous préparons alors à croiser autour de cet

archipel. Les baleines de la veille ne sont plus là; mais peut-être les retrouverons-nous sur les bas-fonds de la côte.

Une brise qui s'élève par risée nous permet d'avancer vers la plus grande des îles, dans la direction du mouillage de Waï-Tangui.

Des souffles de baleine sont signalés, et nos canots prennent chasse, tandis que le navire louvoie sous petite voilure, à l'entrée d'une baie qui paraît avoir trois ou quatre milles de profondeur, sur autant de largeur.

Vers midi, un des cétacés que l'on poursuivait, est harponné et tué, et les pirogues le remorquent dans cette baie, où le navire ne tarde pas à mouiller le long de son cadavre.

Ce fut le capitaine Brougthon, compagnon de Vancouver, qui signala le premier ces terres, le 23 novembre 1791. Il jeta l'ancre au nord, dans une petite baie qu'il nomma la baie de l'Escarmouche, et prit possession de ces contrées au nom du roi de la Grande-Bretagne. L'île principale est située par les 43° 52' de latitude méridionale, et 179° 14' de longi-

tude ouest. Les montagnes de ces îles, qui atteignent à peine une hauteur de deux cent cinquante mètres, sont d'origine volcanique. On y trouve aussi des conglomérations de grès vert avec des coquilles brisées, et la plupart de ces dépôts sédimentaires sont antérieurs à l'épanchement des rochers pyrogènes.

Ce groupe, indifféremment nommé Chatam ou Brougthon, se compose des îles de l'Attente, de la Cloche, de la Table, de Pitt et de Chatam. Il est entouré de divers îlots dont les gisements géographiques ne sont pas encore bien déterminés, tels que ceux du nord-ouest, de Double-Full, des Sœurs, du Solitaire, de la Vierge, de la Cathédrale, des Zélandais, etc., etc. La plus grande terre a douze lieues de longueur sur autant de largeur; elle est fertile et colonisable, et possède des ports nombreux et sûrs. Ceux de Fournier et de Dubraye, auxquels, par exemple, les cartes ne donnent que le nom de criques ou d'anses, peuvent recevoir les bâtiments du plus fort tonnage. En 1838, M. le vice-amiral Cécile, commandant alors la corvette *l'Héroïne*, et ayant pour officiers

MM. Dubraye et Fournier, a relevé les plans d'une partie des côtes. Les atterrissages sont faciles, en général; mais des brumes très-fréquentes les rendent parfois dangereux. Comme je le dirai plus bas, les habitants sont de la même famille que les Nouveaux-Zélandais, ou plutôt ce sont de véritables Nouveaux-Zélandais, que des migrations ont conduits dans cet archipel.

J'ai dit que Brougthon, qui les découvrit, les avait réunies aux possessions des trois-royaumes; mais c'est à nous qu'elles appartiennent de droit. Elles nous coûtent cher; nous les avons payées du sang de trente-deux de nos matelots, et, si jamais nous envoyons la population de nos bagnes dans l'hémisphère sud, les îles Chatam devront être à notre colonie pénale ce que l'île Norfolk est à l'Australie et à la terre de Van-Diémen.

En effet, au lieu d'un drapeau planté là comme un signe de suzeraineté, comme une preuve de prise de possession, on peut voir encore, échouée sur le sable d'une des baies de Chatam, la quille à demi

brûlée du navire français *le Jean-Bart*, baleinier du port de Dunkerque. Le capitaine Gautrau le commandait en 1838. Après avoir battu la mer pendant de longs mois sans succès, il vint relâcher à Chatam pour y faire de l'eau et du bois.

Mais, à peine l'ancre mouillée, il se fit, pourquoi? nul ne le sait, sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

Ce qu'il venait de faire tranquille dans un port, il ne l'eût certes pas fait en pleine mer. Esclave du devoir, il avait voulu, avant tout, conduire son navire en sûreté et le mettre à l'abri du mauvais temps.

Mais la fatalité pesait à la fois sur le capitaine et sur le bâtiment.

La mort du capitaine constatée, son premier lieutenant prit aussitôt le commandement. On célébra les funérailles du suicidé; on l'enterra sur un petit monticule au fond de la baie, et l'équipage but à son souvenir, ainsi qu'à la santé du nouveau capitaine.

Mais il but trop largement sans doute, et son ivresse fut mortelle.

Comme c'est l'usage en Océanie, où la prostitu-

tion n'est point une honte, des femmes de la tribu voisine vinrent passer la nuit à bord. Des femmes! je me trompe et je pourrais induire en erreur ceux qui me lisent en disant des femmes; non! des jeunes filles, et moins que des jeunes filles, de pauvres enfants que les insulaires vendent aux matelots pour quelques hardes en lambeaux, pour un morceau de tabac, pour un fragment de biscuit!

Je n'ose vraiment écrire ici ce que *Eitouna*, chef de la tribu, conduit en France prisonnier, a révélé sur les causes du massacre de l'équipage du *Jean-Bart*. Il paraît, cet homme l'a affirmé du moins, qu'un matelot ivre, éprouvant une invincible difficulté à assouvir sa brutalité sur une petite fille de cinq ans, l'éventra d'un coup de couteau.

L'enfant poussa un cri terrible. A ce cri, qui annonçait un assassinat, pis encore, toutes les femmes qui étaient alors sur le bâtiment sautèrent à la mer pour gagner le rivage.

Le lendemain, pas un naturel ne vint à bord; quelque vengeance terrible se préparait. Aussi le

nouveau capitaine voulut-il mettre tout de suite à la voile; mais la mer avait calmi; et ce calme le retint au mouillage. Alors on essaya de touer le navire; mais les courants se déclarèrent contre lui, et il fallut rester près terre.

Pendant ce temps, les naturels, prévenus par des messagers, accouraient de toutes parts en armes vers le rivage de la baie.

L'équipage du *Jean-Bart* voyait du bord tous ces préparatifs de guerre, et, enchaîné comme par une vengeance du ciel, il ne pouvait pas faire un pas pour s'éloigner.

A chaque instant, l'assemblée des sauvages s'augmentait. Le soir, elle était nombreuse. Le lendemain, grâce aux feux allumés sur la plage pour convoquer les guerriers des îles voisines, elle était formidable.

Il n'y avait plus à en douter, dans un instant *le Jean-Bart* allait être attaqué, et la fuite seule, une prompte fuite pouvait le préserver d'une immense catastrophe.

On espérait, ce qui arrive souvent dans ces parages, qu'il s'élèverait vers cinq heures une brise du soir qui pousserait le navire au large.

Mais, comme si *le Jean-Bart* eût été condamné d'avance par Dieu lui-même, la brise du soir fit complétement défaut, et l'équipage, descendu dans cinq embarcations, et ramant avec toute l'énergie du désespoir pour remorquer le navire au large, ne put maîtriser les courants.

Il fallut donc se résigner et attendre le lendemain, en faisant bonne garde. Des matelots armés de fusils furent placés dans chaque porte-haubans, au bossoir et sur l'arrière; la consigne était de faire feu sur tout ce qui approcherait du bord pendant la nuit.

Vers une heure du matin, l'homme de garde au bossoir entendit un bruit semblable à celui d'un nageur. Au lieu d'attendre, puisque le bruit était isolé et ne présageait, par conséquent, rien de bien dangereux, il exécuta brutalement sa consigne, et tira vers le point lumineux où se trouvait le nageur, trahi par la phosphorescence des vagues.

Au jour, on aperçut sur un îlot voisin le cadavre d'un homme que la marée y avait déposé. La poitrine était traversée d'une balle.

Je mentionne ces détails d'après les récits d'Eitouna lui-même, car, sans lui, le plus impénétrable mystère régnerait encore sur les causes de ce terrible drame. Eitouna ajouta que ce cadavre était celui d'un chef qui se rendait furtivement à bord du *Jean-Bart*, pour avertir le capitaine qu'au lever du soleil il serait attaqué.

— Il trahissait les siens, dit Eitouna dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, et le grand Atoua (Dieu) l'en a puni.

XVI

MASSACRE

Le soleil se leva. Vingt pirogues, chargées de trois cents guerriers accourus de tous les points de l'Archipel, gouvernèrent vers *le Jean-Bart*.

De loin on avait vu l'ensemble; au fur et à mesure qu'ils approchaient on distinguait les détails.

Les guerriers étaient en tenue de combat : cheveux ébouriffés et emplumés; corps frottés d'ocre rouge; tatouage national illuminé des plus ardentes couleurs. Ils brandissaient des massues, des ferrailles aiguisées, des armes inconnues, hurlant leur chant de guerre et l'interrompant pour rire en chœur d'un rire impitoyable et féroce; car ils voyaient le déses-

poir de ces marins qui bordaient et étarquaient, étarquaient et bordaient sans cesse leurs voiles, que le plus léger souffle de vent ne fit pas fasier. Il fallait donc combattre pour défendre sa vie. On avait amoncelé sur le pont, outre les fusils et les mousquets, les armes terribles des marins : harpons, lances, louchets et haches.

Les munitions épuisées, on y aurait recours.

Le combat fut long et terrible, dit Eitouna. Les Français se défendirent avec le courage du désespoir, mais ils succombèrent, s'affaissant un à un sur des monceaux de cadavres.

Ils étaient trente contre trois cents.

Quand le dernier matelot du *Jean-Bart* eut rendu le dernier soupir, tous payant cruellement le crime d'un seul, les vainqueurs halèrent le navire sur la grève et l'incendièrent.

Puis la victoire fut célébrée par une orgie de sang, par un festin de chair humaine.

Quelques mois après, le navire américain *la Rebecca-Sims* s'arrêta à Chatam. Un des insulaires

offrit alors au capitaine de lui échanger une montre marine, un chronomètre contre quelques livres de poudre. Ils possédaient les fusils du *Jean-Bart;* mais l'équipage du *Jean-Bart* avait brûlé sa poudre jusqu'au dernier grain. L'Américain examina les objets qu'on lui présentait, et les reconnut pour avoir appartenu à un navire français. Alors il prit quelques renseignements, et, ne doutant plus qu'un grand massacre n'eût été commis, il se hâta de faire voile pour la baie des îles, où il espérait trouver le commandant Cécile de la corvette *l'Héroïne*.

Il l'y trouva en effet.

Immédiatement, M. Cécile s'adjoignit trois navires baleiniers, *l'Adèle*, du Havre, et deux autres américains ; puis il fit une descente à Chatam, avec l'espoir de tirer de l'esclavage ceux de nos malheureux compatriotes qui auraient survécu à la catastrophe. Il est inutile de dire que cet espoir fut bien vite perdu.

Les naturels s'enfuirent dans l'intérieur des terres et sur les îlots environnants. On ne put s'emparer

que d'un seul d'entre eux : c'était leur chef, Eitouna. Il affirma que tous les Français avaient été tués et mangés, et l'expédition gagna la pleine mer, après s'être donné la stérile satisfaction d'incendier les villages. Aucun naturel ne vint à bord de *l'Héroïne*. Mais les femmes des tribus y furent admises.

Je crois qu'on lira avec intérêt les fragments que je joins ici du rapport du commandant de la corvette *l'Héroïne*, M. Cécile, aujourd'hui vice-amiral.

J'y ajouterai quelques réflexions suscitées en moi par un entretien que j'eus, un jour, sur la péninsule de Bank, avec les naturels qui avaient fréquenté et connu plusieurs habitants de Chatam, acteurs dans ce terrible drame.

Ce que je viens d'en dire déjà ne concorde pas complétement avec la narration de M. Cécile.

Rapport de M. Cécile.

« ..... Au moment où je faisais mes dispositions pour mettre à la voile et me rendre à Taïti, le baleinier américain *la Rebecca-Sims* entra dans la baie

des îles. Le capitaine Ray, qui le commandait, m'annonça la triste et déplorable nouvelle du massacre de l'équipage du *Jean-Bart*, et de la destruction de ce navire par les naturels de l'île Chatam. Voici en quels termes le capitaine rendait compte de cet événement sur son journal de bord, à la date du 11 juin 1836 :

« A quatre heures de l'après-midi, étant à l'embou-
» chure de la baie, grande île Chatam, nous allâmes
» mouiller par quatre brasses d'eau avec le navire
» *la Rose*, qui nous accompagnait. Là, nous apprîmes
» qu'un mois auparavant un navire français avait été
» pris, pillé, détruit et brûlé par les indigènes.

» Nous allâmes aux informations, et nous sûmes
» que les naturels se rendirent à bord du navire de
» la même manière qu'ils vinrent à bord de mon bâ-
» timent, sans aucune intention de faire mal, mais
» que les Français, trouvant qu'ils étaient trop
» nombreux à bord, tentèrent de les renvoyer à
» terre. Les insulaires, ne comprenant pas ce qu'on

» voulait leur dire et désirant faire un peu de com-
» merce, hésitèrent à s'en aller.

» Les Français, croyant leurs intentions hostiles, » employèrent des moyens violents pour se débar- » rasser d'eux, et les attaquèrent à coups de lance » et de louchet. Nous apprîmes qu'il y eut deux » Français tués, que vingt-sept natifs perdirent aussi » la vie, et qu'un nombre encore plus grand fut » blessé.

» Maintenant, comme j'ai visité deux fois cette » île, et que, chaque fois, je n'y ai éprouvé que de » bons traitements, je ne puis m'empêcher de croire » que les Français ont été très à blâmer. Nous res- » tâmes au mouillage depuis le 11 jusqu'au 23 juin. » Nous y fîmes du bois et de l'eau, et, en traversant » la baie pour en sortir, nous vîmes les restes du » navire qui avait été brûlé. »

Tel est le récit bref et succinct du capitaine Ray. C'est celui qu'il tient de la bouche des sauvages, intéressés, on le comprend bien, à se disculper. En outre, il y a rivalité entre les baleiniers américains

et les nôtres, et, comme on peut le voir, le ton de ce récit est peu bienveillant pour les Français, qui n'ont pas voulu laisser les insulaires se livrer à leur *commerce*. Au reste, nous avons depuis, en mer, rencontré le capitaine Ray. Il conduisait son navire, *la Rebecca-Sims*, avec le chronomètre du *Jean-Bart*.

Je reprends le récit du vice-amiral Cécile :

« Je fis tout de suite mes dispositions pour me rendre à Chatam et venger sur les insulaires le massacre de nos compatriotes. Y aller seul présentait peu de chances de succès. Je profitai de la bonne volonté du capitaine Welch, commandant le baleinier français *l'Adèle*, de celle du capitaine de *la Rebecca*, qui m'offrit de m'accompagner, et nous mîmes à la voile le 6 octobre pour cette destination.

» Nous nous présentâmes dans la grande baie de Chatam le 17 octobre. Je fis passer à bord des deux navires qui m'accompagnaient vingt-deux hommes commandés par un officier. Ils eurent ordre de se tenir cachés et de faire prisonniers tous les insulaires

que les capitaines parviendraient à attirer à leur bord.

» Le but que je me proposais en agissant ainsi était d'avoir des otages pour me faire rendre les Français en cas qu'il y en eût encore dans l'île, et de saisir les chefs pour en faire justice. Les navires se rendirent au mouillage et je manœuvrai pour sortir de la baie, afin d'éviter les soupçons que pourrait faire naître aux Zélandais la vue de la corvette, quoique j'eusse pris soin de la déguiser.

» Les naturels, très-défiants, résistèrent aux invitations des capitaines. Je revins le lendemain.

» Néanmoins le principal chef, nommé Eitouna, cédant aux sollicitations du capitaine Ray, et malgré les remontrances de ses gens, particulièrement des anciens qui voulaient s'y opposer, alla à bord de *la Rebecca*, avec sa femme, deux hommes et plusieurs jeunes filles. L'Anglais Coffee s'y rendit aussi avec sa femme. Il était alors huit heures du matin. Dès que la corvette parut, on les arrêta. Dans le tumulte, la femme d'Eitouna parvint à s'échapper et à se je-

ter à la mer. Un matelot, la voyant gagner la terre à la nage, et la prenant pour un homme, la tua d'un coup de fusil.

» Ce coup de fusil donna l'éveil aux insulaires, qui, inquiets de voir leur chef rester si longtemps à bord, s'étaient répandus et cachés dans les buissons sur une hauteur qui domine le mouillage. De ce point, ils tirèrent sur les deux navires qui étaient à portée de fusil. Quelques balles percèrent les pirogues, mais personne ne fut atteint.

» Il résulta de l'interrogatoire subi par Eitouna que *le Jean-Bart*, arrivé à Chatam dans les premiers jours du mois, n'était pas encore au mouillage, que déjà il avait été accosté par plusieurs pirogues des deux tribus établies dans cette île. Il était à peu près deux heures quand ce navire mouilla dans la petite baie de Waï-Tangui, sur les bords de laquelle est établie la tribu de Eitouna. Le capitaine, effrayé de voir son navire envahi par un si grand nombre de sauvages, demanda aux chefs de les renvoyer à terre. Eitouna donna ordre aux siens de partir. Plu-

sieurs obéirent, d'autres restèrent à faire des échanges avec les matelots. Les compagnons d'Eimaré, chef de l'autre tribu, restèrent aussi, de sorte qu'il s'en trouva de soixante et dix à soixante et quinze à bord. Le capitaine, ne se croyant pas en sûreté, appareilla aussitôt pour quitter la baie, et refusa de lire les certificats qu'Eitouna lui présenta pour lui inspirer de la confiance.

» Eitouna et plusieurs chefs étaient dans la chambre du *Jean-Bart*, quand tout à coup ils entendirent un grand tumulte sur le pont. A l'instant où ils se présentèrent à l'échelle du drome pour monter, un naturel blessé tomba du pont dans l'escalier. Ils rentrèrent dans la chambre pour s'y mettre à l'abri : mais bientôt la claire-voie s'ouvrit, et l'on chercha, dit Eitouna, à les tuer à coups de lance et de louchet dirigés dans tous les coins de la chambre ; beaucoup d'entre eux furent blessés, quelques-uns tués. Ils cherchèrent alors des armes pour se défendre, trouvèrent un fusil à deux coups et des pistolets dans la chambre du capitaine ; mais ces armes

étaient à percussion, et sans capsules : ils ne purent s'en servir. Ils découvrirent enfin, dans une soute, des mousquets et des cartouches dont ils s'emparèrent pour se défendre, et parvinrent à tuer deux hommes de l'équipage. Aussitôt la claire-voie de l'escalier fut barricadée par les hommes du dehors, et bientôt ils n'entendirent plus rien.

» Eitouna suppose que l'équipage, effrayé de les voir maîtres des armes à feu, avait barricadé les ouvertures, afin d'avoir le temps d'amener les pirogues et de se sauver : car, dès qu'il arriva, lui et les siens, sur le pont, ils n'y trouvèrent plus personne. Il assure que vingt-huit Zélandais et une femme furent tués, et vingt personnes blessées. Ce chef croit que le combat a été provoqué par les hommes d'Eimaré, qui auraient voulu s'emparer de quelques objets et qu'on aurait repoussés. Il dit aussi que, sans les armes à feu qu'ils ont trouvées, ils eussent été tous tués par les Français. Le combat aurait duré depuis deux heures après le coucher du soleil jusqu'à deux heures du matin. »

Tel est l'interrogatoire d'Eitouna rapporté par M. Cécile. C'est un document très-obscur. Eitouna cherche à se disculper en accusant son collègue Eimaré. Mais admettons qu'il soit vrai qu'en remontant sur le pont, à deux heures du matin, il n'y ait plus trouvé personne; qu'étaient devenus ou que devinrent alors les Français qui étaient dans la chambre du *Jean-Bart* avec lui et ses hommes? Certes, les naturels n'étaient ni descendus ni restés seuls dans la cabine du navire. Il est à remarquer qu'Eitouna ne parle pas des préparatifs faits par les naturels deux jours avant le combat, et de l'attaque du navire, qu'ils exécutèrent en troupe. Comme je le dirai plus loin, j'ai souvent entendu raconter cet horrible événement pendant mon séjour à la Nouvelle-Zélande, et j'ai recueilli la tradition, qui nous apprend que les choses se sont passées telles que je l'ai dit au commencement de ce chapitre. Eitouna, dans son interrogatoire, avait intérêt à nier toute préméditation.

Je reprends le récit du commandant Cécile.

Le commandant Cécile, ayant fait donner des

armes aux hommes du navire *l'Adèle*, fit une descente avec une compagnie de débarquement et détruisit plusieurs villages.

Les naturels s'étaient réfugiés dans l'intérieur des terres ; on incendia leurs cabanes, on brûla leurs pirogues et on ramena à bord un canot du *Jean-Bart*, ainsi que quelques objets ayant appartenu à ce même bâtiment.

Eitouna était dans une grande perplexité, demandant toujours quand on le mettrait à mort. Le commandant lui fit annoncer qu'on allait le conduire en France, et que le roi des Français déciderait de son sort.

L'île Pal ne put être visitée à cause du mauvais temps et du brouillard. Peut-être quelques survivants du malheureux équipage y étaient-ils cependant réfugiés.

Peu de jours après, *l'Héroïne* alla à Van-Garoa pour tomber à l'improviste sur la tribu d'Eimaré ; mais les naturels la virent venir et s'enfuirent dans l'intérieur.

On détruisit leurs cabanes et on enleva leurs provisions.

Eitouna, prisonnier, était un objet d'étude pour tous. Une exquise sensibilité tempérait la sauvage énergie de ce chef. Quand le commandant Cécile lui eut fait savoir qu'il ne serait pas mis à mort et mangé, mais qu'on le conduirait en France, où le roi lui ferait sans doute grâce de la vie, sa première pensée fut pour sa femme, et il supplia qu'on la laissât venir à bord de la corvette et qu'on l'emmenât en France avec lui. Le malheureux ignorait qu'au moment même où il fut fait prisonnier à bord de *la Rebecca-Sims*, sa femme, qui s'était jetée à la mer, avait été tuée d'un coup de feu. Comme il paraissait adorer cette pauvre créature, on lui laissa ignorer sa mort, et on lui dit que les règlements de la marine française s'opposaient à ce qu'une femme prît passage sur un bâtiment de guerre.

On défendit aussi aux femmes de sa tribu qui furent admises à le voir, de l'instruire de la perte qu'il avait faite.

Eimoka, sa nièce, belle jeune fille de quinze ans, déclara que cette défense était inutile, et que ni elle ni aucune de ses amies ne ferait part à Eitouna de ce malheur.

— Car, ajouta-t-elle, s'il venait à connaître le sort de sa femme, il se tuerait de désespoir.

C'est ce qui arriva plus tard. Eimoka avait prédit la vérité.

Les adieux d'Eitouna furent déchirants.

Tandis que la corvette appareillait pour quitter les Chatam, il réunit autour de lui plusieurs femmes de sa tribu, et, quoiqu'on ne pût comprendre ce qu'il leur disait, on vit bien que ses paroles devaient être touchantes, puisqu'en l'écoutant ces femmes pleuraient et poussaient des cris de désespoir. Puis, au moment de se séparer d'elles, il se fit couper par un des matelots une mèche de ses cheveux, la divisa en trois portions, qu'il bénit avec des prières et une pantomime expliquant clairement l'acte religieux qu'il accomplissait.

La première part de la mèche de cheveux était

destinée à sa femme, la seconde à son frère, la troisième à Eimoka.

Eitouna ne devait point voir la France. Deux jours après l'arrivée de la corvette à Talcahuna (Chili), on le trouva un matin étranglé dans les porte-haubans. Il était assis, et une courroie à boucle, dont le bout s'attachait à un piton du bord, lui serrait le cou.

Il lui avait fallu une force de volonté extraordinaire pour se suicider ainsi. Depuis plusieurs jours, on avait remarqué sa grande tristesse, son air sombre et les larmes qui coulaient au bas de son visage quand il couvrait ses yeux avec sa main.

Le commandant Cécile, étonné, procéda à une enquête et sut que, malgré sa recommandation, on avait appris à Eitouna la mort de sa femme. C'est depuis ce moment qu'il s'était décidé à mourir.

Eitouna avait toujours cru qu'il serait pendu aussitôt son arrivée en France, puis rôti à la broche, et servi sur la table du roi Louis-Philippe.

Quelques mauvais plaisants de l'équipage, auxquels il faisait part de ses craintes et montrait ses

esquisses, le confirmaient dans cette croyance au lieu de la combattre.

Il commençait à savoir lire, écrire et dessiner, et ses croquis, faits avec assez d'intelligence, représentaient le plus souvent un homme pendu à une branche d'arbre.

Il était si fier, comme chef de tribu, que, lorsqu'on lui donna des vêtements de matelot, il exigea positivement que l'on prît en échange plusieurs belles nattes de phormium qu'il avait emportées avec lui. Pendant les premiers jours de la traversée, il se tint constamment sur le gaillard d'arrière pour ne pas être confondu avec ces matelots dont il portait le costume.

Il était né au cap est de la Nouvelle-Zélande; sa taille était au-dessus de la moyenne, sa complexion forte et nerveuse; sa figure, entièrement tatouée, avait trois expressions bien distinctes qui, parfois, se fondaient en une seule, et qui donnaient alors à sa physionomie une expression étrange : le courage, l'intelligence, la ruse. Selon lui, son suicide devait

honorer sa mémoire; car, pour un chef zélandais, c'est une honte de mourir de la main de ses vainqueurs ou de vivre leur esclave.

Voilà tout ce qu'on sait sur la catastrophe du *Jean-Bart*. Peut-être que, arrivé en Europe, Eitouna eût fait de nouvelles révélations sur les causes du massacre. Celles que j'ai indiquées sont, à mon avis, non-seulement les plus répandues, mais encore les plus probables, et, comme tous les marins qui ont voyagé en Océanie, je suis porté à croire que la conduite de nos matelots a provoqué les terribles représailles de ces naturels, pour qui la vengeance est un devoir religieux. Un de mes confrères et bons amis, le docteur Assollant, embarqué sur *le Jean-Bart*, fut alors tué et mangé.

XVII

LE ROI THY-GA-RIT

Notre visite forcée aux îles Chatam ne fut pas sans profit ; nous y tuâmes deux baleines, et, sans les ordres précis de l'armateur, qui avait décidé que nous exploiterions la saison des baies sur la péninsule de Bank, notre capitaine eût établi le quartier d'hiver dans l'anse du *Jean-Bart*.

Quand un capitaine a reçu des instructions, ce n'est qu'à la condition de réussir qu'il peut s'en écarter. Or, quoi de plus incertain que le succès d'un voyage comme le nôtre, et quelle responsabilité pèse sur le capitaine qui change, ou même qui modifie son itinéraire?

Nous quittâmes donc les Chatam avec regret, de même qu'avec regret nous avions quitté les îles Auckland. J'employai la matinée du jour de notre départ à parcourir les rives d'un lac d'eau salée, qui s'étend à deux kilomètres à peu près de la côte, mais sans chasser, voulant ménager mes munitions de chasse, et je ne me donnais pas la peine de fusiller les pies de mer, au corsage noir et au bec rouge, les courlis à bec jaune et à robe mouchetée de noir et de blanc, et les canards à crête rubiconde que je devais retrouver au port Olive.

Je me reposai un instant sur les restes carbonisés du *Jean-Bart*, dont une extrémité n'était pas encore ensablée, et, jetant un regard de tristesse sur les cases effondrées et désertes du village de Vanga-Roa et de Waï-Tangui, je revins à bord au moment de l'appareillage.

Le 8 mai, nous revoyons Tavaï-Pounamou à la hauteur du Lookers-Soons. Il est midi, et nous serons encore obligés de passer la nuit dehors, car la brise du sud est faible, et nous ne ferons pas grand

chemin de midi à ce soir. D'ailleurs, il serait imprudent d'aller prendre le mouillage pendant l'obscurité.

A demain donc, si l'ouragan, comme l'autre nuit, ne descend pas des montagnes.

Cook a donné le nom de Lookers-Soons *(Spectateurs)* à deux pics élevés qui dominent la côte en cet endroit, et qu'une profonde vallée sépare l'un de l'autre; ce grand navigateur prit l'ouverture de cette vallée pour une baie. Une pirogue montée par des naturels parut en sortir. Ils vinrent silencieusement contempler le navire, puis s'éloignèrent en poussant un grand cri.

Les anciennes cartes indiquent donc à tort une baie de Lookers-Soons sur ce parallèle, et plus d'un navire affalé vers la côte a cru trouver un bon port là où une petite calangue peut à peine recevoir quelques embarcations.

Le 9 au matin, nous obliquâmes un peu vers le sud; nous marchions lentement en exploitant la mer; car nous n'avions encore que dix-huit baleines dans

la cale et dans l'entre-pont, et il en fallait trente et une ou trente-deux pour compléter le chargement.

Ainsi, nous rangeons de près l'îlot de la Table, gros rocher plat, planté comme une borne à l'entrée nord de la baie de Pegasus. De cet endroit, la langue de sable qui relie les terres de la péninsule, apparaît presque au niveau de la mer. A mesure que nous avançons, nous découvrons des pirogues baleinières croisant au dehors des caps nombreux dont la côte est hérissée depuis Akaroa jusqu'au port Cooper, et, vers quatre heures, nous laissons tomber l'ancre dans la crique de Oëtn, où nous ont devancés le baleinier *le Neptune*, de Nantes, et les navires *le Grétry*, *l'Angelina*, *le Courrier* et *le Cousin*, du Havre.

La Nouvelle-Zélande n'est point la terre fleurie, la terre aux rives joyeuses que des récits mensongers m'avaient dépeinte comme un Éden; non : tout y est triste, âpre et sévère, et le rideau des montagnes dérobe à nos regards les splendeurs et les beautés de ses vallées.

Partout des murailles de rochers et des remblais naturels de terre que tapisse une seule plante, la criste-marine, Quand, pour pénétrer dans l'anse de l'Héroïne (Oététa), on gouverne à quelques encâblures du morne d'Olimrora, on est effrayé de voir surplomber au-dessus de la mâture, et à plus de deux milie pieds de hauteur, une falaise coupée à pic et bariolée par les couleurs de zones horizontales de différents terrains mis à nu par quelque cataclysme.

Je prends note des principaux aspects et des caractères les plus saillants de ce vaste atlas de révolutions géologiques : par malheur, la science me manque pour utiliser ces souvenirs.

Du pied de cette falaise, on découvre en entier le golfe de Togolabo, qui renferme plusieurs baies à bâbord, et dont le côté de tribord est séparé de la baie de Pégasus par une étroite langue de terre qui commence au cap Cachalot, entassement de rochers ainsi nommé depuis que le navire baleinier *le Cachalot*, du Havre, faillit s'y briser.

La perspective de ce golfe est un peu plus riante que celle d'Oététa. Elle se contourne, fuit au loin, et se perd dans des massifs de verdure.

Rien n'est triste et désolé comme le havre de notre mouillage. Il est invisible au large. On dirait une échancrure profonde et circulaire, un vaste entonnoir pratiqué dans les terres. Quand on est à l'ancre, il faut lever la tête pour voir le ciel. Il est déjà dix heures, que le soleil commence à peine à rayonner au-dessus de la falaise d'Olimaroa, et, dès trois heures de l'après-midi, il disparaît derrière le cap Cachalot.

Ici, l'œil cherche en vain un bouquet d'arbres; l'oreille, le chant si vanté des oiseaux; l'odorat, les pénétrants aromates des synanthérées qui foisonnent dans les baies voisines.

Rien ici, rien que des brassiques sauvages, des lichens, des cristes et des mousses ; rien que les cris aigus des pics de mer et des mouettes, et les aboiements des chiens vagabonds; rien enfin que les miasmes infects qui se dégagent des cétacés pourrissant sur le rivage.

Cette baie a deux plages de débarquement.

Sur l'une, fume le camp des naturels.

L'entrepôt des navires et le cimetière des marins occupent l'autre.

Le camp des naturels (et je le nomme ainsi parce que la tribu ne l'habite que quand les Européens y viennent hiverner) est plein d'animation et de bizarreries.

Des pirogues halées à sec sur le sable; des cases bâties pêle-mêle, couvertes et lambrissées d'herbes jaunes; des plateaux-garde-manger, élevés sur quatre piliers de bois et chargés de sacs de patates, de poissons desséchés et bottelés, et de gâteaux de fougère; des hommes enveloppés de nattes de chanvre ou de couvertures de laine blanche, tantôt marchant gravement, tantôt couchés en groupes, ou isolés sur les premiers plans de la colline; des femmes accroupies devant le foyer du ménage allumé en plein air, d'autres femmes lavant et battant entre deux pierres le phormium macéré dans le courant de l'aiguade; des enfants nus et frottés d'ocre rouge gambadant au

bord de la mer, au milieu d'un chaos d'ossements de baleine que le retrait de la marée a abandonnés sur le rivage, dépouillés de leurs chairs et blanchis par le temps; des chiens hurlant et vaguant de rochers en rochers, et, pour fond au tableau, la montagne stérile à laquelle le village est adossé et qui semble, inculte et roide, s'élever jusqu'au ciel; tels sont les principaux traits du croquis de ce douar océanien.

L'autre plage présente un aspect bien différent.

Elle est silencieuse; derrière les tentes élevées pour recevoir le gréement des mâtures légères, qui ne servent plus pendant l'hivernage, et les tonnes et les barriques qui ont besoin d'être réparées, se dressent plusieurs croix de bois au milieu des touffes d'arcreks et des colzas sauvages à fleurs dorées; chaque année, la baleine des baies tue un certain nombre de pauvres marins, et voilà leur champ de repos.

Pendant sept mois, le dôme de terre des tombes se hérisse d'herbes folles. Les bras des croix, fouettés par le vent et par la pluie, se déjettent et se brisent;

mais, quand reparaissent les navires, les amis vivants se ressouviennent des amis morts; les croix sont restaurées, repeintes en noir avec des larmes blanches, et couronnées de gnaphalies ; l'herbe des mausolées est émondée : on y sème quelques fleurs, et, tant que dure la saison de la pêche, l'alouette des sables peut becqueter la terre fraîche des plates-bandes, et la solitude de cette crique, que nous nommerons la crique du Souvenir, est égayée par les chansons et les coups de marteau des tonneliers de l'escadre.

Les voiles de *l'Asia* sont à peine carguées, que de grandes pirogues, chargées à couler bas d'hommes et de femmes, nous accostent. Je m'attendais à voir, dans une de ces embarcations quelque chef-d'œuvre de la sculpture océanienne, dont on a tant parlé; mais ce n'étaient que de vieilles nacelles de baleiniers que les insulaires avaient sans doute achetées au prix de plusieurs sacs de pommes de terre.

Le roi du district, le roi des *Mahouris* et des *Wahines* (hommes et femmes), sauta le premier sur le

pont et s'avança vers le capitaine pour lui souhaiter la bienvenue.

Je m'attendais naturellement à voir Sa Majesté Océanienne frotter, selon le rit national, son nez contre le nez du capitaine Jay, ancienne connaissance des hivernages précédents.

Je me trompais,

Une simple et brève parole, et une rude poignée de main à l'anglaise, ratifièrent l'échange de ce bonjour officiel.

Le royal personnage daigna ensuite saluer gracieusement les officiers du bord, au nombre desquels je me trouvais, et, comme je le contemplais avec un étonnement dans lequel son regard investigateur ne reconnaissait pas une assez large part de respect, il s'indigna, en pensant probablement que je révoquais en doute sa haute position sociale. Il m'interpella donc en se frappant la poitrine et en montrant de la main la terre, la mer et les gens de sa suite, et s'écria avec emphase, en mauvais anglais :

— Apprends que je suis ici la même chose que,

chez toi, *Touititi french* (ce qui voulait dire : Louis-Philippe roi des Français).

Je m'inclinai très humblement, à cette déclaration si péremptoire, et un traité d'amitié fut conclu entre nous.

Ce prince, bel homme de cinq pieds six pouces environ et âgé d'une cinquantaine d'années, n'est pas entièrement dépourvu d'une certaine majesté qui le distingue du commun de ses sujets ; mais un sourire, involontairement enfantin, et un clignotement continuel des yeux tempèrent l'expression de sa physionomie, et sa figure ne serait pas plus bronzée que celle d'un paysan provençal, si elle ne se rembrunissait sous les linéaments noirs et rouges d'un épais tatouage ciselé dans la peau.

Son vêtement a subi le sort des pirogues sculptées et des saluts nationaux : il s'est europanisé, il est approprié aux rigueurs de la saison. Mais ce digne roi en est plus fier que du plus magnifique costume national ! Si vous pouviez voir comme il se promène et compte ses pas sur l'arrière du bâtiment, comme

il les cadence, comme il les mesure, tout en prenant garde de ne point dépasser le grand mât, car l'avant du grand mât appartient aux matelots, aux gens de peu, aux esclaves.

Son costume est vraiment original. Il se compose d'un large pantalon bleu, d'un chapeau goudronné et galonné d'argent et d'un carrick jaune à rotonde de six étages de collets superposés les uns aux autres.

On dirait une contrefaçon chargée du costume d'Odry dans *les Saltimbanques*.

Malheureusement, avec ce torse princier, les pieds sont nus.

Il paraissait attendre quelque chose, et regardait de temps en temps avec impatience du côté de la terre. Une pirogue venait de s'en détacher et faisait force de rames vers le bâtiment.

Dès que le bateau fut à portée de la voix, il jeta une espèce d'appel, auquel une femme répondit.

Cette femme était la reine.

Il me fit l'honneur de me la présenter.

Cette vénérable matrone, coiffée à la Titus, abritait à grand'peine ses royales nudités sous une natte de phormium-tenax. Elle m'accorda un long sourire en hochant la tête, et croisa pudiquement sur ses seins les plis de ce cachemire indigène, qu'une aiguillette de dent de cachalot retenait agrafée sous le menton.

Les autres Mahouris et Wahines vinrent ensuite m'offrir leurs salutations; — salutations intéressées qu'il fallut payer d'un morceau de biscuit ou d'une pipe de tabac.

J'avoue que j'éprouvais, à la vue de ces mendiants sauvages, un triple sentiment de dégoût, de tristesse et de honte :

De dégoût, parce qu'ils étaient couverts de vermine et de malpropreté ;

De tristesse, car naguère leur tribu était noble et puissante;

De honte, car, après tout, ce sont encore des hommes.

Seulement, ces hommes s'enlaidissent de jour en

jour ; ils copient nos manières. Les femmes, au moins, conservent leur nudité ; mais les hommes surchargent de haillons sordides et incohérents leurs corps si souples, si vigoureux et si beaux sous les plis flottants de leur grande tunique d'herbe. J'ai vu l'un d'eux, quelque ministre de Sa Majesté, probablement, porter un pantalon auquel manquait une jambe. Un autre se contenter d'une chemise de laine déchirée à la hauteur du nombril. Celui-ci s'est chaussé d'une vieille paire de bottes et s'est coiffé d'un casque de marin en cuir bouilli, et le reste du corps, compris entre le casque et les bottes, est habillé d'un rayon de soleil. Celui-là, sauf un vieil habit noir, se montre dans la tenue céleste de l'Apollon du Belvéder.

Je n'en finirais pas si j'entreprenais de passer en revue toutes ces toilettes excentriques.

Mais les costumes nationaux, les ornements de guerre et de fête, ils ont disparu ! A peine ai-je entrevu quelques femmes et quelques vieillards portant le mantelet végétal, le collier de dents de requin, les

pendants d'oreille de jade vert, le scapulaire en pierre de touche noire, et les cheveux touffus, ébouriffés et hérissés en porc-épic, avec de longues plumes blanches d'oiseaux de mer.

XVIII

LES COLLÈGUES DU ROI THY-GA-RIT

Cinq minutes à peine se sont écoulées depuis que Thy-ga-rit — c'est le nom du roi d'Oététa — m'a signifié sa toute-puissance, qu'un autre Zélandais, aussi bien vêtu que lui, et arrivé sur une embarcation de pareil genre, m'annonce à son tour que lui, Ha-vy-ko, est ici la même chose que Touititi en France.

Puis un troisième personnage, Tha-Lé, vient à son tour revendiquer le même titre.

Puis le grand, le magnifique, le colossal The-suy de Iko-ko-kiva vient me faire une pareille déclaration. C'est le quatrième depuis une heure.

Puis vient un cinquième roi, puis enfin un sixième, tous tatoués, tous écussonnés, tous rois, enfin.

Quelle polymonarchie que cette péninsule de Banks, où je ne savais pas même qu'il y eût un royaume! D'où viennent les sceptres de tous ces rois inconnus? Est-ce du droit divin? est-ce du droit populaire? est-ce de la légitimité? est-ce de la majorité?

Je posai cette question politico-sociale au capitaine Jay, qui visitait ces tribus pour la quatrième fois.

Il la résolut ainsi :

Les chefs des différentes tribus de la péninsule de Banks, et de la côte voisine du nord et du sud, se réunissent à Oététa ou à Akaroa, chaque année, pendant l'hivernage des baleiniers. Ils s'y rendent, alléchés par le désir de trafiquer avec les équipages européens, et ils enlèvent ainsi à Thy-ga-rit, véritable et seul chef des parages de port Cooper, la fleur des bonnes aubaines et des rentes que produit le monopole du commerce des jeunes filles et des pommes de terre, ces deux grands moyens d'échange des Nouveaux-Zélandais.

Si Thy-ga-rit avait assez de poudre et de fusils, de sabres et de soldats pour faire respecter ses volontés, il engagerait ses illustres cousins à rester dans leurs royaumes ; mais il est faible, trop faible. Aussi fait-il contre fortune bon cœur, et invite-t-il cordialement, en apparence du moins, ses collègues à venir passer l'hiver dans ses domaines, où il les reçoit avec de grandes, sinon avec de sincères démonstrations d'amitié.

Voilà pourquoi un congrès annuel de souverains tatoués tient ses séances au port Cooper.

Quant à moi, me voilà donc installé pour cinq à six mois sur cette terre, la plus grande, la plus belle et la plus fertile des terres antipodiques.

J'aurai le temps de pêcher, de chasser, d'herboriser, d'étudier enfin sur toutes ses faces cette nature pleine de mystères que les illustres ou les plus hardis voyageurs n'ont encore entrevue qu'à vol d'oiseau.

On appelle Nouvelle-Zélande les terres australes comprises entre les 34° et 48° de latitude sud, et les

164° et 176° de longitude est du méridien de Paris. On peut aussi les nommer terres antipodiques, car elles touchent presque à ce point du globe où viendrait aboutir un puits ouvert dans la cour de notre Observatoire et passant en ligne droite par le centre de la terre. Leur superficie équivaut à une zone de quatre cents lieues de long, sur une largeur très-variable, dont la moyenne ne serait que de vingt-cinq à trente lieues. Le détroit de Cook, vaste entonnoir dont la grande ouverture est tournée à l'ouest, sépare les deux îles.

On ne sait à quel propos elles ont reçu de Cook le nom de Nouvelle-Zélande.

En jetant un coup d'œil sur mon journal, je vois que, depuis que nous naviguons dans ces parages, après le départ de Van-Diémen et jusqu'à notre entrée à Oététa, c'est-à-dire depuis le 3 mars jusqu'au 7 mai, soit soixante-cinq jours, nous avons eu vingt-neuf jours de tempête, de coups de vent qui pourraient compter pour de véritables tempêtes, à bord d'un autre navire qu'un pauvre navire baleinier.

Ajoutez à ces vingt-neuf jours de tempête, des brumes presque quotidiennes, un froid noir et triste et des houles formidables, même pendant les plus beaux jours, et vous n'aurez encore qu'une faible idée des misères de la navigation sous ces latitudes antipodiques. La vapeur, un jour, nous affranchira de ces misères.

XIX

TAILLEVENT SUR PIED

Dès le lendemain de notre arrivée, on dégréa *l'Asia* de sa mâture légère; les tonneliers installèrent leur atelier sur la crique du cimetière, où furent emmagasinés, sous une tente, tous les objets inutiles à bord. Après quoi, nous nous préparâmes à compléter activement notre cargaison d'huile.

Il nous manquait alors dix ou douze baleines, et, si nous pouvions les tuer avant le commencement du mois d'août, nous ferions aussitôt voile pour la France.

Cet espoir de revoir bientôt la patrie, de la revoir pour le mois de janvier, pour le jour des étrennes,

ce charmant souvenir d'enfance, centupla le courage et l'énergie de nos hommes, et ils se préparèrent gaiement à supporter les fatigues de la pêche des baies, fatigues bien autrement grandes que celles de la pêche au large. Au large, on attend patiemment ou impatiemment que la baleine paraisse; on chasse, on tue ou on ne tue pas; si l'on ne tue pas, on revient à bord et on attend encore; si l'on tue, le navire s'approche lui-même du cétacé, et les opérations continuent. Dans les baies, c'est autre chose. Le navire demeure au mouillage; mais, bien avant le lever du soleil, les hommes montent sur le pont, avalent à la hâte une tasse de café chaud et partent six par six dans les pirogues.

Ils vont, hors de la baie, battre la mer le long des côtes et guetter des souffles de baleine; ils ont emporté avec eux du lard, du biscuit et de l'eau et ils mangent quand vient la faim ou quand ils ont le temps. Ils passent ainsi des journées entières, tantôt animés par la vue du gibier qu'ils poursuivent, tantôt faisant inutilement la chasse, et, le soir, ils rentrent

à bord, harassés, éreintés, désespérés, mais prêts à recommencer le lendemain.

Si la chance est pour eux, le travail est plus grand encore, car il faut remorquer la baleine morte jusque dans le fond de la baie, d'où le navire ne peut sortir, puisqu'il y est mouillé et affourché. Ainsi, j'ai vu quelquefois des baleines tuées dès le matin au point du jour, et à plusieurs milles au large, n'arriver qu'à la nuit close le long du flanc de *l'Asia*.

Moi, j'étais l'homme heureux du bord.

J'assistais au départ des pêcheurs, afin de recevoir les plaintes et les réclamations des malades ou des paresseux; puis je redescendais dans ma cabine, et je dormais jusqu'au grand jour. Alors, quand le temps me souriait, quand je me sentais dispos, le canot de service, manœuvré par les novices, me déposait à terre.

C'était alors une longue promenade de tout un jour, soit que je m'arrêtasse dans le village, soit que je franchisse la montagne pour aller chasser dans la forêt qui s'étend sur le versant du sud.

Mais, avant d'aller plus loin dans mes excursions, que le lecteur me permette de le ramener à un pauvre blessé que nous avons laissé sur son lit de douleur, au brave Taillevent.

Soixante jours à peu près s'étaient écoulés depuis l'amputation du pied; je pensais qu'il était assez fort pour descendre à terre; je comptais énormément sur la vue des objets nouveaux, sur le mouvement qu'il allait progressivement pouvoir se donner, pour guérir la blessure morale, bien autrement dangereuse chez lui que la blessure physique.

Depuis quelques jours, je le préparais à cette grande affaire du premier transbordement d'un amputé; le charpentier du bord lui avait fabriqué la jambe supplémentaire. Taillevent avait voulu que la tige en fût faite avec le manche en chêne de la hache qui lui avait coupé le pied; je me chargeai moi-même de matelasser la genouillère avec toute la ouate que je pus arracher à la doublure de mes habits, et une peau de loup marin à double poil. Ce fut à la fois un jour de joie et de tristesse que celui où je lui permis

de descendre à terre, pour y respirer la bonne odeur des herbes, des synanthérées qui tapissaient les bords de notre aiguade.

J'aimais Taillevent. On comprend donc toutes les précautions dont j'entourais sa première sortie, tous les soins que je pris pour adoucir ses premières douleurs et modérer les premières fatigues de ses mouvements; mais, enfin, je ne pouvais pas toujours être près de lui. Il le comprit parfaitement, et, de lui-même, il m'invita à continuer ma vie de naturaliste, de botaniste et de chasseur.

Mais bientôt je m'aperçus qu'une sombre mélancolie s'était emparée du pauvre blessé : il pensait à l'avenir, il regrettait le passé, il se voyait face à face avec la misère et la vieillesse; il pensait surtout à cet or gagné jadis pendant des années de pêche toujours heureuse, à cet or qui lui eût été si utile, pauvre mutilé, à son retour au Havre, et qu'il avait follement dépensé en quelques heures d'orgie.

Le capitaine Jay, de son côté, lui faisait espérer, cependant, que l'armateur lui donnerait une place de

garde-magasin; mais cette espérance ne le consola point, et, sans un hasard providentiel qui vint changer pour lui la face des choses, il se serait laissé, j'en ai bien peur, couler à l'eau, par quelque nuit sombre, pour en finir avec la vie.

Mais voici ce qui arriva :

Il lui prit fantaisie, un jour, d'exposer à l'air et au soleil les hardes renfermées dans son coffre; les dames du village étaient justement venues ce jour-là rendre visite à leurs galants du bord, et maître Taillevent mit un certain orgueil à étaler complaisamment au grand jour, ses *rechanges* de terre, sa veste bleue de fin drap, son pantalon bleu, son gilet bleu, sa chemise bleue, son parapluie rouge et ses bretelles brodées, et bien d'autres choses encore.

C'est que maître Taillevent, pour me servir de la langue des matelots, n'était point un des *pannés*, un de ces *raffalés* qui partent à la mer avec un coffre si peu garni, qu'*un rat qui tomberait dedans* se casserait les quatre pattes.

Je passais alors auprès de lui, et je lui fis mes

compliments sur ses jeux de voiles, sur ses habits de rechange.

— Hélas! major, répondit-il, à quoi bon désormais enverguer ma veste neuve, puisque je ne puis plus ni bouliner, ni courir grand largue? Tenez, en voilà encore une, de mes folies, et une bonne; c'est ma dernière.

Et, en disant cela, il ouvrait une boîte de carton qui contenait, soigneusement enveloppés dans un papier de soie, reposant sur des coussins de coton cardés, une assez grande quantité de médaillons, de boucles d'oreilles, de bagues, de chaînes de montre, tout un assortiment enfin de fausse bijouterie.

Je regrettai, alors, de ne pas avoir su plus tôt qu'il possédait ce trésor de coton cardé, je n'eusse pas allégé mes habits de leur ouate.

— Oui, c'est une de mes folies, répétait-il, et la dernière. Tenez, major, croiriez-vous que tout ce fatras de chrysocale me coûte vingt francs, un beau louis d'or! Figurez-vous, major, que, sauf votre respect (au reste, vous devez le savoir comme moi), le

pont de la citadelle du Havre est encombré de faillis chiens qui, lorsque nous appareillons, nous embêtent avec leur commerce de bijoux, couteaux, rasoirs, miroirs et flageolets, grâce auxquels, à les entendre, on peut, moyennant une pacotille de vingt francs et de la chance, revenir millionnaire. Nous allions partir et je revenais vers *l'Asia*, poussé de bon vent, quand une jeune fille me prit à l'abordage en me criant :

» — Capitaine, capitaine, achetez mes bijoux! achetez mes bijoux, capitaine!

» C'était bien à propos, car je venais de me faire cette réflexion :

» — Taillevent, mon ami, tu possèdes encore vingt francs, et tu n'as plus soif. Tu as encore un louis d'or, et les amis ne sont plus là, et *l'Asia* se déhale à l'avant-port. Que vas-tu faire, Taillevent? Tu ne peux pas décemment partir avec vingt francs dans ta poche... On peut tomber à l'eau et l'or se perd tandis qu'on prend une demi-tasse dans l'Océan et qu'on boit son bain de pieds. Non, pardieu!

il n'en sera pas ainsi, et, comme dit la chanson :

Il faut qu'un baleinier
Parte ayant mangé son dernier
Denier.

Que faire donc? Reboire? Mais tu en as déjà par dessus les écoutilles.

» Et je me grattai l'oreille.

» Il me sembla qu'il me venait une inspiration du ciel. Je me trompais joliment !

» — Taillevent, me dis-je, avant que de monter à bord, il faut que tu arrimes une bonne action dans ta conscience.

» Et la jeune fille me poursuivait toujours avec ses bijoux ; seulement, comme, jusque-là, je ne lui avais pas répondu, de capitaine, j'étais devenu commandant, et, de commandant, amiral.

» — Est-ce une pacotille que tu m'offres en consignation, la belle fille? lui demandai-je agréablement.

» — Oh! au lieu de la prendre en consignation,

achetez-la moi, mon amiral ! — cela vous portera bonheur, et ma pauvre grand'mère, qui est malade, aura de quoi payer les médecins et les drogues.

» J'aurais envoyé au diable les drogues, les médecins et la grand'mère, si sa fille n'avait pas été si jolie ; et, en même temps, elle avait une voix si charmante, si douce, si caressante, qu'il me semblait que chaque mot qu'elle me disait me chatouillait le cœur. Je tournais et retournais mon louis d'or dans ma poche ; je l'en sortis avec un :

» — Ah bah ! après moi le déluge !

» Et je le donnai à la belle marchande, et je sautai sur *l'Asia* en emportant sa boîte.

» Et voilà, major, voilà la boîte ! c'est-à-dire ma dernière folie ! Oh ! mon pauvre argent ! comme je t'eusse gardé, si j'avais pu deviner que je reviendrais au Havre avec des avaries majeures dans mes œuvres basses !

Tandis que Taillevent s'apitoyait ainsi sur sa prodigalité passée, tout en faisant sautiller au soleil les facettes des verres coloriés de sa bijouterie, une de

ces dames, la grande coquette d'Oététa, la femme légitime et peu sévère du tayo (1) de *l'Asia*, jetait de longs regards de convoitise sur la pacotille du matelot et tendait la main pour recevoir soit une paire de boucles d'oreilles, soit une bague, soit une chaîne de montre.

— Elle n'est pas dégoûtée, madame Kar-Kar la blonde; on t'en donnera, de la bijouterie du Havre, prends garde!

Mais la Kar-Kar n'était pas femme à reculer devant un refus; la passion de l'échange est très-développée chez les Océaniens et surtout chez les Océaniennes; elle proposa au harponneur de troquer ses boucles d'oreilles à elle contre une paire de celles contenues dans la boîte.

Je fis signe à Taillevent d'accepter sans marchander, et de donner ce qu'il avait de mieux à madame Kar-Kar.

(1) Chaque navire en relâche a son tayo; c'est l'ami, le commissaire, le fournisseur accrédité du bord. Le nôtre se nommait Kar-Kar.

Taillevent, plein de confiance en moi, lui présenta des poires en fausses perles qui valaient bien cinq sous la pièce.

Madame Kar-Kar, en échange, détacha ses boucles d'oreilles et les lui donna.

C'était tout bonnement de grosses pièces d'or espagnoles, connues sous le nom d'onces.

En effet, les insulaires n'emploient pas autrement la monnaie des peuples civilisés, dont ils ne connaissent la valeur que comme ornement. A peine possèdent-ils une pièce d'or ou d'argent qu'ils la perforent, l'enfilent avec un lacet de phormium et en font des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets.

Chaque tribu possède ainsi une énorme capital, produit du commerce, mais surtout des meurtres et du pillage.

Taillevent ne pouvait croire à sa bonne fortune. Je fus obligé de lui répéter vingt fois que ces deux pièces étaient de l'or le plus pur, et qu'elles valaient, à elles deux, cent soixante-huit francs, c'est-à-dire

qu'il avait déjà plus que huit fois doublé son capital.

Madame Kar-Kar, de son côté, alla se pavaner avec ses poires de fausses perles parmi ses compagnes.

L'exemple fut contagieux : les femmes d'Oététa et des autres tribus de la péninsule accoururent à qui mieux mieux pour proposer à Taillevent des échanges semblables, et le cuivre de la pacotille devint or, ce qui ne contribua pas peu à guérir Taillevent de sa mélancolie.

J'ai ouï dire que, depuis notre retour, se promenant sur les quais du Havre, Taillevent retrouva sa jolie marchande avec un petit éventaire devant elle; alors il se rappela qu'elle avait été son bon ange, et considéra les cinq ou six mille francs, produits par l'échange des bijoux faux contre les pièces d'or, des Nouveaux-Zélandais, comme étant la dot naturelle de la jeune fille.

Il l'épousa, et madame Taillevent est aujourd'hui reine du comptoir d'un petit café que fréquentent les marins, et surtout les marins baleiniers du port.

XX

LE PORT OLIVE

Un matin, mon ami le roi Thy-ga-rit, qui, lorsqu'il venait nous rendre visite, ne manquait jamais d'arriver quelques instants avant nos repas, afin d'honorer notre table de sa présence, apparut le long du bord avec sa grande pirogue. Quinze femmes parfaitement nues lui servaient de canotiers, et l'embarcation était chargée de paniers de joncs vides. Le capitaine invita Thy-ga-rit à déjeuner avec lui. Il accepta, et, tout en déjeunant, il nous annonça qu'il se rendait à sa maison de campagne, à son palais d'été, situé dans le port Olive, afin d'y faire une moisson de patates.

— Parbleu ! pensai-je en moi-même, voilà une belle occasion qui se présente de visiter le pays, et de faire connaissance avec ces gros ramiers de la Nouvelle-Zélande, que nos marins gourmets osent préférer à nos faisans d'Europe.

Juste en ce moment, comme s'il devinait ma pensée :

— Eh ! docteur, me dit le capitaine, si vous n'avez pas peur d'être *patou-patoué* (rôti et mangé), partez avec Thy-ga-rit.

Je ne répondis rien ; mais, enchanté de la permission qui m'était donnée, sans que je la demandasse, je courus à ma chambre et reparus, un instant après, devant notre état-major, avec mon escopette sous le bras, ma carnassière sur le dos, et mon couteau de chasse passé à la ceinture.

Thy-ga-rit comprit mon intention, m'invita à prendre place dans sa pirogue, et nous partîmes, aux grands élans de ses rameuses, tandis que, d'un ton goguenard, le capitaine, de dessus le tillac, criait à mon nouveau patron de chaloupe :

— Bon appétit ! le docteur a la chair tendre !

Thy-ga-rit, qui entendait admirablement la plaisanterie, tendit la main, me pinça la cuisse, et ajouta en jargon anglais :

— *You all seem beef !* (Vous êtes la même chose que du bœuf !)

Les rameuses entonnèrent bientôt un hymne d'amour ou de guerre, je ne sais, dont le chant était incompréhensible pour moi, mais, en somme, mélodieusement sauvage et triste, et dont chaque mesure était marquée par le bruit cadencé de la chute des avirons dans l'eau.

Mais, tout à coup, ô profanation ! qui entrevis-je parmi ces femmes ? Ma reine de l'autre jour, la reine d'Oététa, qui, ne croisant plus sur sa poitrine les plis de son cachemire indigène, l'avait jeté bas et maniait un aviron comme la dernière des koukies (esclaves).

La pauvre femme baissait tristement la tête ; les autres la relevaient orgueilleusement. Leurs bras souples et vigoureux manœuvraient avec énergie ;

leurs regards obliques ne quittaient pas la pelle des avirons, et la pirogue volait comme une flèche, tandis que, moi, fumant gravement ma pipe, et jouant au pacha au milieu de ce harem, j'admirais ces filles de la nature, dont la peau reluisait au soleil comme un beau cuivre jaune.

Une étoile en tatouage ornait leur front. Une bande de laine rouge encerclait leurs cheveux noirs, et de bizarres linéaments bleus marquetaient leur poitrine et leurs épaules.

Thy-ga-rit prenait plaisir à me faire les honneurs de son canot royal.

Ne sachant trop que lui dire, je lui demandai, par signes, pourquoi il ne se servait pas d'une de ces longues pirogues à proue et à bordages sculptés, qu'ils fabriquent eux-mêmes, avec le tronc d'un koridy pour carène.

Il me répondit avec une énergique grimace de dédain, qu'il était trop civilisé pour employer encore un moyen de transport aussi primitif que la pirogue indigène.

Nous arrivâmes en peu d'instants sous l'immense falaise d'Olimaroa. Nous étions escortés par une troupe de mouettes blanches et de cormorans à aigrettes. C'est là que j'aperçus pour la première fois, sautillant sur les roches, la vraie pie de mer australe, si belle à voir avec sa robe de moire noire et son bec de corail. Le port Olive s'ouvrit alors devant nous. C'était bien quelque chose de plus vaste et de plus profond que la baie d'Oététa, mais ce n'était pas encore grand'chose. Un bouquet de bois que dominaient des pics isolés ornait le fond de l'amphithéâtre, et les atterrissages de droite et de gauche étaient partout abruptes, presque taillés à pic et sans verdure.

Le roi me montra, en passant, un îlot sur le bord duquel des milliers de grosses huîtres attendaient, en bayant au soleil, l'heure de la haute marée. J'étais loin de me douter, en jetant un regard de complaisance sur cet îlot, que, trois mois plus tard, j'y serais déporté à la suite d'un coup de queue de baleine.

Jusqu'à présent, rien ne flattait ma vue dans cette baie. Tout était morne, triste, pauvre et désert; mais

mon chef de pirogue, qui souriait avec mystère en comprenant mon désenchantement, ayant gouverné à gauche, et doublé un cap qui s'avançait dans la baie, me prévint que, ce cap doublé, j'eusse à ouvrir les yeux. Je les ouvris, en effet, et bien grands, car le rideau qui me masquait tout à l'heure un riant paysage, venant soudain à être dépassé, j'aperçus un large bassin, fermé du côté de la pleine mer par le massif de ce dernier promontoire; à droite, par une île longue, basse et sablonneuse; et, à gauche et devant nous, par un immense et verdoyant éventail de forêts.

Il était midi environ. Les rayons du soleil inondaient la berge et faisaient étinceler joyeusement les galets et le chaume doré de trois ou quatre jolies cases, dont les pignons étaient caressés par les branches fleuries des génestroles géantes. Notre canot fut bientôt amarré à un tronc d'arbre, et je sautai à terre plein d'orgueil et de joie, car enfin je me voyais à la Nouvelle-Zélande, je m'y voyais seul, loin de mes compagnons et de mes mâts de l'*Asia*.

Seul, tout seul sur la lisière de ces forêts, seul et abandonné à la merci de ces féroces enfants de la nature, seul enfin, sans autre défenseur que mon courage, mon sang-froid et les deux canons de mon fusil.

A peine avais-je fait quelques pas, que la population de ce petit royaume s'émut en mon honneur, je puis le dire sans fatuité, bien plus tôt qu'en celui de Thy-ga-rit.

Des hommes qui travaillaient à la construction d'un hangar d'une forme particulière, et que les indigènes appellent *koumare;* des femmes qui fendaient avec l'ongle du pouce des feuilles de phormium, des enfants et des chiens qui vaguaient le long du bois, vinrent avec empressement à notre rencontre.

Les chiens aboyèrent, les femmes et les enfants crièrent :

— *Poulo-o! poulo-o!* ce qui veut dire : « Du pain! du pain! »

Et les hommes, avec un franc sourire, me saluèrent en disant :

— Sois le bienvenu !

Mais je m'enfonçai aussitôt dans la forêt, pour échapper aux caresses insensées et aux demandes importunes de mes nouvelles connaissances, et pour utiliser en chassant le reste de la journée.

Le mois de mai est à la Nouvelle-Zélande ce que le mois de décembre est à l'Europe. La forêt, cependant, avait conservé ses feuilles d'été, et des fourrés de berbéridées me barraient le chemin à chaque instant. A mesure que je m'éloignais de la côte, la nature redevenait vierge. Ici, plus de sentiers battus par les glaneuses de branches mortes, plus de troncs d'arbre hachés par les matelots-bûcherons. Je ressentais peu à peu la fraîcheur d'un isolement complet. Les oiseaux voltigeaient moins craintifs, les ramiers ne s'enfuyaient plus au bruit de mes pas, et les philédons, cachés dans les touffes d'acacias, ne cessaient de vomir, — je ne connais pas de mot qui rende mieux ma pensée, — ne cessaient, dis-je, de vomir dans l'air leur mélodieux ramage. Quelle merveilleuse création du bon Dieu dans un jour de gaieté,

que cet oiseau chanteur ! C'est le premier ténor de l'Océanie ! Toujours en habit noir, à reflets bleus et brillants. Une touffe de plumes blanches, soyeuses et frisées, orne son cou comme d'une cravate brodée et d'un jabot à plis. Les indigènes l'ont bion nommé en l'appelant *le toui*. Car il commence toutes ses symphonies par ce premier motet : *Toui toui toui toui !*

D'espace en espace, des troncs de kaïkateas, immenses podocarpes, démâtés par la vieillesse, gisaient sur le sol. Une clairière entourait presque toujours les débris de ces arbres gigantesques, et les lianes qui jadis se balançaient liées à leurs branches, couchées maintenant avec eux et rampant à leur surface, les enveloppaient d'un linceul de verdure. C'était au milieu de ces clairières que je faisais ordinairement halte. Les pins et les platanes des environs y étaient en vue, et ma carnassière pouvait facilement s'y remplir de pigeons. Les ramiers de la Nouvelle-Zélande sont magnifiques. Un plastron blanc les trahit aux yeux des chasseurs, quand ils s'abritent dans le feuil

lage, et ils ont une gorge plus gorge de pigeon que la plus chatoyante étoffe de soie.

En ai-je tué, mon Dieu ! de ces beaux ramiers ! vous seul savez le nombre de mes victimes. Je me reproche aujourd'hui leur mort inutile, car je ne les tuais pas pour apporter en Frauce leur dépouille, digne de briller dans les plus magnifiques collections ornithologiques. Non ! je les tuais pour qu'on les plumât, pour qu'on les rôtît et qu'on les mangeât.

La journée touche à sa fin ; demain, je reprendrai ma course. Je ferai le tour de la baie, et je reviendrai à bord en franchissant la montagne qui sépare le port Olive du fond de la crique d'Oététa.

Je revins donc au point d'où j'étais parti à midi. Thy-ga-rit m'invita à passer la nuit sous son toit.

XXI

NUIT D'ANGOISSE

La case de Thy-ga-rit avait vingt-cinq pieds de long sur quinze de large et cinq de haut, autant que je puis me le rappeler. La porte était basse, si basse, que je fus obligé de ramper pour en franchir le seuil.

De chaque côté de la chambre s'étendait un lit de camp, que les indigènes appellent une *tarala*. Ce lit de camp est formé d'un treillis de branches de ko-ko-la-mouka, branches droites, légères et flexibles comme le bambou ; il est pareil pour la forme à ceux de nos corps de garde, et descend en pente jusqu'au foyer qui flambe au milieu de la case, de sorte que,

étant couché, on peut se réchauffer les pieds à des tisons ardents qui brûlent sans fumée.

On dirait que Dieu a poussé la condescendance pour ces enfants de la nature, jusqu'à leur donner un bois particulier qui peut brûler au milieu d'une case sans asphyxier par la fumée ceux qui l'habitent,

Quand nous parlerons des productions de cette terre nouvelle, je vous dirai quel est ce bois, dont la combustion diffère tant de celle de nos bois d'Europe.

Je pris place sur la tarala, auprès de mon hôte royal, et j'aperçus, de l'autre côté du foyer, cinq ou six grands gaillards nonchalamment étendus sur un lit pareil.

A leur silence, j'aurais pu croire qu'ils dormaient; mais leurs yeux, étincelant aux réverbérations du foyer, tombaient d'aplomb sur moi.

Au-dessous de leurs yeux brillaient dans l'ombre, d'un reflet presque aussi sinistre, leurs dents blanches, plus longues que larges, étroites, aiguës, véritables dents d'antropophages.

Je ne pouvais pas détourner mon regard de ces yeux et de ces dents.

La féroce plaisanterie de l'*all seem beef* tintait sans cesse à mon oreille.

Les femmes au dehors chantaient doucement, tristement, une chanson monotone, dont le refrain était toujours :

— *Poulo-o! poulo-o!* (Du pain! du pain!)

Moi, sans avoir l'air de remarquer la convoitise de mes voisins, qui me regardaient du même œil qu'un gourmand à la porte de Chevet, regarde un dindon truffé, je cherchais des yeux la pauvre reine, dont j'occupais sans doute la place. Je la cherchais pour partager avec elle seule mon biscuit.

Mais Thy-ga-rit, qui, lui non plus, ne me perdait pas de vue, vit que je cherchais quelque chose, et devina ce que je cherchais. Il se hâta donc de me signifier par une pantomime expressive que les femmes ne mangeaient jamais devant les hommes, et que tout ce que l'homme choisissait pour sa nourriture était taboué pour elles.

Taboué, c'est-à-dire sacré, prohibé, défendu. Il est même défendu aux pauvres femmes d'entrer là où les hommes prennent leur repas.

J'avais déjà lu cela dans quelques récits de voyageurs; mais je croyais que les Mahouries avaient renoncé au *tabou*, comme ils avaient renoncé à leurs armes primitives, à leurs costumes nationaux.

Point. La gourmandise faisait revivre le tabou.

Je m'excusai donc, et le roi reçut la portion de ma galette, qui était destinée à sa femme.

Un de ces faux dormeurs dont les yeux et les dents m'inquiétaient tant, placés comme ils l'étaient, vis-à-vis de moi, avait sans doute remarqué que ma carnassière contenait encore d'autres biscuits, car il se leva de sa place et vint à moi, non pas comme un vil mendiant, mais comme un trafiquant qui se croit le droit de proposer un échange.

Il parlait un peu l'anglais. Il m'offrit un morceau de jade vert pour un morceau de biscuit.

Je refusai. Il en offrit deux.

Et cependant le jade vert est pour les Nouveaux-

Zélandais bien plus précieux que l'or ne l'est pour nous. Le jade vert ! cette mystérieuse pierre qu'ils révèrent comme une image de la divinité, et qu'ils vont chercher, à travers mille fatigues et mille dangers, dans les profondeurs du lac de Tawaï-Pounamou.

Plus tard, je parlerai du jade vert.

Je tenais bon. Je ne voulais pas céder. Le capitaine Jay m'avait prévenu que céder une seule fois au caprice d'un Manhourie, c'était se déshonorer en quelque sorte. Dans un échange, il ne faut jamais accepter ce qu'ils vous offrent. Il faut toujours les forcer d'ajouter quelque chose à ce qu'ils ont offert ne fût-ce qu'une bagatelle.

J'exigeai donc quelque chose en plus des deux jades. L'insulaire tenait à sa main un petit cahier de papier.

Je le lui demandai sans savoir ce que c'était.

Il hésita.

Je remis alors ma galette de biscuit dans ma carnassière, et me préparai à allumer ma pipe.

Lui me tourna le dos, comme décidé à se passer

de mon biscuit, et alla se recoucher près de ses compagnons.

Je ne voulais pas avoir l'air de faire attention à lui, et, quand ses yeux se fixèrent de nouveau sur les miens, mes yeux étaient déjà tournés d'un autre côté, au dehors de la case.

Que regardais-je?

Un spectacle assez peu attrayant, ma foi!

Accroupie devant une grande marmite de fonte, dont la base reposait sur un fourneau de galets, pareille à cette sorcière de Macbeth cuisant son ragoût infernal, une femme, la plus noire, la plus hideuse d'entre toutes les femmes que j'eusse encore entrevues depuis que j'avais mis le pied sur la Nouvelle-Zélande, une *koukie*, une esclave, sans doute, — car c'est un déshonneur chez ces insulaires que de faire la cuisine, — remuait avec un bâton les choses inconnues qui bouillonnaient dans cette marmite.

Un fumet âcre, une odeur de *fraîchin*, comme disent nos matelots lorsqu'ils veulent qualifier cette odeur que les grands poissons de mer laissent après

eux, me mordait à la gorge, et, quoique la promenade eût développé mon appétit outre mesure, je devinai avec dégoût que l'heure du souper arrivait, et qu'il me faudrait sans doute y faire honneur.

En effet, Thy-ga-rit m'adressa un signe expressif qui voulait clairement dire : « Allons, mon hôte, il est l'heure de souper. »

Et il poussa une exclamation rauque mais sensuelle. C'était un ordre, le roi voulait être servi.

Ausitôt, la koukie rampa jusqu'au pied de la tarala et y déposa deux paniers de jonc, l'un rempli de pommes de terre fumantes, l'autre de poisson bouilli.

Sa Majesté entr'ouvrit le cabas, m'offrit gracieusement de partager son repas, et, quand elle se fut servie elle-même, elle octroya le reste à ses aides de camp.

J'appelai alors à mon aide tout le stoïcisme dont un médecin est capable, pour avaler ces patates, auxquelles le poisson séché et rance avait communiqué un goût infernal et une odeur nauséabonde. Par bonheur, je fis assez adroitement glisser entre

les fentes du lit de camp des lopins de morue et de congre qui, si j'avais eu le malheur de les avaler, eussent bien certainement produit sur moi l'effet du plus violent émétique.

Le *gna-doua*, cette pâte qu'ils fabriquent avec la racine d'une espèce de fougère (le *pleris esculenta*), passa un peu mieux, et, pour dessert, je tirai hors de mon carnier une jolie galette de biscuit.

A la vue de cette galette, Thy-ga-rit, qui avait déjà dévoré mon premier morceau de biscuit, m'envoya un gros hoquet de joie. Il savait bien que je ne le mangerais pas sans en briser quelques morceaux pour lui et les hommes du fond de la case, dont les yeux redoublèrent de flamme et qui firent claquer leurs dents blanches, mâchoire contre mâchoire, en murmurant :

— *Poulo-o! poulo-o!* (Du pain! du pain!)

Alors l'insulaire qui était déjà venu à moi se leva de nouveau, et, tourmenté par la passion du poulo-o, vint jeter sur mes genoux les deux morceaux de jade et le cahier de papier.

J'ouvris le cahier.

C'était un petit livret de papier blanc, comme en ont les cuisinières et les blanchisseuses.

Celui auquel il avait appartenu était un compatriote, et il y avait copié des romances et des chansons.

Des chansons de Béranger surtout.

La première feuille avait été déchirée; la dernière l'était à moitié; mais, dans ce qu'il en restait, j'aperçus ces mots : « J'appartiens à... ma... à bord... nav... *le Jean-Bart.* »

Les intervalles où manquait l'écriture semblaient avoir été mouillés, puis frottés avec le doigt.

Je montrai ce mot *Jean-Bart* à la société, le prononçant en même temps, et poussant une exclamation.

A l'instant même, un grand silence se fit, comme si la possession de ce carnet accusait chacun des assistants d'avoir pris part au massacre de nos malheureux compatriotes.

Je ne saurais dire l'impression que fit sur moi cette feuille de carnet moitié effacée, moitié déchirée.

Le combat, le massacre, l'incendie, le festin de la victoire, toutes les horreurs de la baie de Chatam, comme un panorama, se déroulaient devant moi, et je vis, en fermant les yeux et en frissonnant des pieds à la tête, je vis le sauvage qui dévorait la main qui avait écrit ces chansons; je vis les têtes dépouillées de leurs chairs, et les bouches à moitié rougies de ceux qui les avaient si joyeusement chantées la veille, quand ils célébraient l'élévation de leur nouveau capitaine.

Les Zélandais qui m'entouraient devinaient pourquoi je paraissais si douloureusement affecté. Cependant ils gardaient un morne silence. Ce silence m'épouvanta.

Je craignais presque qu'ils ne voulussent se débarrasser de moi, de peur que je ne me rendisse leur accusateur devant un navire de guerre.

Ce fut sans doute ce qui détermina celui qui m'avait donné le carnet, et qui parlait assez bien l'anglais à expliquer comment ce carnet se trouvait à Koko-Ra-ra-Ta (port Olive).

Son explication, donnée avec une aisance et un laisser aller parfaits, m'apprit que les vents avaient fait échouer sur la péninsule de Bank une pirogue de Chatam, et qu'eux, habitants de la péninsule, étant amis des Français, ils avaient cru bien faire en s'emparant des naufragés, en les tuant, en les faisant rôtir et en les mangeant, comme ceux-ci avaient mangé les *Oui-Oui*, nom sous lequel ils nous désignent, à cause de notre habitude de répondre : « Oui, oui, » à tout propos.

J'applaudis tant bien que mal à cette peine du talion; mais, croyant devoir faire un sacrifice à ma propre sûreté, je rendis le carnet à son propriétaire, et la joie reparut dans notre cercle.

J'aurais bien voulu le garder, ce pauvre carnet qui me parlait d'un compatriote; mais c'eût été une grande imprudence. Ils eussent cru que je voulais m'en servir comme d'un témoin accusateur; ces gens-là conservent éternellement la mémoire des faits à venger, ils croient que nous leur ressemblons, et qu'une fois offensés ou irrités, nous ne pardonnons

jamais. Le souvenir des meurtres se perpétue ainsi chez eux par tradition, et, chaque fois qu'un navire français aborde à la Baie-des-Iles, les Nouveaux-Zélandais se demandent avec inquiétude s'il ne vient pas tirer vengeance de l'assassinat de Marion Dufresne tué dans cette baie voilà tantôt quatre-vingt-dix ans.

Toutes ces idées terribles m'avaient tant soit peu bouleversé l'esprit; si j'eusse pu me lever, sortir, m'en retourner à travers terres, au risque de me perdre dans les forêts, jusqu'à *l'Asia,* je l'eusse fait à l'instant même, et sans hésiter. Mais il n'y avait pas moyen de fuir; j'étais venu là volontairement, je devais avoir l'air d'y rester volontairement. Je fermai donc les yeux pour ne pas voir l'effroyable société dans laquelle je me trouvais; mais, les yeux fermés, je voyais une chose plus effrayante encore, c'est-à-dire le rêve au lieu de la réalité.

Je pourrais passer cette nuit sous silence, ou bien dire que je l'employai en philosophe intrépide, en observateur courageux, à étudier la physionomie des lieux et les allures des individus.

Et cela sans sourciller, pourrais-je ajouter.

Oui, mais je mentirais, et je ne veux pas mentir.

Je dirai donc la vérité.

Oui, j'ai grelotté, non pas de froid, mais de peur.

Et cependant, lorsque je pense aux folles terreurs qui m'assaillirent pendant cette nuit passée à la merci de ces gourmets de chair humaine, je ris de moi-même et me prends en pitié.

Qu'avais-je donc à craindre réellement?

Est-ce que je n'avais pas quitté *l'Asia,* au vu et au su de tout l'équipage? est-ce que le capitaine Jay ne savait pas où j'étais et avec qui j'étais? est-ce que la tribu de la Péninsule eût osé se mettre en guerre contre les navires qui fréquentaient les baies, et commencer les hostilités en m'offrant en holocauste au grand Atoua, à Dieu?

Est-ce que le capitaine Jay, en permettant que je passasse une nuit loin du navire ne connaissait pas, depuis longue date, le caractère pacifique de Thy-ga-rit et de ses *rangatiras*, c'est-à-dire de ses sujets

tait; mais, en regardant du côté de la mer, là où le grand promontoire finit et permet d'entrevoir quelques mètres d'horizon, j'aperçus, se détachant en noir sur le disque de la pleine lune, qui sortait lentement de l'eau, j'aperçus, dis-je, une silhouette de femme agenouillée, levant la tête vers le firmament, priant tout haut de cette voix claire et sonore, et saluant avec ses grands bras nus le lever de la lune.

Je reconnus l'une de nos rameuses, je reconnus la reine, qui cessa sa prière aussitôt que l'orbe de la lune parut se détacher de la terre pour s'élancer dans le ciel.

J'étais hors de la cabane, et n'avais pas envie d'y rentrer. Je me promenai donc sur l'aire, allant de la forêt à la mer et de la mer à la forêt, fort ennuyé que j'étais de ne pas savoir l'heure. Mais, en me rappelant celle du lever de la lune des nuits précédentes et en la comparant avec l'heure du lever de celle-ci, j'estimai que le soleil ne paraîtrait pas avant deux heures.

Pour peu qu'on passe quelques mois à la mer, on devient astronome pratique malgré soi.

La position des principales étoiles, leurs noms, leurs chroniques, nous sont familiers. On étudie surtout la lune, cette reine des nuits. J'ai vu des gens si expérimentés, qu'ils annonçaient, sans jamais commettre d'erreur, la continuation ou la venue du beau ou du mauvais temps, du froid ou de la chaleur. Ils prédisaient les vents et les orages; ils disaient l'heure présente, à cinq minutes près.

J'étais devenu moi-même un de ces prophètes. Je calculai donc que la nuit durerait encore deux heures; que faire pendant deux heures?

— Eh! mon Dieu! rêver à la patrie, penser à la France! penser aux amis, à la mère, à l'amante, rêver à tout cela et frapper du pied en rêvant.

Tout à coup...

Je m'arrêtai, j'écoutai...

Que venais-je donc d'entendre au bord de la forêt?

Une clochette, sans doute, — la clochette d'une

chèvre, et, sans que je visse la chèvre, la clochette tintait, tintait lentement d'abord, puis plus vite, puis partout à la fois...

Non, ce n'était pas la clochette d'une chèvre, c'était la clochette d'un oiseau, cet oiseau qui, chaque nuit, donne le signal du concert magique que les artistes emplumés des terres australes exécutent avant le lever du soleil.

Le premier qui vint interrompre le tintement argentin de cette clochette fut le toui. Il jeta dans la nuit et au milieu du silence une fusée de notes rapides et continues comme un bouquet de feu d'artifice.

C'était le premier ténor qui s'emparait de la scène.

Bientôt vinrent les chapelets égrenés, perle à perle, du glaucope, suivies des notes brillantes du troupiale.

Puis il y eut comme un solo de flûte de cristal : c'était la fauvette de Tangara qui chantait son hymne nocturne. Les autres oiseaux s'arrêtèrent un instant comme pour l'écouter.

Et tous ensemble reprirent comme un chœur immense, chacun faisant sa partie :

La mésange brodant sur l'harmonieux concert avec des triples et des quadruples croches ;

La colombe roucoulant en basse ;

Le traquet à tête bleu de ciel, habile baryton, allant de la colombe au toui, de la basse au ténor ;

Enfin le trichoglosse, à son tour, sema ses trilles savantes au milieu de cette merveilleuse mélodie, tandis que le perroquet trigops, le cimbalier de la forêt, mêlait ses frémissements de cuivre au timbre de la sonnette d'argent.

Je ne me demandais plus ce que j'allais faire en attendant le jour : j'écoutai.

J'écoutai pendant deux heures ainsi; puis le concert cessa peu à peu, et le toui seul continua de chanter... Le soleil était levé.

J'avais cinq heures de marche au moins pour arriver jusqu'au village d'Oéteta, et je tenais à arriver avant midi, car un malade m'attendait.

Je quittai la case, souriant de mes terreurs de la

nuit; mais c'est chose facile que de sourire des terreurs de la nuit quand il fait jour.

Je donnai à Thy-ga-rit la moitié de mon biscuit ne me réservant que ce qu'il m'en fallait pour déjeuner.

Puis je distribuai, à chacun de ces insulaires aux yeux flamboyants et aux dents blanches et aiguës, un morceau de tabac, et, comblé de leurs bénédictions, je suivis le rivage dans la direction du fond de la baie, pour rencontrer ensuite la lisière de la forêt qui s'étend jusqu'à l'autre côté de la montagne.

J'arrivai en vue de *l'Asia* vers midi, car j'avais marché vite sans chasser et sans herboriser.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

POISSY. — IMPRIMERIE ARBIEU.

[redacted] brought to the desk.

TWO WEEK BOOK

DO NOT RETURN BOOKS ON SUNDAY

DATE DUE


3 9015 06220 2554

